

Les circuits patrimoniaux

La revue de l'AQIP
L'interprétation du patrimoine

N°3
Septembre 2011
Montréal



Sommaire

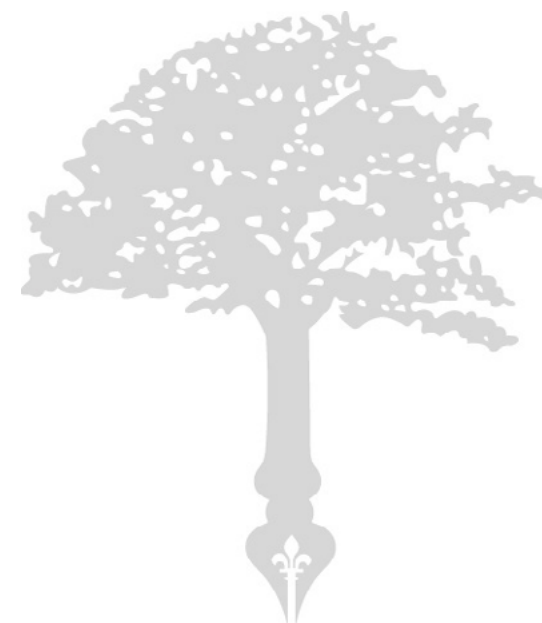
• Éditorial - <i>Virginie Soulier</i>	4
• Mot du président - <i>Denis Lavoie</i>	9

Hommage à Pierre Mayrand, « altermuséologue »

• Cher Pierre, altermuséologue - <i>Jean-François Leclerc</i>	11
• Pierre Mayrand (1934-2011) : parcours d'un muséologue engagé - <i>René Binette</i>	13

Les circuits d'interprétation au croisement de plusieurs lieux et conceptions

• Visiter des lieux et y fabriquer sa mémoire : le tourisme dans la transmission de la mémoire collective - <i>Alexandre Bibeau et Pascale Marcotte</i>	16
• Le circuit commenté au Centre d'histoire de Montréal : un mode classique de communication qui se réinvente - <i>Jean-François Leclerc</i>	21
• Des parcours patrimoniaux « d'art Modeste et d'histoires Simples » en banlieue - <i>Béatrix Goeneutte</i>	26
• Quand une île rêve de devenir une destination touristique de caractère - <i>Michel Sicre</i>	31
• Amener l'histoire près des gens - <i>Jeanne Maguire</i>	37
• Savoir d'où on vient : circuit patrimonial « L'Érable entreprenante » - <i>Amélie Marois et Renaud Binette</i>	42
• Un circuit patrimonial à Chambly : pour raviver la mémoire collective - <i>Sophie Martel</i>	46
• Le Chemin du Roy - <i>David Lapointe</i>	53
• L'interprétation des paysages bas-laurentiens : de la caractérisation au circuit patrimonial - <i>Catherine Plante</i>	59
• Dans le monde municipal maskoutain : interprétation ou mise en scène du patrimoine? - <i>Maryse Séguin</i>	66
• Enquête : le patrimoine industriel : Québec-France, deux lectures - <i>Audrey Quintane et Christine Salles</i>	73
• Du réel au cyberspace : le parcours patrimonial réinventé - <i>Alain Massé</i>	84
• Épilogue - <i>Virginie Soulier</i>	89



L'équipe de rédaction

Rédactrice en chef : Virginie Soulier

Doctorante en sciences de l'information et de la communication dans le programme conjoint *Muséologie, Médiation, Patrimoine* de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.



Virginie Soulier

Rédactrice adjointe : Cindy Morin

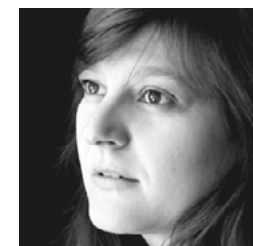
M.A. en études des arts. Consultante en patrimoine.



Cindy Morin

Assistante de rédaction : Audrey Quintane

Doctorante en cotutelle Sciences humaines appliquées à l'Université de Montréal et en sociologie à l'Université de Perpignan Via Domitia.



Audrey Quintane

Graphiste-designer : www.houseofwhatbox.com

Photographe-portraitiste : www.serengetistudios.com

Comité consultatif :

Diane Joly – Doctorante, Ethnologie et patrimoine, Université Laval.

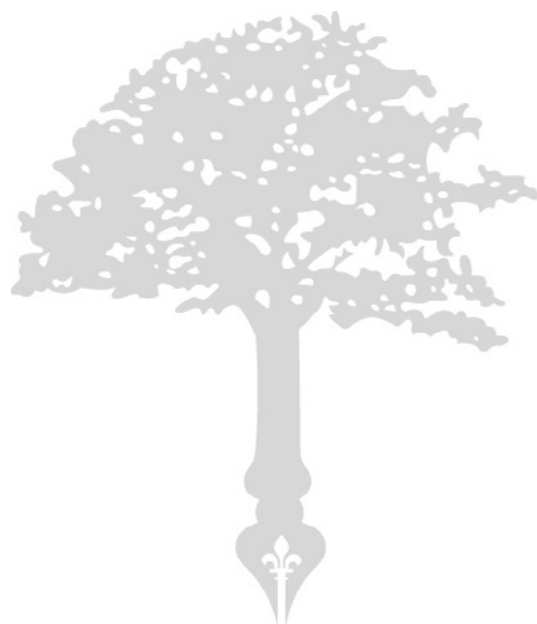
Denis Lavoie – Consultant en patrimoine.

Nous tenons à remercier les auteurs de cette publication.

Nos remerciements s'adressent également au studio photo Serengeti qui nous a offert les portraits.

Toute correspondance d'ordre rédactionnel doit être adressée à virginie@viriniesoulier.com

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2011.



Editorial - Les circuits patrimoniaux

Virginie Soulier

Rédactrice en chef de la revue

Hommage à Pierre Mayrand

Les premières lignes de ce numéro sont consacrées à Pierre Mayrand qui s'est éteint à l'aube du printemps 2011. Les questionnements, les analyses et l'esprit critique de Pierre Mayrand sur la société et sur les institutions muséales constituent un véritable héritage qui continue d'inspirer et d'accompagner la réflexion. Ce muséologue aimait se dénommer « altermuséologue ». Il lègue de nombreuses idées et recommandations notamment sur l'engagement social des musées. Selon l'Université du Québec à Montréal, le professeur Mayrand a été l'un des premiers grands ambassadeurs de la muséologie québécoise au sein du Conseil international des musées. Il a été le fondateur du Mouvement international pour une

nouvelle muséologie¹. L'hommage est rendu par René Binette et Jean-François Leclerc. Tous deux inscrivent les projets de leur institution dans le courant des nouvelles muséologies. Ils ont mis en ligne un texte peu de temps après les funérailles. Ces deux textes se complètent. Leur esprit et leurs informations offrent un portrait particulier sur Pierre Mayrand².

Les circuits d'interprétation au croisement de plusieurs lieux et orientations

Dans une tout autre forme de « pèlerinage »,

1 Site Internet des Nouvelles de l'UQAM, consulté en juin 2011.

2 Les deux auteurs ont accepté que leur texte soit publié dans la revue.



© Seregeti Photo Studios

le dossier de ce numéro traite des circuits patrimoniaux, autrement nommés parcours d'interprétation/de visite ou circuits commentés. D'autres notions marquant l'idée de trajet sont non moins employées :

chemins, itinéraires, sentiers, routes, marches³. Les thématiques abordées dans les circuits sont diverses : Route des phares, Circuit du paysan ou Chemin du Roy. Cette pluralité d'appellations manifeste l'étendue et la variété des pratiques, mais aussi un vide théorique. Les circuits peuvent être de nature fort différente et se trouver dans toute sorte de milieux : urbain, rural, maritime, forestier, etc. Les parcs nationaux, les sites archéologiques ou les quartiers historiques sont des lieux fréquemment mis en valeur. Les circuits sont d'échelles territoriales très variables. Enfin, plusieurs formes d'accompagnement des visiteurs sont conceptualisées et mises en œuvre.

3 L'Office de la langue française du Québec a indexé les expressions suivantes : itinéraire signalisé, sentier d'interprétation, sentier pour visite autonome, sentier autoguidé, sentier auto-interprétable, sentier auto-interprété, sentier de nature, sentier d'initiation à la nature, sentier d'interprétation de la nature, sentier naturel, sentier écologique, sentier historique, sentier d'observation, sentier d'interprétation signalisé, promenade, promenade écologique, promenade guidée, randonnée guidée, randonnée accompagnée, randonnée historique, randonnée commentée, randonnée avec interprète, randonnée avec naturaliste, randonnée de nature, marche guidée, marche accompagnée, réseau de sentiers et circuit des sentiers.

La définition générale proposée est : « [...] visite guidée effectuée à l'extérieur, le plus souvent dans des sentiers ou encore sur des pistes ou tout autre voie de communication, aménagés à cet effet, selon le mode de locomotion choisi ». Micheline Cayer et les membres du comité de terminologie de l'AQIP, *Néologie en marche, Interprétation du patrimoine*, Gouvernement du Québec, n° 38-39, 1984, p. 124.

Les conditions et les savoir-faire de production recèlent néanmoins de nombreux points communs, tels que le révèle ce numéro.

L'ensemble des articles pose plusieurs problématiques pouvant être classées en trois orientations :

1- les circuits d'interprétation font appel à la conscience identitaire, aux dimensions sociale et mémorielle d'une communauté. Le devoir de mémoire au sein d'une communauté est un composant fondamental des circuits. Plusieurs modalités d'identifications sont proposées aux visiteurs afin que citoyens et/ou touristes se sentent investis, se reconnaissent ou au contraire se différencient. La participation des citoyens, tant au niveau de la conception que de l'animation, est souvent évoquée. Le sentiment d'appartenance territorial est ravivé par des références identitaires et mémorielles attribuées au patrimoine. Des rapports temporels, spatiaux et humains se produisent en créant et en parcourant un site où la mémoire et la conscience collectives habitent un lieu et ses résidents.

2- les circuits sont élaborés selon un principe d'intégrité écologique et de développement durable. Ils sont conçus conformément aux conventions de conservation du patrimoine. Ils tentent de générer une sensibilisation à sa préservation et de conscientiser les visiteurs aux

problèmes de l'environnement. Le rapport au territoire est un élément clé de l'interprétation qui est née dans les parcs naturels. C'est encore plus vrai dans le cas des circuits où les visiteurs les découvrent et les observent en marchant, en pédalant ou en naviguant.

3- les circuits sont également envisagés selon leurs rentabilités ou retombées économiques. À titre d'exemple, un aménagement touristique peut être réalisé afin d'attirer et de retenir des visiteurs. Cette visée engendre quelques fois aussi la production d'une forme de spectacularisation ou de folklorisation du patrimoine.

Alexandre Bibeau et Pascale Marcotte de l'Université du Québec à Trois-Rivières portent un regard réflexif sur un projet qu'ils ont réalisé en collaboration avec la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs. L'article fait émerger diverses formes d'apports des pratiques touristiques lors de la création et de la transmission de l'histoire et de la mémoire collective. Les auteurs conçoivent le tourisme comme un espace de communauté.

Les autres articles sont écrits par des professionnels du patrimoine, notamment du réseau Villes et villages d'art et de patrimoine. Ils révèlent la mise en circuit de plusieurs types de patrimoines. Les articles sont centrés sur le contexte

de production, sur les intentions, c'est-à-dire les partis-pris, voire les ambitions des acteurs, et sur les enjeux de l'offre en interprétation. Ils proposent différentes logiques conceptuelles, des stratégies et des moyens mobilisés ainsi que la justification de choix, comme la sélection de monuments ou de personnages historiques. Les textes sont articulés selon trois approches : les assises scientifiques, les objectifs éducatifs et de loisirs, et le mode de fonctionnement des circuits.

La production des circuits d'interprétation

Le circuit patrimonial résulte d'une proposition scientifique, éducative et de délectation particulière centrée sur les visiteurs. Il tente de transmettre des informations tout en offrant du plaisir. Le plus souvent, l'intention première est de proposer une documentation historique sur le patrimoine exposé et d'actualiser la mémoire collective en faisant appel à l'émotion et en donnant les moyens d'accéder au patrimoine.

Plusieurs Routes québécoises ancrées dans différentes circonscriptions administratives sont proposées dans cette publication (Municipalités régionales de comté - MRC, Régions, Villes, etc.). Amélie Marois et Renaud Binette présentent le circuit patrimonial dans la MRC de L'Érable, de la région Centre-du-Québec. Ils mettent l'accent

sur la collecte de données historiques auprès des citoyens, sur l'importance de l'aspect humain dans leur démarche de travail et sur leur aspiration : faire connaître le passé de la région afin que la population puisse se projeter dans le futur. Un projet parallèle est envisagé afin de conserver et de rendre accessible les documents collectés. Sophie Martel explique la conception et la réalisation du circuit patrimonial dans la Ville de Chambly et autour de deux lieux historiques nationaux. Elle soulève les différents partenariats mis en place dans cette démarche de mise en valeur du patrimoine, mais aussi les défis rencontrés lors de la réception des visiteurs. David Lapointe retrace l'historique du Chemin du Roy et la réalisation de son parcours d'interprétation. Plusieurs choix de trajets étaient envisageables en fonction des périodes historiques retenues. L'auteur justifie le tracé sélectionné ainsi que les moyens mis en place pour dynamiser et uniformiser le circuit qui s'étend sur plusieurs régions administratives. Jeanne Maguire énonce les différentes étapes de production d'un circuit régional au Kamouraska qui identifie les particularités des 17 villes qu'il traverse. L'auteure présente notamment les relations particulières qui ont été établies entre plusieurs institutions d'enseignement, municipalités et organismes. Catherine Plante interroge les caractéristiques, les atouts et les définitions du patrimoine paysager à partir de l'exemple bas-laurentien. Dans l'optique du développement durable, deux circuits kamouraskois

ont été réalisés par Ruralys. L'auteure explique notamment les objectifs et les enjeux de l'interprétation du patrimoine paysager. Maryse Séguin fait appel au genre théâtral pour la mise en valeur ou la mise en intrigue du monde municipal maskoutain. L'auteure explique les stratégies communicationnelles mises en œuvre pour atteindre les objectifs fixés à l'égard des visiteurs en développant l'aspect anecdotique, les mises en scène et les jeux théâtraux des activités entourant le circuit patrimonial mis en place par la ville de Sainte-Hyacinthe.

Dans un tout autre contexte régional, Michel Sicre explique le positionnement adopté pour l'aménagement touristique et l'animation du parcours d'interprétation du Parc national de La Réunion classé par l'UNESCO. Afin d'éviter un tourisme de consommation, le développement du projet préconise un tourisme dit de « valeur » qui rejoint les préceptes du tourisme vert et de responsabilisation des citoyens.

En milieu urbain, Jean-François Leclerc établit une typologie des différentes conceptions de circuits commentés réalisés par le Centre d'histoire de Montréal au cours des dix dernières années. Il explique les conditions de mise en œuvre des visites patrimoniales de manière générale et selon les réalités montréalaises. Béatrix Goeneutte présente trois parcours thématiques situés en banlieue de Paris

qui s'adressent à un public adulte en autonomie. Elle décrit les défis rencontrés et les visées escomptées en ce contexte particulier chargé d'images négatives.

Audrey Quintane et Christine Salles, doctorantes et spécialistes du patrimoine industriel, proposent deux entrevues avec Gracial Dorel Ferré et René Binette. Leur enquête souligne les difficultés de reconnaissance du patrimoine industriel qui demeure méconnu et l'importance de la mise en réseau de circuits patrimoniaux. Un volet québécois et une perspective plus internationale sont développés.

Une exploration centrée sur les sens et soutenue par des aides à l'interprétation

La plupart des articles se questionne sur l'apport et les contraintes des audioguides et revendique l'approche sensible, où la perception par les sens est combinée à une perception par l'esprit. Le dernier article est rédigé par Alain Massé, président de l'entreprise IdéeClic qui réalise des audioguides et bien d'autres produits multimédia. Afin d'introduire son point de vue, je souhaite enrichir ce dossier avec des résultats de recherche de Serge Chaumier, Daniel Jacobi et Anik Meunier. Ces travaux permettent de penser les modes d'appréhension proposés dans les circuits d'interprétation.

L'histoire de la constitution du patrimoine impose d'elle-même certains modes de valorisation,

mais depuis le mouvement des nouvelles muséologies à la fin des années 1970, l'approche sensible est revendiquée. Le circuit patrimonial offre une expérience de visite qui fait appel aux sens. Tous les sens peuvent être convoqués, du toucher à l'odorat, afin de générer des impressions, du plaisir, de l'émotion et même des sensations⁴. Cette approche est qualifiée de « sensible » a contrario d'« académique » qui est envisagée selon les principes savants⁵.

Différentes « aides à l'interprétation »⁶ sont ainsi offertes aux visiteurs afin qu'ils puissent être autonomes tant au niveau de la compréhension du patrimoine que dans leurs déplacements. Des indices

sont mentionnés afin de faire découvrir certaines traces invisibles aux novices, comme des empreintes géologiques, des repères architecturaux ou des marques archéologiques. Ces aides offrent des clés de lecture. De plus, des indications d'ordre cette fois, topographique et signalétique, permettent aussi aux visiteurs de circuler librement sur un territoire ouvert⁷. Ils accompagnent les visiteurs dans leurs parcours au sein de l'espace patrimonial en donnant des directives pour passer d'un endroit à l'autre. Les visiteurs sont amenés à se déplacer de manière plus ou moins dirigée pour découvrir de visu le patrimoine. L'interprétation se pense ainsi en mouvement dans un environnement lui-même instable. Deux formes de mouvements coexistent, celui du patrimoine qui change (pensons aux saisons) et celui du point de vue du visiteur qui est mobile⁸. « Le déplacement et l'itinérance sont des conditions nécessaires d'accès au patrimoine. Ce dernier suppose une posture dynamique, une activité singulière et le recours à des moyens [...] »⁹.

Deux autres formes d'aides à l'interprétation sont mises en place pour les visites. Des aides dites « endodiscursives » placées directement dans le parcours d'interprétation et des aides dites « exodiscursives » disponibles à l'extérieur

4 Serge Chaumier et Daniel Jacobi (dir.), *Exposer des idées. Du musée au centre d'interprétation*, Les Éditions Complicités/Collection Privée, Paris, 2009, p. 14.

5 Daniel Jacobi et Anik Meunier, « Les centres d'interprétation: qualités et limites de la reconnaissance sensible du patrimoine », Chaumier et Jacobi (dir.), *op.cit.*, 2009, p. 35-39.

6 Daniel Jacobi et Anik Meunier, « Au service du projet éducatif de l'exposition: l'interprétation », *La lettre de l'OCIM*, n° 61, 1999, p. 3-7.

« La notion d'aide à l'interprétation prend directement appui sur le concept d'interprétation. On définit les aides à l'interprétation comme étant toute forme d'élaboration, de production et de diffusion de documents, au sens large, destinée à accueillir les visiteurs et à structurer leur parcours de visite et ce, quelle que soit la pratique institutionnelle du professionnel qui en a la charge (aménagement, production des expositions, accueil, communication, service culturel ou pédagogique, contractuel) ». Jacobi et Meunier, *op.cit.*, 2009, p. 37.

7 Jacobi et Meunier, *op.cit.*, 2009, p. 33-34.

8 Jacobi et Meunier, *op.cit.*, 2009, p. 27.

9 Jacobi et Meunier, *op.cit.*, 2009, p. 28.

de l'aménagement spatial, c'est-à-dire en dehors du discours exposé¹⁰. Alain Massé s'intéresse à l'intégration des nouvelles technologies afin d'apporter des informations qui ne sont pas forcément inscrites dans le discours du circuit d'interprétation. Il présente ainsi les avantages et le potentiel de l'Internet mobile pour préparer la visite, compléter les informations durant la visite et pour approfondir certains éléments en post-visite. Il montre aussi les nouveaux usages Web intégrés et mis en application par les visiteurs. Cet article permet aux lecteurs de s'interroger sur les spécificités de la médiation orale traditionnelle confrontée à sa substitution de plus ou en plus marquée par les mobiles. Le médiateur-interprète est en effet un être pensant, dialoguant, capable de s'adapter lui-même à ses publics (selon leurs âges, leurs origines, leurs motivations de visites, leurs niveaux d'éducation, etc.). « Le médiateur-interprète [intervient] auprès d'un groupe de visiteurs pour donner vie au patrimoine, motiver leur intérêt et transmettre à la fois des connaissances et l'amour pour ce qu'il fait découvrir »¹¹. Les mobiles sont quant à eux préalablement conçus et sont de fait moins intuitifs. Ils permettent par contre aux visiteurs d'être davantage soutenus dans leur

autonomie et leur indépendance. Les audioguides peuvent être conceptualisés en fonction de plusieurs particularités des publics visés, comme la langue parlée ou des sujets d'intérêts spécifiques. Ils sont plus adaptés à une exploration individuelle.

En conclusion, une piste de réflexion centrée cette fois sur le régime symbolique et idéologique des circuits est suggérée. Les circuits d'interprétation peuvent être envisagés comme un rite d'initiation, mais aussi comme un dispositif d'acculturation¹². Ce rite propose en effet une formation. Le visiteur passe d'un statut de profane à un statut d'initié en parcourant et en explorant un circuit. Il intériorise des connaissances, c'est-à-dire qu'il vit une expérience individuelle en intégrant et en retenant un contenu après un processus de subjectivation. De plus, le visiteur est physiquement séparé et marginalisé dans un lieu spécifique où se produit un phénomène d'appartenance afin qu'il devienne un initié. Le visiteur accepte ou pas de se conformer au rôle qui lui est attribué. C'est une transformation initiatique dans le sens où les visiteurs ont respecté et ont accepté de s'ajuster à ce qu'il leur a été proposé. Les visiteurs sont affiliés entre eux, ils ont partagé une expérience commune et transitive. Ils peuvent à leur tour transmettre leurs connaissances. À l'inverse, d'autres visiteurs ont rejeté ou n'ont pas achevé cette formation.

En outre, l'initiation existe tant qu'elle marque un rapport antagoniste avec le monde du dehors. Les frontières de l'aménagement spatial tracent une séparation avec le monde extérieur. Le circuit propose et renferme son propre univers, langage et symbolisme. Ses propres référents confèrent au patrimoine un sens initiatique. Le circuit suggère un discours orienté vers le public et lui assigne des buts de perception et d'appropriation¹³. Ce discours vise la transmission de valeurs et de modèles de pensées culturels où les modalités d'appropriation visent tout du moins l'intégration voire l'assimilation, ou bien la disjonction si les visiteurs n'adhèrent pas à l'idéologie proposée. Les visiteurs peuvent en effet entrer en conflit avec les valeurs culturelles sous-entendues dans le discours du circuit. La longueur du parcours et les déplacements peuvent néanmoins rendre la focalisation des visiteurs aléatoire.

D'un côté, les circuits sont conçus selon un esprit désintéressé d'autonomisation du visiteur, et de l'autre, ils façonnent le regard sur le patrimoine¹⁴. Les circuits d'interprétation sont constitués de buts et de stratégies d'éducation, de délectation, mais ils sont aussi un appareil idéologique qui propose une sorte de rituel d'initiation.

10 Jacobi et Meunier, *op.cit.*, 2009, p. 38.

11 Daniel Jacobi, « Le patrimoine, interprétation et médiation », *Colloque Médiation culturelle dans un lieu patrimonial en relation avec son territoire*, 6 et 7 juin 2000, Saint-Vougay, Association pour l'animation du château de Kerjean, 2000, p. 23.

12 Jacobi et Meunier, *op.cit.*, 1999, p. 7. Et Chaumier et Jacobi, *op.cit.*

13 Chaumier et Jacobi, *op.cit.*, p. 10.

14 Jacobi, *op.cit.*, 2000, p. 24.

Le chemin le plus étroit

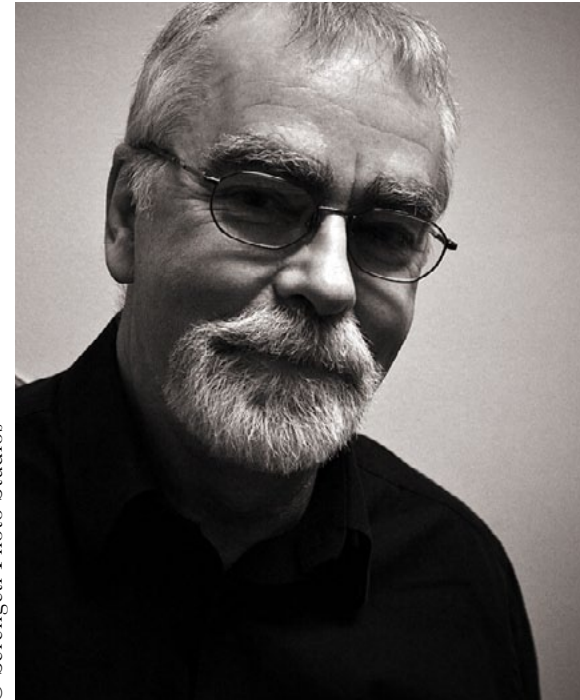
Denis Lavoie

Président de l'AQIP

C'est le moment de l'année où le chargé d'affaires d'une association comme la nôtre s'approche de sa table de travail qui déborde de formulaires à remplir et de comptes à rendre. Avec prudence.

C'est le moment qui lui est donné de faire le bilan véritable de ses activités, celui qui apparaît très furtivement dans les rapports annuels au contenu si lisse.

L'exercice sera périlleux. Devant les projets de l'an dernier, ambitieux; les résultats de l'année, précaires; et les projets de l'an prochain, pressants, le chargé d'affaires pourrait même être induit en tentation, et se mettre à douter de son efficacité tout autant que de la pertinence de l'organisme qu'il sert.



© Serengeti Photo Studios

Prudent, il aura voulu consulter aux archives les écrits de ses prédécesseurs. À les lire, il aura vite constaté combien peu les choses ont changé depuis le temps jadis : les projets de ses prédécesseurs étaient aussi ambitieux que les siens, et leurs convictions, aussi généreuses.

Les réponses, celles qu'on leur a faites lors des belles années, ont été moins satisfaisantes que souhaité; celles des mauvaises années allaient même jusqu'à suggérer tout simplement qu'on ferme boutique.

Le conseil n'a pas été retenu.

Tous les ans se pose le problème du peu de moyens à la disposition de l'AQIP et du mandat de l'organisme qui devrait être adapté aux jeux du jour.

Cette année, chose rassurante, ce qui est cyclique pour nous apparaît en avant-plan de deux rencontres auxquelles sont conviés les gens du métier : la SMQ convoque des États généraux qui s'annoncent inquiets; l'AMC propose à ses membres réunis en congrès de définir les conditions nécessaires à la survie de leurs institutions : « Disparaître ou évoluer », lit-on sur la page couverture de la dernière parution de *Muse*.

Tous les printemps, toutefois, celui qui remplit les formulaires se rappelle que l'Association tient sa légitimité de ses membres à qui il est permis « de se lever dans l'Assemblée », dire et de donner un sens aux gens, des gens et aux choses.

Les interprètes ont acquis ce droit des maîtres qu'ils ont fréquentés, des employeurs qui les ont embauchés, des gens qui sont venus les écouter et de leurs pairs qui se disent interprètes en faisant référence aux savoirs, aux pratiques et aux propos qu'ils ont en commun.

Ces pratiques, ils les partagent, et c'est leurs lettres de noblesse, avec tous ceux qui instruisent, enseignent,

éduquent, forment et informent la communauté de ce qui est nécessaire à sa survie et à sa prospérité.

Le titre d'interprète est d'usage commun au Québec depuis plus de quarante ans. La fonction est définie dans toutes les descriptions de tâches du monde, le savoir et le savoir-faire nécessaires pour l'accomplir sont déterminés très rigoureusement par la Conseil québécois des ressources humaines en tourisme (CQRHC), entre autres.

Prudente au cours des dernières années, l'AQIP souhaite devenir un lieu de rencontre pour tous ceux qui font métier d'interpréter le patrimoine naturel et culturel des Québécois. Comme les interprètes participent à la définition de qui est essentiel pour vivre en société, ils feront de même pour l'Association.

L'Association, a-t-on souvent répété au cours des dernières années, serait une « auberge espagnole », c'est là que, selon l'expression, on trouve ce qu'on y apporte – rien de plus. Les hôtes de l'Association passeront, prendront plaisir à la compagnie de l'autre, puis reprendront leur chemin.

L'institution demeurera donc; elle est utile sur un chemin qui est incertain – difficile. Comment en serait-il autrement?

Cher Pierre, altermuséologue

Jean-François Leclerc

Directeur du Centre d'histoire de Montréal

Tu étais pour plusieurs déjà un souvenir, tu es aujourd'hui une poussière d'étoiles qui scintillent dans le cœur et l'esprit de tes amis et collègues¹. La maladie t'a emporté, mais tu la vivais comme si elle n'existait pas. Courageux, même si tu n'avais pas aimé qu'on te le dise. Tu souffrais de n'être plus la fougue incarnée de ton passé, un passé dont j'ai entendu parler, mais dont les fruits sur cette terre québécoise étaient bien trop discrets pour qu'on te les attribue. Le Portugal de ta dulcinée t'avait

écouté, respecté, ouvert des territoires d'expérimentation qui t'ont permis de poursuivre une œuvre, une pensée ici fondue dans la pratique muséologique commune.

Don Quichotte, comme le disait un de tes collègues venus te rendre hommage? Prophète dans le désert à la parole idéaliste, comme je te l'avais dit à l'occasion? Certainement, ton audace parfois sans lendemain, tes appels écrits au dépassement muséologique et récemment, à l'altermuséologie, étaient des cailloux lancés au monde muséologique international et québécois qui, pour diverses raisons, se contente parfois de ses indéniables acquis.

¹ Note éditoriale, cette lettre est publiée telle qu'elle a été postée le 30 mars 2011 sur le blogue « *Expo, quand tu nous tiens!* », sous la rubrique « Cher Pierre » : www.expoquandtunoustiens.unblog.fr, consulté en juillet 2011.

Au début des années 1990, j'avais découvert dans le cadre de ton cours sur les nouvelles muséologies que le musée et ses outils de communication pouvaient être au service de la population et pas seulement d'un marché touristique et culturel. Tu étais un peu brouillon Pierre, et pas toujours un bon communicateur, mais tu arrivais à convaincre par ton honnêteté et ton exemple.

Plusieurs années s'étaient écoulées avant qu'on se revoie au cours des années 2000 dans le contexte du défunt Forum québécois du patrimoine. Déjà touché par le sournois désordre cellulaire qui t'emporta, mais bien déterminé, tu avais continué de collaborer et de détonner avec plaisir. Peu à peu, tu m'as convaincu de me rapprocher du Mouvement international pour une nouvelle muséologie (MINOM) et de participer, de loin, à sa réflexion et à quelques rencontres internationales. Ce n'était pas pour moi évident, car je conservais de la muséologie sociale une image très engagée, radicale même, dans laquelle ni mon institution ni ma pensée ne correspondaient tout à fait. Le contact avec toi fut ponctuel, pas soutenu, mais suffisant pour entretenir la conviction que tu incarnais, que le musée pouvait jouer un rôle social et avoir un impact sur les citoyens. Tu portas sans fléchir ce message malgré plusieurs déboires personnels et professionnels, avec une reconnaissance répétée de collègues partout dans le monde.

Comme d'autres collègues, j'ai été invité au Portugal où tu demeuraux et tu travaillais une partie de l'année. J'ai partagé un peu de ton quotidien, échangé avec toi et, ce faisant, plus ou moins consciemment, mieux campé mes propres valeurs muséologiques, à la fois en harmonie et éloignées des tiennes. J'ai appris à mieux te connaître, au point de pouvoir te parler franchement et même, à certains moments, à te reprocher de ne pas écouter suffisamment. Comme d'autres, je t'ai accompagné lors de ta rechute des fêtes 2009-2010, où tu as failli faire tes adieux au monde. Tu as survécu, renaissant encore à tes rêves, à ton goût d'écrire, de partager ta vision. L'automne dernier, grâce aux efforts de René Binette, de l'Écomusée du fier monde, et de René Rivard, de Cultura, ta candidature a été présentée pour le prix Carrière, que tu as reçu, pour la plus grande joie de tes collègues et amis. Une reconnaissance ultime de ton propre pays québécois que tu attendais depuis longtemps.

J'aurais aimé te revoir, avant ton départ ultime. Tu as voulu vivre les derniers moments avec tes proches. Nous ne savions même pas que tu étais revenu à Montréal. Tu seras là désormais par tes écrits, les souvenirs et les rencontres qu'il faudra bien organiser autour de ta vision. Le courant de pensée que tu représentais touche beaucoup de muséologues, ici et ailleurs. Mais qui incarnera désormais cette parole?

Au revoir, Pierre.

Pierre Mayrand (1934-2011) : parcours d'un muséologue engagé

René Binette

Directeur de l'Écomusée du fier monde

Pierre Mayrand est décédé à Montréal le 19 mars dernier. Il a marqué le paysage de la muséologie québécoise pendant près de 50 ans¹. À titre de témoignage, il a reçu le Prix Carrière de la Société des musées québécois (SMQ) en octobre 2010, distinction qui a souligné sa contribution significative à l'avancement de la muséologie québécoise. Il a aussi tissé de nombreux liens à l'étranger et son nom est connu sur la scène internationale. Pour ses collègues, ceux qui l'ont connu et côtoyé, sa disparition laisse un vide. Pour ceux, comme moi, qui avaient le privilège de le compter comme ami, guide et mentor, la douleur est immense.

Son parcours a été remarquable. Comme professeur à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), il a contribué à former de nombreux muséologues. Comme théoricien, il a permis

de faire avancer les idées de la nouvelle muséologie. Enfin, comme praticien, il a laissé sa marque sur de nombreux projets au Québec et à l'étranger. Idéaliste et généreux, il a toujours défendu l'idée que le musée doit s'engager dans le progrès social. Ouvert aux idées nouvelles et à la multidisciplinarité, il a favorisé l'expérimentation et a tenté de sortir des sentiers battus. Soucieux de l'avenir des musées, il a toujours voulu susciter des débats et n'a pas craint les remises en question.

Formation et débuts professionnels

Pierre Mayrand a fait des études en histoire de l'art à Paris. Ses intérêts sont allés en particulier pour l'histoire de l'architecture et l'urbanisme. Relevons qu'un de ses professeurs était Georges-Henri Rivière. Pierre Mayrand a sans doute été l'un des premiers Québécois à avoir été en contact avec ce célèbre muséologue qui a marqué le XX^e siècle. Une fois ses études

¹ Note éditorial, cet hommage biographique est disponible sur le site de la Société des musées québécois : www.smq.qc.ca, consulté en juillet 2011.

complétées, Pierre Mayrand a été associé aux premiers projets de mise en valeur du patrimoine des années 1960, qu'il qualifiait de période de muséologie monumentale. À titre d'exemple, citons le projet de reconstitution de la Forteresse de Louisbourg et le projet de la Place Royale à Québec.

Enseignement et recherche

C'est à compter des années 1970 qu'a débuté une période d'enseignement et de recherche en muséologie et en patrimoine. Il a d'abord enseigné au Collège Sainte-Marie, puis à l'UQAM. Ses champs de préoccupation et d'expertise ont été l'histoire de l'art au Québec, le patrimoine national et la diffusion du patrimoine auprès du public. Son approche se voulait toujours multidisciplinaire.

Il a contribué à la création du département d'histoire de l'art de l'UQAM et à la fondation du Groupe de recherche en patrimoine. Il a dirigé le Module d'animation et recherche culturelles. Il a aussi enseigné en tourisme. Il a mis sur pied de nombreux cours dont : « Nouvelles muséologies », « Techniques et pratiques d'exposition », « Gestion/animation/communication du patrimoine ». Pendant plus d'une trentaine d'années, jusqu'à sa retraite en 1997, Pierre Mayrand a contribué à former des dizaines de muséologues, animateurs culturels et intervenants en patrimoine.

Contribution et action dans la vie associative

Pierre Mayrand était aussi un praticien engagé dans divers projets. Le plus important a certes été celui

de l'Écomusée de la Haute-Beauce – musée territoire, qu'il a fondé en 1978 et dont il a assuré la coordination pendant dix-huit ans. Il y a développé, de façon volontaire et bénévole, sa vision d'une « muséologie coopérative et participative », en lien avec le territoire et le développement local. C'est dans le cadre de ce travail qu'il a fondé et animé le Centre international de formation écomuséale, un important carrefour d'échanges internationaux.

En parallèle, il a participé, à titre de conseiller, à la fondation de l'Écomusée du fier monde, à Montréal. Son apport théorique a été déterminant dans cette phase de conception de l'institution. Il a d'ailleurs reçu le prix de l'Ordre du fier monde en 2009, une reconnaissance décernée à des personnes ayant contribué de façon exceptionnelle au développement de l'Écomusée et qui font preuve d'engagement envers sa mission, ses principes et sa philosophie.

Action à l'international

Pierre Mayrand a également été très actif sur la scène internationale. Il a entretenu divers contacts avec l'étranger tout au long de sa carrière, entre autres avec l'Écomusée du Creusot. Il a été l'un des fondateurs du Mouvement international pour une nouvelle muséologie (MINOM) en 1984, devenu depuis une organisation affiliée à l'ICOM. Le MINOM préconise l'engagement social de la muséologie, la démocratisation de l'institution muséale, la critique, la solidarité, la primauté de l'humain sur l'objet dans le traitement des expositions.

Nouveaux projets

Plus récemment, Pierre Mayrand s'est installé au Portugal pour poursuivre son travail. À compter de 2006, il a conseillé la municipalité de Carrapateira et a contribué à la mise en place du programme d'action communautaire du musée de la mer et de la terre de Carrapateira, en tentant de renouveler le musée territoire. Il a profité de ce passage au Portugal pour clarifier des notions et des concepts sur lesquels il a travaillé et pour faire une synthèse de son travail. Il a enseigné au programme de sociomuséologie de l'Université de Lisbonne (ULHT) et, dans ce cadre, a mené des travaux sur la typologie et sur la terminologie de la muséologie sociale.

Pierre Mayrand s'est appliqué également à approfondir et à faire connaître sa réflexion à travers l'écrit. Il a publié trois ouvrages : *Psychosociologie de l'écomusée*, *Essai de terminologie de la muséologie sociale* et *Guide du promoteur de l'écomusée* (en espagnol). Il a diffusé ses réflexions et ses expériences sur un carnet courriel : la page *Minuit Express*.

Il a contribué à faire en sorte que la muséologie au Québec devienne le chantier d'expérimentations et le lieu de convergence du mouvement communautaire qui caractérise les musées de plusieurs pays latins (Mexique, Brésil, Portugal, etc.). Tout au long de sa carrière, Pierre Mayrand a participé à l'organisation d'une dizaine d'ateliers internationaux, à des conférences et à des formations dans divers pays : Japon, Brésil, République Tchèque, Portugal, etc.

En 2008, il a introduit le concept de « l'altermuséologie » lors du XII^e atelier international du MINOM dans le dessein de faire des arrimages avec le Forum social mondial. Il a aussi participé au Sommet citoyen de Montréal (2009) et au Forum social québécois (2009). Jusqu'à tout récemment, Pierre Mayrand continuait à contribuer aux débats muséologiques et tentait aussi, réflexe d'éducateur, de transmettre ses idées et acquis aux plus jeunes praticiens.

Une certaine idée de la muséologie

À plus d'un titre, le cheminement de Pierre Mayrand est remarquable. Au Québec et un peu partout dans le monde, le nombre d'ouvrages, de revues ou de colloques auxquels il a contribué est important. Il reste l'un des muséologues québécois les plus cités. Par ailleurs, Pierre Mayrand a été un formateur et un passeur d'idées. De plus, il a été pionnier de la nouvelle muséologie et de l'écomuséologie au Québec; mouvement reconnu pour avoir profondément marqué et transformé le visage des musées québécois.

La disparition de Pierre Mayrand survient au moment où la SMQ tiendra, à l'automne 2011, les États généraux des musées du Québec. Ce sera une occasion pour le milieu muséal de réfléchir à la raison d'être des musées, de se donner une vision d'avenir et des pistes d'action. Le parcours de Pierre Mayrand peut contribuer à éclairer cette réflexion et nous rappelle l'importance du rôle social du musée. Cet homme d'engagement, d'innovation et de prospective peut être une source d'inspiration pour les muséologues d'aujourd'hui et de demain.

Visiter des lieux et y fabriquer sa mémoire : le tourisme dans la transmission de la mémoire collective

Alexandre Bibeau

Étudiant, maîtrise en loisir, culture et tourisme, Université du Québec à Trois-Rivières

Pascale Marcotte

Professeure, Département d'études en loisir, culture et tourisme, Université du Québec à Trois-Rivières

« Il en est de même de tous les faits historiques que nous connaissons. Des noms propres, des dates, des formules qui résument une longue suite de détails, quelquefois une anecdote ou une citation : c'est l'épithète des événements d'autrefois, aussi courte, générale et pauvre de sens que la plupart des inscriptions qu'on lit sur les tombeaux. C'est que l'histoire, en effet, ressemble à un cimetière où l'espace est mesuré, et où il faut, à chaque instant, trouver de la place pour de nouvelles tombes.

Si le milieu social passé ne subsistait pour nous que dans de telles notations historiques, si la mémoire collective, plus généralement, ne contenait que des dates et des définitions ou rappels arbitraires d'événements, elle nous demeurerait bien extérieure »¹.

¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Presses universitaires de France, Paris, 1950, p. 40.

L'objectif de cet article est de présenter le rôle du tourisme, à la fois comme créateur et comme relais de la mémoire collective. Certes, cette mémoire est transmise par l'école, par la famille et par diverses institutions légales et sociales, mais elle est également transférée par des pratiques individuelles telles que le tourisme. Par la fréquentation de lieux patrimoniaux ayant marqué leur communauté, les touristes activent et maintiennent leur mémoire individuelle, communautaire, nationale, autrement dit leur mémoire collective. Par ces visites touristiques, ils créent et confirment leurs souvenirs. Ce maintien de la mémoire se fait d'autant plus aisément que les visites touristiques sont volontaires et réalisées dans un temps libre et choisi.

La réflexion proposée ici est issue d'un projet réalisé par les auteurs en collaboration avec la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs (CFQLMC).

La Commission, une association sans but lucratif de coopération franco-qubécoise, s'est donnée pour mission de mettre en valeur les lieux de mémoire témoignant de l'histoire commune et de la culture partagée entre ces deux nations². Le projet, auquel ont participé les auteurs, visait à proposer une forme de mise en valeur de lieux de mémoire communs de la Nouvelle-France par une approche touristique³. Pour ce faire, des itinéraires virtuels culturels ont été proposés. Par la même occasion, le projet a permis aux auteurs de réfléchir sur l'apport du tourisme dans la création et la transmission de l'histoire, et précisément de la mémoire collective. C'est à cette réflexion que le lecteur est donc convié.

Tourisme et mémoire, une histoire d'identité

Les discours sur le tourisme considèrent le plus souvent les chiffres faramineux à propos des déplacements et des retombées économiques. Le tourisme peut toutefois servir à d'autres fins. Ainsi, parce qu'il est réalisé dans un temps libre et choisi, il peut favoriser l'apprentissage et la transmission de la mémoire soutenant le patrimoine. Appréhender un lieu, y rencontrer des individus intéressés au même sujet, y vivre des événements est une expérience fondatrice qui ne peut être substituée⁴. Le tourisme, parce qu'il nous oblige à d'autres temporalités, à d'autres expériences sensorielles, à

d'autres rencontres, permet la mise en relation de plusieurs connaissances. Il offre une autre forme d'apprentissage.

Le touriste se déplaçant sur un lieu peut être le visiteur d'une mémoire qui lui est étrangère et détachée, ou être le visiteur d'une mémoire qui fait partie de son identité. On remarque en effet que les profils des visiteurs peuvent être aussi variés que les lieux eux-mêmes. Par exemple, pour des sites fortement chargés en mémoire tels que les mémoriaux de la Première ou de la Deuxième Guerre, les clientèles se composent de jeunes et de moins jeunes, et sont aussi largement de provenance internationale⁵.

Malgré la diversité des intérêts et des profils pouvant entraîner la visite d'un lieu patrimonial ou de mémoire, il apparaît que l'histoire personnelle des individus joue un rôle de premier plan dans la décision des sites à visiter. Ainsi, lorsque le touriste se sent interpellé par un site qu'il juge lié à son histoire, il acquiert des connaissances sur le lieu. Il s'implique avec sensibilité et il juge crucial de transmettre cet héritage à ses enfants⁶.

Le tourisme permet ainsi de découvrir l'Autre, cet étranger à la fois proche et lointain⁷, et de se découvrir soi-même. Toutefois, le travail nécessaire à cette interaction, entre les clientèles touristiques et le lieu de mémoire, nécessite qu'une

2 Pour plus d'informations : www.cfqlmc.org/lieux-de-memoire, consulté le 13 juillet 2011.

3 Pascale Marcotte, André Dorval, Alexandre Bibeau, « Création d'un circuit touristique patrimonial virtuel », *Actes du colloque « Patrimoine mondial et tourisme »*, Réseau international UNITWIN/ UNESCO « culture-tourisme-développement », juin, Québec, 8 p.

4 John Urry, « Mobility and Proximity », *Sociology*, vol. 36, n° 2, p. 255-274.

5 François Goliard, « Valorisation du patrimoine et renforcement du lien social : le tourisme de mémoire en France », Jean-Marie Breton (dir.), *Patrimoine, tourisme, environnement et développement durable*, vol. 7, Éditions Karthala, Paris, 2010, p. 107-124.

6 Yaniv Poria, Richard Butler et David Airey, « The Core of Heritage Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 30, n° 1, 2003, p. 238-254.

7 Georg Simmel, « Digression sur l'étranger », *L'École de Chicago*, Éditions du Champ Urbain, Paris, 1979, p. 53-77.

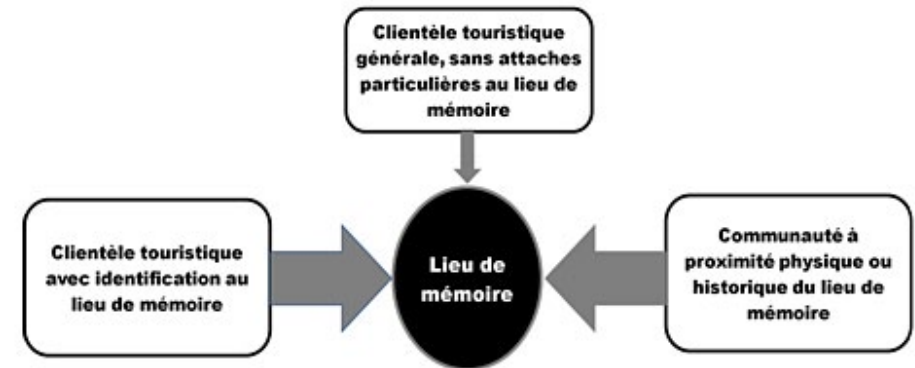
communauté, géographiquement ou historiquement associée au lieu, ait vivifié sa propre mémoire, et du coup, qu'elle se l'approprie davantage. Ce travail doit aussi tenir compte d'une mémoire changeante avec le temps et les individus qui la portent. Pour transmettre des événements s'éloignant dans le temps, il faut réactualiser la mémoire, proposer différents types de discours⁸.

Les pratiques touristiques liées à la mémoire, à l'apprentissage de l'histoire et de la culture portent différents noms : tourisme culturel, patrimonial, de mémoire. Les circuits patrimoniaux regroupant plusieurs sites sur un même trajet se situent au cœur de celles-ci. Les trajets atteignent différents objectifs économiques et commerciaux bien sûr, mais aussi civiques, pédagogiques et culturels. Qu'ils s'intéressent à la mémoire des grands conflits, des grands événements, aux parcours d'hommes célèbres comme dans le cas du tourisme de mémoire⁹, ou qu'ils s'attachent à l'histoire d'un peuple ou d'une communauté en particulier, la réalisation des circuits joue un rôle important dans le développement d'un sentiment d'appartenance à une communauté. Par exemple, les pèlerinages des Britanniques ou des résidents des anciennes colonies anglaises aux sites de la Première Guerre dans la Somme (France), aux sites des déportations nazies en Europe, au site de quarantaine de Grosse-Île (Québec) illustrent à la fois des mémoires particulières et un patrimoine commun pour une ou plusieurs communautés. Il y a également des lieux qui conservent des traces de la colonisation de la Nouvelle-France ou de la Nouvelle-Angleterre. Enfin, les grandes

8 Caroline Winter, « Tourism, Social Memory and the Great War », *Annals of Tourism Research*, vol. 36, n° 4, 2009, p. 607-626.

9 Goliard, *op.cit.*

© Bibeau et Marcotte, 2010



Le lieu de mémoire et ses clientèles

routes pédestres créent une « communauté imaginaire » d'une diversité d'individus qui partagent la mémoire commune de leur périple¹⁰.

La mémoire collective

Le tourisme contribue à former et à transmettre une mémoire collective¹¹. En effet, les êtres humains, à titre individuel ou collectif, retournent constamment sur leur passé pour définir leur identité. Leur mémoire est leur socle identitaire. Cette mémoire est donc individuelle, mais aussi collective. Les individus possèdent une mémoire unique qui n'est pas partagée, mais elle est néanmoins teintée d'influence de la société dans laquelle l'individu prend place :

« Après tout, rien ne prouve que toutes les notions et les images empruntées aux milieux sociaux dont

10 Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso, Londres, 1991, p. 224.

11 Halbwachs, *op.cit.*, p. 171.

nous faisons partie, et qui interviennent dans la mémoire, ne recouvrent pas, comme un écran, un souvenir individuel, même dans le cas où nous ne l'apercevons point »¹².

À cet égard, on peut considérer la mémoire comme un cadre plutôt qu'un contenu¹³. Elle permet de se remémorer des événements en usant de notions communes à une communauté. Trois éléments principaux constituent ce cadre : le temps, l'espace et le langage. Ainsi, la mise en récit d'une vie, qu'elle soit personnelle ou collective, se fait en fonction de cadres temporels partagés par le groupe. Les repères tels que les anniversaires, les dates et les événements sont signifiants dans la mesure où ils sont connus et partagés. La conception de l'espace implique que la mémoire collective prend son point d'appui sur des images spatiales et des lieux symboliques. Le fait de partager un espace crée des liens sociaux, qu'ils soient de dépendance, de concurrence ou de coopération. L'espace est également une garantie de permanence, de stabilité et d'ordre. La troisième condition de la mémoire collective est le langage. En effet, la mémoire individuelle est impossible sans les mots et les idées que l'individu emprunte à son milieu. Ainsi, on se souvient à partir du moment où l'on a acquis suffisamment de concepts langagiers pour supporter les souvenirs. On se souvient dès le moment où l'on est un être social capable de communiquer avec les autres.

¹² *Ibid.*, p.18.

¹³ Pierre Nora, « La loi de la mémoire », *Le débat*, no 78, 1994, p. 187-191.

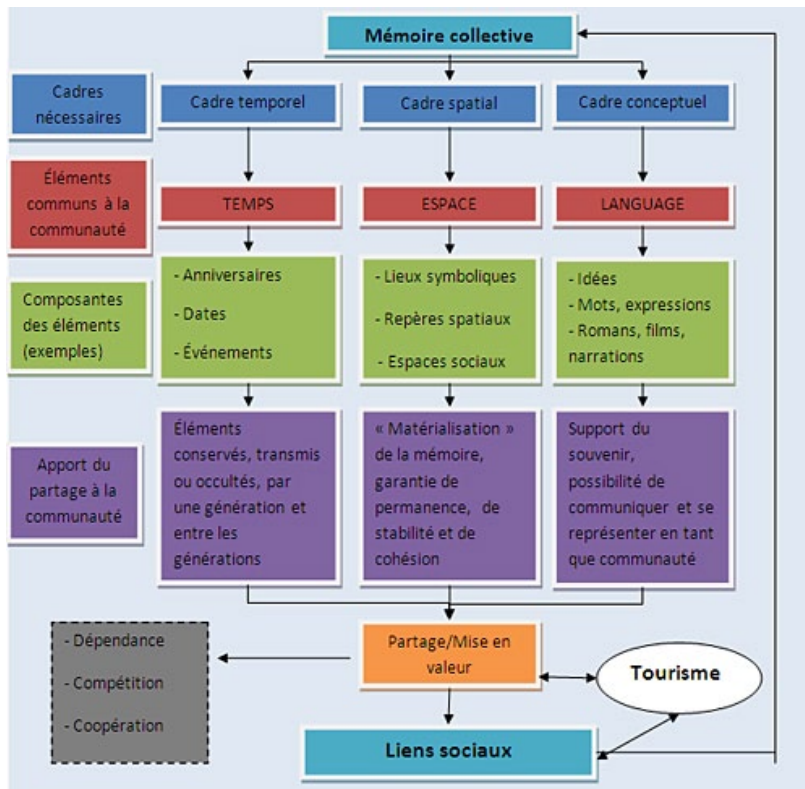
Le patrimoine et les lieux de mémoire apparaissent comme des objets mémoriels, car ils condensent à la fois le temps et l'espace. L'histoire des lieux de mémoire est également narrée et partagée par des récits historiques, des films, des sites touristiques. Ces objets représentent la permanence de la mémoire à travers des lieux. C'est par ailleurs parce que l'espace dans lequel ils sont lovés admet la durée et la permanence que le patrimoine représentera une certaine forme de matérialisation et de concrétisation du temps. Par sa matérialité, le patrimoine donnera forme et unité à une vision de l'identité, il contribuera à diffuser la mémoire commune. Cette mémoire est bien sûr constituée à rebours, reconstituée en fonction des besoins actuels. Cette (ré)-interprétation et la mise en valeur du lieu mémoriel, notamment par le tourisme, viendront alors relancer le dialogue entre le lieu, la communauté et l'individu.

Conclusion : le tourisme comme espace de communauté

Le lieu de mémoire est un concept relevant du monde de l'histoire¹⁴. Il peut être décrit comme l'ensemble des repères culturels, lieux, pratiques et expressions issus d'un passé commun. Ces repères peuvent être concrets et tangibles, comme des objets ou des monuments, et ils peuvent être immatériels, comme l'histoire, la langue, ou les traditions¹⁵.

¹⁴ Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Éditions Gallimard, Paris, 1997, 3 vol., 4751 p.

¹⁵ CFQLMC, « Lieux de mémoire », www.cfqlmc.org/lieux-de-memoire, consulté le 2 novembre 2010, dernière mise à jour 28 octobre 2010.



© Bibeau et Marcotte, 2010

Le cadre de la mémoire collective (inspiré de Halbwachs [1950]).

Si, pour l'historien, les lieux de mémoire sont des objets de connaissances, pour les citoyens, ils sont principalement « des sources d'émotions ». Pour l'ensemble de la société, le lieu de mémoire ne peut vivre que s'il est redécouvert, s'il prend appui sur des supports vivants et contemporains, s'il fait l'objet d'une interprétation ou d'une connaissance transmissible. Les circuits touristiques y contribueront aussi. C'est à cette condition que

l'objet historique, patrimonial, devient « mémoire » :

« Le lieu de mémoire suppose, d'entrée de jeu, l'enfourchement de deux ordres de réalités : une réalité tangible et saisissable, parfois matérielle, parfois moins, inscrite dans l'espace et dans le temps, le langage, la tradition, et une réalité purement symbolique, porteuse d'une histoire. La notion est faite pour englober à la fois des objets physiques et des objets symboliques, sur la base qu'ils ont "quelque chose" en commun »¹⁶.

Les produits touristiques, de la conception de la thématique d'un itinéraire à l'accueil des visiteurs dans le lieu même, doivent donc considérer au premier chef ce partage, cette mise en commun des lieux. Le touriste, qu'il se sente pleinement et directement concerné par l'histoire qui y est racontée, ou plus en marge, doit pouvoir y retrouver une temporalité, un espace et des mots qui lui parlent. L'expérience du lieu doit permettre la transmission de l'histoire, mais aussi l'implication des sens et des émotions du visiteur, la contribution de sa propre mémoire. C'est alors que l'expérience touristique permettra aussi le rapprochement interculturel et intergénérationnel, le partage d'une mémoire commune, la création d'une « communauté ».

16 Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*. vol III, Éditions Gallimard, Paris, 1992, p. 20.

Le circuit commenté au Centre d'histoire de Montréal : un mode classique de communication qui se réinvente

Jean-François Leclerc

Muséologue, Directeur du Centre d'histoire de Montréal

Comme l'exprime sa mission dans sa version la plus récente, le Centre d'histoire de Montréal est un centre d'interprétation et un musée municipal. Il souhaite faire connaître, comprendre et apprécier par l'ensemble des Montréalais et des visiteurs, la ville d'aujourd'hui et la diversité de ses patrimoines. Par divers moyens, il cherche à montrer comment l'histoire des gens, qui ont habité et qui habitent encore Montréal, a façonné l'environnement urbain. Elle a laissé des traces et défini l'identité de la métropole. Ouvert en 1983, il y a donc près de trente ans, le Centre d'histoire a été guidé par son concept fondateur, héritier de la tradition des centres

d'interprétation, mais aussi d'une certaine manière, des écomusées. Sa véritable collection, c'est en effet la ville elle-même, ses patrimoines, ses habitants, ses cultures. Cette relation étroite qu'il recrée sans cesse, entre l'histoire et le territoire montréalais, structure son exposition permanente, mais aussi ses expositions temporaires et ses activités, notamment ses circuits de visites extérieures commentées.

Au cours de la dernière décennie, le Centre d'histoire a intégré le patrimoine culturel et immatériel à sa « collection » initialement orientée vers le patrimoine

immobilier urbain. Depuis le début des années 2000, le Centre d'histoire a voulu aborder sa mission dans une perspective plus citoyenne et civique, misant sur un aspect distinctif de son identité, son statut municipal. Au gré de ses projets, il a développé une expertise reconnue dans la mise en valeur des communautés immigrantes et des quartiers, notamment par le biais de collectes de témoignages¹.

Le circuit commenté fait partie de nos outils d'interprétation depuis la mise en place de notre deuxième exposition permanente en 1991, au moment où des animateurs se sont joints à l'équipe administrative et technique du centre d'interprétation. Activité classique de sensibilisation au patrimoine, le circuit pédestre, accompagné d'un guide-animateur, présente plusieurs qualités indémodables : 1- adaptabilité du circuit selon les circonstances, comme les prévisions météorologiques et les lieux visités, 2- animation mixant anecdotes, informations savantes, récits et spectacles, où la légèreté et l'humour peuvent côtoyer l'émotion et la gravité. Par l'expérience, comme tous les interprètes ont pu le constater, c'est la relation directe qui s'établit entre le guide, le public et l'environnement

1 Mentionnons que le Centre d'histoire a reçu le prix Excellence, décerné par la Société des musées québécois en 2010, pour la clinique de mémoire, et le site Internet, consacrés au cinquantième anniversaire des Habitations Jeanne-Mance et à la mémoire de ses résidents. L'Association des musées canadiens a reconnu récemment, par son prix Excellence Éducation, la qualité de l'activité « *Vous faites partie de l'histoire!* », destinée aux adolescents issus de l'immigration.

urbain (dans notre cas), qui fait la force de cet outil de vulgarisation. Autre avantage indéniable pour les organismes et les institutions qui l'utilisent : son faible coût. Outre la préparation et l'animation qui se mesurent en heures de travail, cette activité ne nécessite pas, a priori, de technologie sophistiquée, d'équipement ou de mise en scène particulière. Toutefois, elle n'exclut pas l'utilisation de tels outils lorsque ceux-ci peuvent apporter une plus-value au propos². Une fois monté, le circuit commenté traditionnel fait partie d'une sorte de prêt-à-porter d'animation qui peut être utilisé dans la programmation régulière ou, au besoin, lors d'occasions spéciales, comme certains événements commémoratifs ou encore la « Journée des musées montréalais » et les « Journées de la culture ».

Nos premières visites commentées ont exploré la place D'Youville où se situe notre musée, logé dans une ancienne caserne de pompiers construite en 1903. Cette place présente plusieurs atouts. Ainsi, à l'instar de quelques places publiques du Vieux-Montréal, elle constitue, par son patrimoine, une véritable synthèse de l'histoire du développement du centre-ville montréalais et du port. Toutes les époques peuvent s'y lire à travers les bâtiments érigés sur ses abords, de l'Hôpital général (1695) au musée d'archéologie Pointe-à-Callière (1992), entre la place Royale et la rue McGill. Cette place a aussi

2 Nous en ferons bientôt l'expérience avec la création de visites guidées en balado (podcast) de secteurs disparus lors des grands projets de rénovation urbaine des années 1960 et 1970.

l'avantage de ne pas empiéter sur les « territoires » des agences privées de visites guidées ayant leur permis de pratique ou d'organismes en patrimoine comme Héritage Montréal. Au cours des deux décennies suivantes, plus d'une trentaine de circuits différents ont été créés, tant pour le public adulte que pour les groupes scolaires et les camps de jour. Nous avons cherché graduellement à orienter nos circuits, lorsque c'était pertinent, autour des thématiques de nos expositions temporaires, de manière à miser sur le matériel collecté lors des recherches documentaires préparatoires.

L'expérience a démontré que le circuit de visite patrimoniale classique comporte quelques faiblesses et risques, malgré ses qualités évidentes. Tout d'abord, l'offre de visites guidées à Montréal est foisonnante, dans tous les quartiers de la ville, par toutes sortes d'organismes et d'institutions. D'autre part, cette activité attire des gens d'un groupe d'âge qui dispose de temps de loisirs et qui sont déjà des consommateurs réguliers de circuits commentés. Enfin, l'animation dans sa forme traditionnelle peut parfois se transformer en une conférence en plein air où le « connaisseur transmet son savoir » face à des visiteurs passifs, sans beaucoup d'interaction ni de liens avec l'environnement qu'il prétend interpréter. À cela, s'ajoutent les impondérables qui peuvent influencer la fréquentation et la qualité de l'expérience comme les conditions météorologiques, les travaux publics ou la tenue d'événements spéciaux. À Montréal, où la gratuité est commune pour une multitude

d'activités, le coût de la visite et la nécessité de réserver sa place peuvent aussi limiter leur attractivité, bien que cette exigence vise à éviter l'inconfort provoqué par une trop grande affluence : difficulté d'entendre le guide, contact distant, etc.

Au cours des années 2000, nous avons donc cherché à revisiter le circuit commenté traditionnel. À l'égal d'autres organismes, nous avons intégré une approche théâtrale. De fait, pour la visite commémorative « Montréal 1849. Le parlement brûle! » (1999), le guide-animateur est accompagné de trois comédiens costumés dont les interventions illustrent son propos. Par la suite, notre intérêt pour la mémoire des Montréalais et des Montréalaises a influencé nos concepts de visite. Ce travail a pris diverses formes, parfois exploratoires, parfois moins. Sans chercher à réinventer complètement cet outil d'interprétation, nous y avons introduit des éléments empruntés à d'autres formes d'animation, tout en conservant les forces inhérentes au circuit commenté classique. Ces approches ont varié selon les besoins et les circonstances.

Pour mieux décrire notre expérience des dix dernières années, risquons-nous à créer une typologie basée sur nos circuits commentés.

1 - Visite de proximité : ce type de circuit est conçu selon une approche traditionnelle où nous proposons des visites de certains secteurs de la cité historique proches du Centre d'histoire. Il permet d'approfondir la description de la vie de ses usagers,

de leurs activités et des liens entre le paysage urbain actuel et leur histoire. Par exemple : la rue McGill, la jetée Bickerdike du port de Montréal, le Faubourg des Récollets et la cité du Multimédia ou encore, la place D'Youville autour de son ancien Hôpital général.

2 – Visite collaborative : elle offre un circuit commenté assez traditionnel en partenariat avec d'autres organismes patrimoniaux. Elle est mobilisée pour accompagner des activités spéciales. Par exemple, nous avons préparé une visite sur l'histoire du métier d'imprimeur avec le « Petit musée de l'impression », un circuit sur le patrimoine moderne avec « Docomomo Québec » et un circuit sur la commémoration des Rébellions de 1837-1838 avec un groupe de musées d'histoire. Nous participons à des événements métropolitains comme les « Journées de la culture », avec une visite sur les trésors de la bibliothèque des jésuites, « Montréal, ville de verre » (Société des musées montréalais) avec un circuit sur le verre dans l'architecture du Vieux-Montréal, ou encore « Nuit des sans-abris », présentant l'histoire de la lutte à la pauvreté à travers plusieurs lieux emblématiques.

3 – Visite faits divers : cette perspective s'inspire des approches communicationnelles des médias de masse qui s'alimentent de faits divers. Elle se base sur des descriptions émotionnelles de drames urbains et humains. Par exemple, le circuit « Catastrophes! Les événements tragiques à Montréal » propose un parcours dans le Vieux-Montréal qui relate les grandes catastrophes ayant affecté le quartier, des incendies aux

inondations. Le récit de l'animateur est illustré par des photos d'époque.

4 – Visite sur la trace d'un drame humain : elle s'appuie également sur le régime de la curiosité, comme la catégorie précédente de circuit, tout en tentant d'initier les participants à une diversité culturelle et sociale méconnue de Montréal au XVIII^e siècle. Ainsi, « Qui a mis le feu à Montréal en 1734? Montréal à l'époque d'Angélique » suit à la trace une esclave noire avant, pendant et après un incendie destructeur. En 1734, elle est jugée coupable et conduite à la potence.

5 – Visite performance : elle s'inscrit dans le cadre du projet artistique « Mémoire vive » où une dizaine d'artistes associés au collectif DARE-DARE créent des projets inspirés de notre exposition permanente, dont plusieurs circuits de visite, thématiques et approches reflètent leurs choix artistiques : circuit sur la communauté russe, circuit et animation festive sur le boulevard Saint-Laurent.

6 – Visite mémorielle : elle prend la forme d'une participation citoyenne. Par exemple, le circuit « Mémoire de ma maison, mémoire de mon quartier » est précédé d'une collecte de témoignages de résidents et de commerçants qui vivent dans certaines rues d'un secteur précis de la ville. L'activité consiste ensuite à installer de manière temporaire des panneaux d'interprétation sur les clôtures et devantures de ces lieux. Un circuit est ainsi mis en œuvre où les témoins peuvent, s'ils le désirent, écrire leur histoire. Plusieurs rues du Centre-Sud, des environs de l'ancien Forum et du quartier chinois ont ainsi fait l'objet de

cette hybridation entre interprétation savante et auto-interprétation. Le circuit « La place D'Youville, sous les fenêtres des Sœurs grises » est une nouvelle version de la visite de la place D'Youville. Il propose de visiter la maison de Mère D'Youville en compagnie d'une religieuse des Sœurs de la Charité qui devient à la fois interprète de ce patrimoine et témoin d'une manière de vivre et de croire. Enfin, le circuit « Montréal, ville amérindienne » (2000) donne la parole à plusieurs jeunes amérindiens, formés par le Centre d'histoire, et qui revisitent les traces, ou l'absence de traces, de la présence autochtone en partageant leurs expériences urbaines et celles de leurs communautés ancestrales.

Depuis quelques années, le Centre d'histoire a mis en œuvre des circuits guidés qui s'adressent tant aux groupes organisés qu'aux visiteurs de fins de semaine. Les clientèles comme les jeunes de niveau secondaire ou collégial, qui fréquentent généralement moins le musée, ont très bien répondu à cette nouveauté qui concilie une approche pédagogique assez formelle de l'exposition permanente avec une visite plus libre des circuits extérieurs.

Ces différentes approches proposent un véritable métissage interprétatif qui sert notre mission, c'est-à-dire d'être la porte d'entrée pour comprendre et découvrir la ville actuelle et ses patrimoines. Nous avons, à notre tour, vécu un parcours institutionnel et créatif, parfois guidé par

des intentions claires, parfois improvisé au gré des occasions et des rencontres. À la lumière de cette expérience, nous croyons que le circuit commenté traditionnel mérite d'être repensé pour l'ouvrir à d'autres publics et en faire une expérience plus convaincante, à l'époque de la réalité virtuelle, du multimédia et des cinémas maison. Parce qu'il permet un contact sensible et humanisé avec le savoir, parce qu'il révèle le sens caché de la réalité visible, comme le veut l'interprétation, le circuit commenté garde, dans toute sa modestie, son pouvoir d'étonner et de faire vivre des moments inoubliables. Avec l'afflux croissant des visites avec des baladeurs à écran tactile aux applications innombrables, cette relation entre le guide-animateur, les participants et leur environnement humain et matériel nous semble porteuse d'un important potentiel de renouveau. Il faut continuer à revoir cette relation, à la retravailler en collaboration avec des artistes, des créateurs et des spécialistes. Redéfinie, renforcée, cette relation peut profiter grandement de technologies comme le iPad et autres tablettes numériques pourvu qu'elles multiplient la capacité du guide, avec son récit et ses modes d'animation, d'évoquer de manière plus intense et convaincante des réalités invisibles. Le Centre d'histoire continuera à préciser son approche en ce domaine afin que son rôle fondateur d'interprète de la ville, encore pertinent, puisse rejoindre par ce moyen et par d'autres, un nouveau public en formation et dans un nouveau siècle.

Des parcours patrimoniaux « d'art Modeste et d'histoires Simples » en banlieue

Béatrix Goeneutte

Directrice adjointe, Maison de Banlieue et de l'Architecture

La Maison de Banlieue et de l'Architecture (MdBA) est une association, dite loi 1901, créée en 2001 près de Paris. Elle se définit comme un centre d'interprétation de l'environnement urbain, du patrimoine en banlieue et de l'architecture. Elle regroupe des personnes individuelles ou morales, sensibles aux questions du patrimoine, de l'architecture, du paysage, de l'éducation, de l'histoire en banlieue. La démarche de médiation culturelle est à l'origine de la création de la MdBA. Elle s'inspire également des expériences des

centres d'interprétation québécois et du réseau national des villes d'art et d'histoire en France¹.

Sa particularité tient à son objet de travail : la banlieue. En France, c'est un terme qui renvoie à des images contradictoires, souvent négatives. Elle est, en effet, souvent assimilée à des espaces intermédiaires – entre de la ville dense et la campagne –, occupée par

¹ www.culture.gouv.fr/vpah, consulté en janvier 2011.

des populations en difficulté (jeunes à la dérive, pauvres, immigrés) et demeure empreinte de beaucoup d'autres clichés nourris d'actualités brûlantes, par exemple les émeutes urbaines de 2005. Si l'on prend de la distance par rapport à ces représentations largement relayées par les médias, il ne faut pas parler de la banlieue, mais des banlieues qui peuvent présenter des caractéristiques architecturales ou des populations très différentes les unes des autres. On observe aussi qu'une même ville de banlieue peut être composée de quartiers et d'habitants très divers. Athis-Mons, par exemple, où est installée la MdBA, a longtemps été constituée de villages ruraux. Son développement urbain commence à la fin du XIX^e siècle avec l'arrivée du chemin de fer et d'usines. Ce développement est ensuite entraîné par des vagues de peuplements et de constructions qui expliquent les différents aspects des quartiers, dont les lotissements pavillonnaires ou les grands ensembles.

La MdBA travaille principalement, par choix, en direction du jeune public scolaire (école élémentaire, collège, lycée). L'école étant obligatoire en France jusqu'à l'âge de seize ans, c'est le seul moyen de toucher toutes les classes de la société et pas seulement les publics de bonne volonté culturelle. Elle développe également des outils de connaissance du territoire et une programmation pour des adultes en visite individuelle. L'occasion s'est présentée en 2004 de proposer à ce public un outil de



© MdBA, 2007.

Plaque émaillée du circuit patrimonial « Habitat ».

découverte autonome du territoire de la Communauté d'Agglomération « Les Portes de l'Essonne » (CALPE)².

Trois petits parcours

Entre 2004 et 2007, la MdBA a mis en place trois parcours patrimoniaux thématiques. Ils ont été réalisés avec un plasticien, Gilles Paté, et en partenariat avec la CALPE. Il s'agissait de proposer un moyen permanent de découvrir Athis-Mons, Juvisy-sur-Orge et Paray-Vieille-Poste pour des adultes en autonomie à pied. Les circuits sont également réalisables à vélo ou en voiture, sous condition que le visiteur aménage un peu son itinéraire. Il est possible de réaliser un parcours en totalité, en partie, ou d'en combiner deux ou trois. Ces circuits s'inscrivent dans l'ensemble des outils que nous avons mis en place pour valoriser les « villes d'art Modeste et d'histoires Simples »³ sur lesquelles nous travaillons. À l'origine de la création de ces parcours, il y a aussi l'idée que si la moindre petite commune de province dispose aujourd'hui de ce genre d'outil de découverte de son territoire, pourquoi pas la banlieue. C'est un peu une manière de normaliser la banlieue, de lui redonner une identité patrimoniale, de faire comme les autres.

2 Elle regroupe les communes d'Athis-Mons, de Juvisy-sur-Orge et de Paray-Vieille-Poste et constitue le territoire d'inscription de la MdBA.

3 Ce n'est pas un label, mais une formule qui définit assez bien, nous semble-t-il, les villes de banlieue ne bénéficiant pas d'un patrimoine prestigieux. C'est bien sûr un clin d'œil au réseau des villes d'Art et d'Histoire.

Chacun des parcours est composé d'une trentaine de sites comprenant des bâtiments, des lieux disparus, des espaces publics, des points de vue dégagés sur le paysage, où une plaque portant une courte explication a été installée. Le choix des sites a été fait en fonction de leur caractère remarquable, mais aussi, et surtout, de leur représentativité pour leur époque ou leur quartier. Ils peuvent donc être assez banals, mais non dénués de sens.



© MdBA, 2007.

Visite en suivant le circuit patrimonial « Habitat » pour les Journées du patrimoine.

Ils permettent à la fois de replacer le territoire dans une évolution historique, en tenant compte de la ville d'hier et des préoccupations actuelles d'aménagement urbain, et de parler de tous les quartiers, qu'ils soient anciens ou récents, qu'ils aient une image agréable ou dégradée.

Pour chacun des parcours, un dépliant offre une carte et des explications. Il a été édité et tiré en 3000 exemplaires. Ils sont disponibles dans les locaux de la MdBA, au siège de la CALPE et dans les mairies des trois communes concernées. Ces dépliants sont également téléchargeables sur le site Internet de la MdBA⁴. Ils ont été diffusés à nos adhérents, à nos partenaires et aux associations d'histoire locale du département.

Trois thèmes assez larges ont été choisis : « Eaux et jardins », « Bâtiments

publics et lieux historiques » et « Habitat ».

Le premier parcours, « Eaux et jardins », présente le passé agricole et aristocratique, dont les fermes, l'ancien parcellaire des vignes ou les

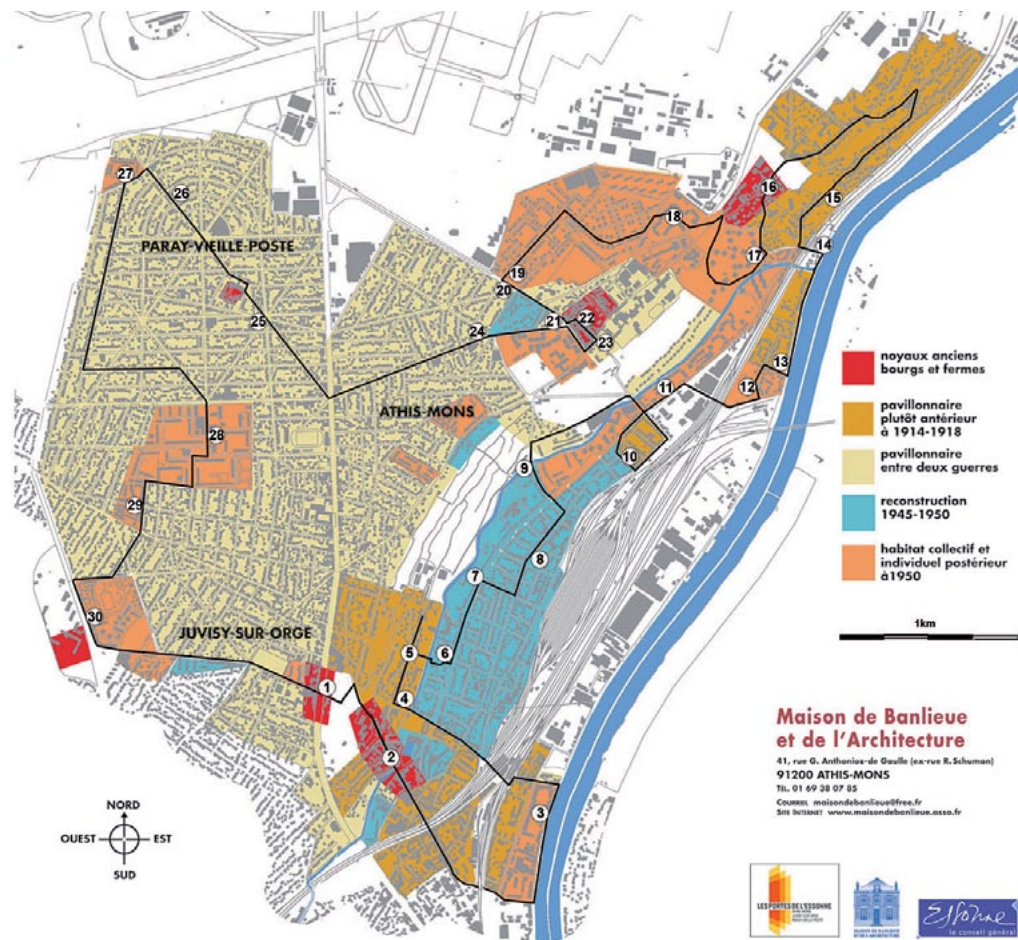
Circuit patrimonial n° 3 des Portes de l'Essonne

Parcours de l'habitat

- 1 Rue de l'Observatoire
- 2 Grande Rue
- 3 Immeubles années 1960 en bord de Seine
- 4 Grand immeuble av. Estienne-d'Orves
- 5 Villas de villégiature avenue de la Terrasse
- 6 Immeubles MRU
- 7 Pavillons en calcaire
- 8 Immeuble MRU place Jean-Jaurès
- 9 Cité Mozart
- 10 Cité du Cottage
- 11 Cité Bleue
- 12 Foyer Sonacotra
- 13 Villa Jeanne
- 14 Péniches en bord de Seine
- 15 Villas rue Caron
- 16 Village de Mons
- 17 Clos Pérault
- 18 Clos Nollet
- 19 Cité de l'Air
- 20 Maisons MRU
- 21 Cité-jardin HBM
- 22 Village d'Athis
- 23 ZAC centre-ville
- 24 Café de la Paix
- 25 Place Lecorre : de 1920 à nos jours
- 26 RPA Louis Poizeaux
- 27 Cité de l'Avenir
- 28 Noyer-Renard
- 29 Cité des Oiseaux et l'Athégienne
- 30 Debussy-Champagne

© MdBA, 2007.

Les dépliants des circuits n° 1 « Eaux et jardins », n° 2 « Bâtiments publics et lieux historiques » et n° 3 « Habitat » sont disponibles à la Communauté de communes « Les Portes de l'Essonne » (Juvisy-sur-Orge), dans les mairies des trois communes et à la Maison de Banlieue et de l'Architecture (Athis-Mons).



⁴ www.maisondebanelue.asso.fr, consulté en janvier 2011.

vestiges des jardins à la française des châteaux, comme les nouvelles conceptions d'aménagement urbain de l'après-guerre, à travers un quartier construit à l'américaine, avec des pavillons suivants des modèles importés des États-Unis d'Amérique, sans clôtures à l'avant des parcelles, ou encore les espaces verts d'une cité d'habitat social. D'une certaine manière, il montre des aspects liés à une qualité de vie que l'on associe bien peu à la banlieue en France, qui est plutôt perçue comme un espace bétonné à outrance, sans « nature ».

Le second parcours, « Bâtiments publics et lieux historiques », est sans doute celui qui insiste le plus sur l'ancrage historique du territoire, ce qui est d'autant plus important pour les villes de banlieue en France. Leur développement urbain étant assez récent à l'échelle de l'histoire de la France, on leur dénie en effet souvent le simple fait d'avoir une histoire. Il présente par exemple l'ancienne route royale, quelques ouvrages d'art, des mairies, des écoles, un marché.

Le dernier parcours, « Habitat », raconte l'histoire du développement de la banlieue au nord du département de l'Essonne du XIX^e siècle à nos jours : maisons villageoises, cité cheminote, villas de

villégiature, pavillons de l'entre-deux guerres, grands ensembles des Trente glorieuses et d'autres. C'est celui qui est le plus caractéristique de l'histoire de la banlieue. Il permet de suivre l'urbanisation à travers l'architecture, mais aussi l'évolution de la population, les conditions de vie suivant les époques et les catégories sociales, dont les bourgeois en villégiature en bord de Seine vers 1900 ou les mal lotis du plateau dans les années 1920, et l'activité professionnelle des paysans, des cheminots, des ouvriers et d'autres.

Ce parcours a été inauguré en septembre 2007 pour les Journées du patrimoine. Il a donc fait l'objet de la visite guidée que nous proposons chaque année à cette occasion.

Faute de temps pour les concevoir et les réaliser, nous n'avons pas fait d'évaluations des parcours. Quelques associations de randonneurs nous demandent les dépliants des circuits, mais nous n'avons pas de retour provenant du public. Nous pouvons cependant préciser que les dépliants des deux premiers parcours ont déjà été réédités et que le troisième est épuisé. Notre partenaire la CALPE nous a fait part de son souhait d'éditer un document unique rassemblant les trois parcours.

Quand une île rêve de devenir une destination touristique de caractère

Michel Sicre

Chargé de l'interprétation des patrimoines, Parc national de La Réunion

Entre rêve et réalité, La Réunion cherche son destin

Dans le concert des destinations touristiques, l'île de La Réunion a du mal à exister. Elle est peu ou pas connue hors des circuits qui la lient, par affinité, avec sa mère patrie. Beaucoup de Français ne savent même pas la situer dans le monde, la considérant généralement comme une île des Antilles! On imagine ainsi toute la difficulté qu'il peut alors y avoir à lui donner une identité propre susceptible de la différencier parmi ces îles lointaines outre-mer qui font rêver.

Dans le contexte du tourisme « exotique » de plus en plus mondialisé, La Réunion n'a plus qu'un choix : elle

doit y trouver sa place simplement parce que son économie l'exige. La canne à sucre n'est plus porteuse d'avenir économique et les alternatives – agriculture diversifiée et pêche en mer – ne suffisent pas à faire vivre une population jeune et démographiquement dynamique.

Les atouts ne manquent pas. La création en 2007 d'un Parc national, puis en 2010, l'inscription du patrimoine naturel de l'île au patrimoine mondial ont levé tous les doutes sur la valeur exceptionnelle d'un bien qui couvre plus de 40% de la surface de l'île. La prise de conscience, notamment parmi les populations locales, est aujourd'hui réelle. Faut-il encore que les bénéfices de ces classements

se concrétisent. Le tourisme apparaît plus que jamais comme pouvant être une réponse à l'exigence de voir se mettre rapidement en place un modèle original de développement.

Vivre différemment du tourisme : un choix

Le réflexe classique est de faire émerger, au travers de logiques d'acteurs, des atouts ponctuellement identifiés. Apparaissent alors ici et là des projets sans réelle cohérence donnant la part belle aux aménagements plutôt qu'aux activités. Il en résulte une mise en tourisme faite d'attraits disparates conduisant mécaniquement le visiteur vers des points devenus incontournables. Il s'ensuit une concentration des fréquentations sur des lieux emblématiques. Ceux-ci pâtissent d'impacts parfois irréversibles. Par ailleurs, ces pratiques, en mettant à l'écart la diversité patrimoniale, en ignorant les ressources humaines de proximité et en n'offrant pas la compréhension de ce qui fait la richesse des lieux, ne s'inscrivent pas dans une perspective durable. Elles s'apparentent à un tourisme de « consommation », de découverte superficielle, dont on connaît bien les limites.

Parce que l'île est exceptionnelle, parce que son développement doit être raisonné, il est plus que jamais incontournable de penser sa mise en tourisme différemment. Il est indispensable que chaque acteur ou visiteur trouve dorénavant un sens à la pratique touristique et donne une valeur à ce qui en fait sa raison d'être. On rejoint là le but que compte atteindre

le Parc national et ses partenaires dans leur mission d'accompagnement du développement local.

Il est alors question d'un « tourisme de valeur » qui, dans le cadre du voyage, de la détente et de la vie économique et sociale, permet de comprendre et de respecter la signification d'un lieu. N'est-on pas là à mi-chemin entre l'écotourisme, le tourisme durable et le tourisme écocitoyen? Au-delà de la question sémantique, se pose pour nous la réelle question du choix des orientations que nous avons à faire ou à affirmer.

La contribution de l'interprétation : un retour au bon sens

Ces considérations ne sont pas récentes puisqu'un acteur majeur sur l'île, le Service forestier, intègre ces principes depuis quelques années. En adoptant le concept d'interprétation, cette institution, confrontée à des problématiques d'accueil du public en milieu naturel, a ouvert localement la voie à une réflexion différente sur ce sujet. De cette nouvelle vision de gestion est née un outil novateur pour l'île : le Schéma d'interprétation et de valorisation écotouristique (SIVE) et ses déclinaisons, les plans d'interprétation (PI).

Initialement produit pour une des zones les plus attractives de l'île, le massif volcanique du Piton de la Fournaise, il a par la suite fait école. L'intérêt qu'il a suscité a généré deux démarches similaires, sous maîtrise d'ouvrage du Conseil général de La Réunion.

À ce stade et à ce jour, la moitié de la surface de l'île est couverte par cette démarche d'interprétation.

Comment cette conduite a-t-elle séduit tout un panel d'acteurs, du politique à l'animateur du développement local? Probablement parce qu'elle a mis le patrimoine au centre des projets de territoire. Tout le monde s'est alors, à des degrés divers, retrouvé interpellé et concerné. Mais l'approche conceptuelle aurait pu dissuader certains acteurs, notamment politiques. Il n'en a rien été! Peut-être parce qu'elle s'est attachée à donner du sens et à créer des liens notamment dans sa déclinaison opérationnelle.

Aujourd'hui, rien n'est gagné! Le Parc national poursuit cette mission d'interprétation sur l'ensemble de l'île en partenariat notamment avec le département de géographie de l'Université de La Réunion et les collectivités, parmi lesquelles la région Réunion, compétente en matière d'aménagement du territoire et de tourisme.

La démarche propose quatre objectifs principaux : 1 - enrichir une offre en faisant émerger le patrimoine délaissé ou oublié; 2 - organiser cette offre pour mieux diffuser les visiteurs et impliquer localement plus d'acteurs; 3 - initier et accompagner l'activité socio-économique locale; et 4 - concilier accueil et conservation en permettant à chacun de comprendre son patrimoine. En somme, l'approche repose sur trois pivots constitués par le patrimoine, le territoire et la mise en scène de l'un et de l'autre.

Le patrimoine : les motifs d'une adoption

C'est évidemment le patrimoine qui fait le caractère de l'île, tant sur le plan naturel que culturel. Le naturel est universellement reconnu par ses paysages inédits et par sa biodiversité. Il est le cadre de la vie quotidienne des Réunionnais. Mais, son classement par l'UNESCO lui a donné un sens nouveau. Il devient donc, plus que jamais, le support de la mise en tourisme avec cette formidable dimension universelle lui permettant de parler au monde entier. En termes de captation touristique, les Réunionnais disposent dorénavant d'une image forte qu'ils devront apprendre à dévoiler. Le chantier « touristique » est immense. Mais quelle opportunité!

Le culturel a tout autant sa place dans cette mise en tourisme parce qu'il est totalement singulier, mais également en danger. En effet, la société réunionnaise est née il y a moins de quatre siècles sur une terre vierge de présence humaine! Aujourd'hui, la modernité galopante efface chaque jour un peu plus son identité. L'enjeu est même plus ardu, car les générations actuelles sont encore à vouloir éliminer les traces restantes d'une histoire douloureuse ayant marqué cette société. Un certain tourisme, celui du regard compréhensif, ne peut-il pas nous aider à sauver ce bien commun? Nous en sommes persuadés.

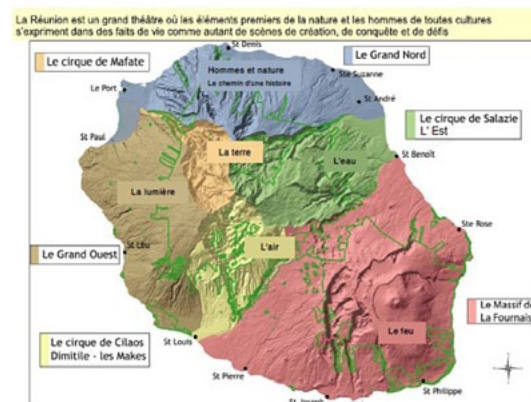
Cependant, le patrimoine n'est pas seulement naturel et culturel. Il est aussi et surtout fait de liens,

souvent indéfinissables, unissant les hommes et la nature et donnant à chaque lieu son esprit particulier. Notre parti pris d'interprétation situe cette dualité homme-nature au cœur de la démarche. Elle structure l'outil SIVE et anime donc toute la mise en tourisme.

Les territoires : ils nous parlent, écoutons-les

Le premier territoire à nous interpeller est l'île. Elle est une entité. Elle a un caractère : celui d'une terre volcanique active, d'une terre en création, d'une terre accueillant la vie. Elle est une terre de nature où les éléments premiers ne s'y expriment comme nulle part ailleurs sur notre planète. Parallèlement, des hommes venus des quatre coins du monde se la sont appropriée pour en faire une terre de cultures. Mais la vie y est toujours un défi parce que la nature y est à la fois accueillante et violente. Elle s'y fait et s'y défait en permanence. Par conséquent, comprendre les enjeux d'occupation du territoire à travers son histoire naturelle (éruptions volcaniques, cyclones, crues, effondrements, colonisation biologique, milieux extrêmes, spéciation, endémisme) et humaine (colonisation, métissage, ruralité, urbanisation, paysages) doit amener résidents et visiteurs à réfléchir. Tel est le thème central d'interprétation proposé pour animer la découverte globale de l'île.

Pour l'organiser, les cinq éléments faisant les matins du monde – feu, eau, terre, air et lumière – servent de fil conducteur sur de grands espaces où leur



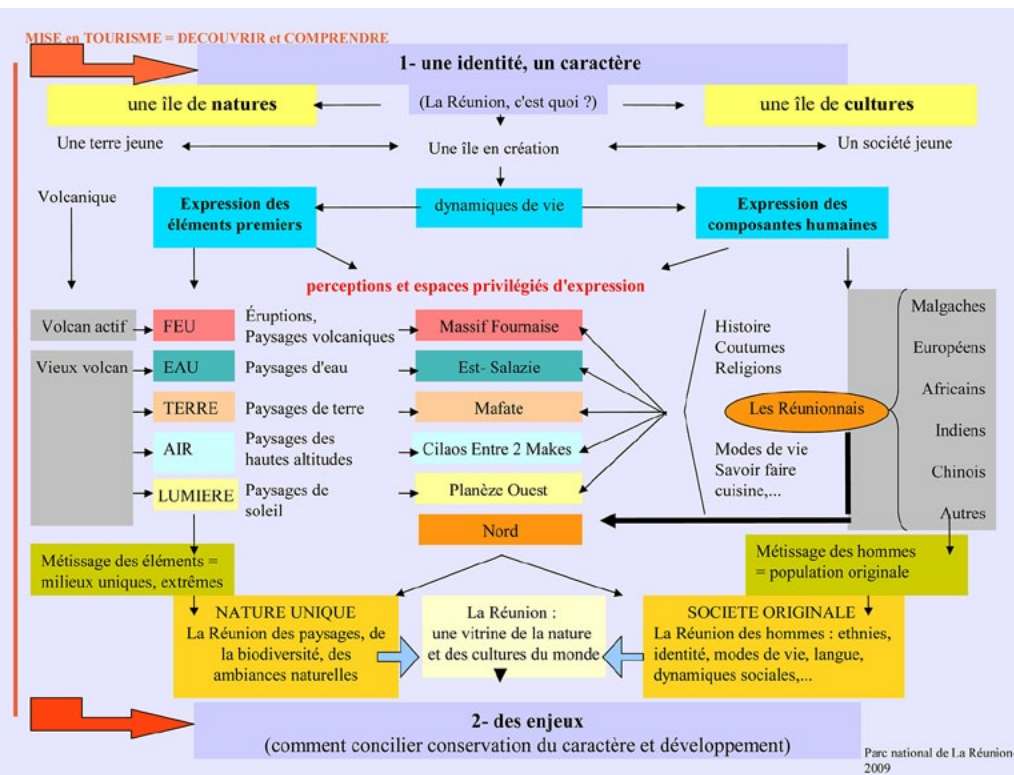
La déclinaison thématique et géographique : l'exemple du massif du volcan



SIVE – la structuration thématique de l'île. Parc national de La Réunion.

expression est communément perçue comme identitaire des lieux. Ces espaces interpellent et parlent avec leurs paysages, leurs ambiances, leurs événements géologiques, climatiques et d'autres.

Un sixième thème achève la couverture thématique de l'île. Il introduit par ses caractéristiques prépondérantes (repères historiques, présence de la ville capitale, espace d'enjeux urbanistiques) le thème de la colonisation humaine.



SIVE – les territoires d'interprétation, territoires touristiques, Parc national de La Réunion.

Ces six territoires sont nos territoires d'interprétation, emboîtés dans quatre grandes unités géographiques qui composent le Parc national, autour de quatre vastes monuments géologiques : le volcan actif et chacun des trois cirques. Ils sont en fait des territoires de perceptions et de ressentis, des territoires de caractère. Ils ne sont pas des territoires administratifs ou disciplinaires. La révélation conjointe de leur identité, outre qu'elle crée un

attrait différencié, doit aboutir à appréhender les défis se posant à l'île, par exemple, celui de cerner le développement visant le bien-être des populations, leur devenir et la conservation des paysages et de la biodiversité. Voilà ce que la pratique touristique doit permettre d'appréhender!

Par déclinaison thématique et fonctionnelle, chacun des territoires d'interprétation invite à découvrir de manière plus intimiste le thème central. Il est donc décomposé en unités d'interprétation. La découverte de l'île est organisée comme un puzzle géant. On peut imaginer que chaque visiteur y trouvera son bonheur selon sa curiosité et sa disponibilité.

La mise en scène : elle reste à imaginer

Il s'agit bien pour nous des moyens qui nous permettront de construire l'offre de découverte. Elle s'appuie sur la trame thématique (synopsis) et sur sa distribution géographique (scénario). Faut-il alors laisser le visiteur libre de cheminement? Certes, il n'est contraint à rien et peut adopter ce mode de visite. Mais nous avons choisi de dessiner une mise en tourisme essentiellement pour ne pas échapper à la cohérence recherchée.

La mise en scène est structurée autour des aménagements et de la médiation d'interprétation. Se pose alors la question de la nature de cet aménagement.

En tout état de cause, il sera ce que la sensibilité du lieu permettra de faire pour que ne soit pas remise en cause la pérennité patrimoniale. On rejoint ainsi la notion de vocation des espaces que nous devrons parfois réviser pour corriger certaines erreurs du passé. La démarche d'interprétation a remis en question certains usages et a introduit le principe de revitalisation des espaces dégradés (restauration écologique et paysagère).

Si un aménagement devient nécessaire, il sera donc minimaliste pour ne pas porter d'impacts sur le caractère du lieu. Autrement dit, il faut vérifier la fonctionnalité et la sécurité de la découverte, pas plus ! Il apparaît par contre important de les qualifier. Ce pari n'est pas gagné tant nos sociétés sont d'abord aménagistes. Le Parc national et ses proches partenaires ont un travail de pédagogie à assurer. L'élaboration d'une charte, engagée depuis 2008, constitue un cadre idéal pour rendre officiel cette démarche novatrice et exprimer un projet de territoire original.

Nous convenons que l'aménagement ne doit pas tout faire et tout dire ; il doit être relayé par la médiation. Nous avons là un chantier en soi pour pouvoir offrir aux visiteurs des accompagnements sortant de la banalité. Il y va de la qualité de l'offre et du développement de l'emploi. La formation des guides de montagne et du patrimoine s'impose à tous. Dans une logique de complémentarité, tous les autres médias (publications,

sites Internet) sont structurés selon une ligne éditoriale maîtrisée. Au final, aménagements, médiations vivantes et médias divers feront œuvre de convergence afin de s'adresser à tous les publics et constituer un produit touristique global ou local en soi. La mise en scène fonctionnelle s'offre également en mode décliné : d'une maison de territoire (du feu, de l'eau), le visiteur sera invité à se diriger vers des relais d'interprétation, puis vers des itinérances (cheminements routiers et pédestres), des sites, des personnes-ressources, des sentiers et d'autres.

Le chemin prit : un pari pour l'avenir

Trois SIVE sont écrits et servent déjà à l'animation de projets de territoire sous la houlette du Parc national. Le SIVE du volcan, le plus élaboré et le plus intégré, a généré deux plans d'interprétation destinés à mettre en scène deux routes touristiques majeures : la route du volcan et la route des laves.

Ainsi, progressivement, une philosophie et une méthode nouvelles prennent place dans la réflexion collective pour valoriser l'île. Des projets concrets émergent. La demande s'affirme.

Il n'en demeure pas moins que notre expérience est jeune et que les regards extérieurs seront utiles pour nous aider à relever nos défis.

Amener l'histoire près des gens

Jeanne Maguire

Agente culturelle, MRC de Kamouraska

Ces dernières années, le Kamouraska s'est enrichi de plusieurs circuits patrimoniaux : celui du pont couvert à Saint-Onésime, de la gare de la Bretagne à Mont-Carmel, du parc de l'ancien quai à Saint-André, de la maison touristique à La Pocatière, des panneaux de la route des frontières à Saint-André et Saint-Alexandre pour ne nommer que les principaux. Depuis longtemps, des intervenants du Kamouraska souhaitaient mettre en place un circuit régional du patrimoine. Les intentions préalables étaient celles-ci. Ce circuit contiendrait un panneau d'interprétation dans chacune des 17 municipalités

de la municipalité régionale de comté (MRC) afin de rendre l'histoire plus présente dans le quotidien des gens. Ces panneaux seraient accessibles en tout temps et constitueraient une belle activité de découverte, tant pour les résidents que pour les touristes. Quelques municipalités offrent déjà des circuits patrimoniaux, mais ceux-ci concernent des bâtiments et non l'histoire de la municipalité. Le circuit régional ferait ressortir les liens entre les villages, les personnages célèbres, les industries marquantes et les particularités de chacune des municipalités.

Lorsque la MRC a renouvelé son entente de développement culturel avec le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine (MCCCF), elle a réservé 20000\$ pour réaliser ce projet. Le circuit du patrimoine apparaissait comme un moyen efficace pour développer la fierté et le sentiment d'appartenance des résidents, tout en étant une activité touristique complémentaire pour enrichir le séjour des visiteurs. La première décision a été de mettre en place les panneaux près des églises afin qu'ils soient plus facilement repérables. La seconde démarche a été de confier la recherche à madame Pierrette Maurais des Archives de la Côte-du-Sud, une des instigatrices du projet et une personne clef en raison de sa connaissance de l'histoire régionale. La coordination a été confiée à l'agent culturel de la MRC, madame Jeanne Maguire. Selon madame Maurais, le défi a été de faire ressortir des éléments originaux pour chaque municipalité et de trouver l'équilibre entre les éléments essentiels à la compréhension de l'histoire et les éléments inédits.

Quant au contenu des panneaux, ils comportent bien sûr des informations sur la fondation des paroisses et la construction des églises, car ces données sont bien documentées dans les monographies de paroisse. On y apprend par exemple que la construction d'une église n'était pas

toujours chose facile. Souvent, les paroissiens qui s'estimaient trop éloignés devaient insister auprès de l'évêque et faire des demandes répétées. À Saint-Germain, ces difficultés atteignent leur apogée au point où ceux ayant participé à la construction de leur église ont été menacés d'excommunication. Toutefois, l'évêque s'était ravisé craignant que des pasteurs protestants viennent s'installer.

Dans la mesure où l'objectif principal du circuit était de renforcer la fierté et le sentiment d'appartenance, il apparaissait logique de présenter quelques personnalités natives de la région. Malgré leur grand nombre, ces personnages marquants sont toutefois méconnus. Par exemple, peu de gens savent que Mathilde Massé, première femme médecin canadienne-française est native de Saint-Pacôme ou que Marie-Alice Dumont de Saint-Alexandre, est la première femme photographe de l'Est du Québec, ou encore que Georges Bouchard, de Saint-Philippe, est cofondateur du premier Cercle de fermières du Québec, un mouvement qui a envahi la province et qui perdure encore aujourd'hui. Ces personnalités sont des marqueurs identitaires forts. Lorsque des notables natifs de nos petites municipalités se sont illustrés à l'échelle nationale, ils deviennent des modèles stimulants et des sources de fierté. Pour faciliter l'appropriation de ces personnages, nous avons ajouté au texte des photos de chacun d'eux.

De plus, pour renforcer leur fierté, chaque municipalité a « sa » particularité. Ainsi, c'est à Sainte-Anne que s'est installé le premier défricheur, Saint-André possède la plus vieille église de tout le Bas-Saint-Laurent, Mont-Carmel est la plus grande municipalité de la MRC, Saint-Onésime est le premier canton, etc.

Par ailleurs, sans que cela soit délibéré, les institutions d'enseignement ont pris de l'importance dans le circuit. Cela n'a rien d'étonnant, car plusieurs ont joué un rôle majeur dans le développement de la région. Par exemple, le Collège Sainte-Anne a été le premier établissement d'enseignement classique à l'est de Lévis; sa silhouette marque encore aujourd'hui l'entrée du Bas-Saint-Laurent. C'est à Saint-Pascal qu'a été installée la première école classico-ménagère du Québec en 1905. En 1913, elle est devenue la première école normale située en campagne. C'est là que les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ont réalisé leur célèbre ouvrage *La cuisine raisonnée*, édité pour la première fois en 1949 et traduit par la suite en plusieurs langues.

Depuis une vingtaine d'années, la MRC de Kamouraska s'implique en matière de patrimoine. Le circuit du patrimoine apparaissait comme une opportunité de poursuivre la sensibilisation en incluant une section portant sur le patrimoine bâti de chaque municipalité. Au total, 17 capsules traitent

d'un élément du patrimoine bâti. Ce survol vise à stimuler l'intérêt des résidents et des visiteurs envers le patrimoine. Ainsi, ils apprendront qu'il ne reste que quatre maisons de pierres au Kamouraska : une à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, une à Kamouraska et deux à Saint-Denis, ceci en raison de la rareté de la pierre à chaux qui coûtait cher à importer. À Saint-Pascal, c'est la qualité des ornements qui étonne dans une si petite ville : épis, mâts de faitage ou entrées en encoignure sont nombreux. Quant à Saint-Pacôme, on y retrouve de belles maisons avec des motifs de bardeaux découpés témoignant de l'importance de l'industrie du sciage dans cette municipalité. À Sainte-Anne, un manoir qu'on croyait démoli est méconnaissable suite à sa transformation. Les visiteurs verront un authentique magasin de type Boomtown à Saint-Gabriel, des maisons hollandaises à La Pocatière, des maisons magasins à Kamouraska et ainsi de suite pour chacune des municipalités. L'agent culturel a réalisé les capsules architecturales à partir des inventaires disponibles à la MRC et de sa connaissance du milieu, le tout enrichi de l'expertise de madame Maurais.

Dans l'optique de la promotion du patrimoine, les panneaux comportent une section « Pour poursuivre votre découverte ». Cette section identifie les principaux attraits de chaque municipalité : les musées et centres d'interprétation, et aussi des lieux particuliers à découvrir tel le

petit Quartier Latin à La Pocatière ou la Pointe-aux-Orignaux à Rivière-Ouelle. Certains éléments du patrimoine religieux sont aussi ciblés tels le berceau de Kamouraska, un cimetière de familles souches et la grotte de Notre-Dame-de-Lourdes à Saint-André, deux jolis parcs où il fait bon pique-niquer. Cette section traite aussi des sentiers pédestres grâce auxquels on peut découvrir le patrimoine naturel du Kamouraska comme le sentier de la Montagne à Coton à Saint-Pascal, qui réserve en son sommet un point de vue spectaculaire. Les panneaux de ce circuit constituent une source d'information touristique accessible en tout temps.

Les photos choisies permettent de mesurer l'ampleur des changements survenus dans notre société depuis une centaine d'années. Des changements particulièrement frappants au niveau des pratiques religieuses et des moyens de transport comme le démontrent, par exemple, les photos de premiers communiantes endimanchés ou de traîneaux à chien utilisés à l'occasion par le médecin pour ses visites à domicile.

Environ 5000\$ ont été alloués à la recherche et aux droits de diffusion des photos anciennes tandis que le reste du budget (15000\$) a été dédié à la réalisation des panneaux et des poteaux. Chaque municipalité a installé son panneau à l'emplacement choisi par un représentant de la fabrique et de la municipalité. Étonnamment, peu de panneaux ont

été placés sur le parvis de l'église et plusieurs se retrouvent dans de petits parcs. En fait, il faut parfois faire un effort pour les découvrir, compte tenu de la variété d'endroits où ils sont placés.

Dans un souci de concertation, d'autres municipalités ou organismes, préparant des panneaux au même moment, ont adopté le graphisme de notre projet, ceci afin de créer une unité visuelle sur le territoire. Ainsi, lorsque vous reconnaissez ce panneau, c'est que vous êtes au Kamouraska! La volonté d'une cohérence territoriale renforce le sentiment d'appartenance et la visibilité pour les visiteurs de l'extérieur.

Les panneaux ont été installés juste à temps pour la saison estivale 2010. Nous espérons que les gens auront la curiosité de lire le panneau de leur municipalité, mais aussi de visiter les autres. Pour nous, les panneaux sont un petit livre d'histoire régionale avec une page par municipalité. Maintenant que le circuit est en place, il reste à en faire la promotion, peut-être par les chroniques mensuelles du préfet à la radio, dans le guide de séjour, auprès des écoles et d'autres – plusieurs pistes ou outils de diffusion sont envisagés. Nous tenons à remercier les fabriques, les municipalités et madame Pierrette Maurais qui n'a pas compté ses heures ainsi que le MCCCCF et la MRC pour le financement du projet.

Circuit régional du patrimoine
MRC DE KAMOURASKA

Saint-Denis-de-la-Bouteillerie

UNE SEIGNEURIE DES PLUS ÉTROITES

Cette seigneurie d'une demi-lieue de front (1 km) sur quatre de profondeur, est la plus étroite et la plus longue de la MRC de Kamouraska. Concedée en 1673 à Nicolas Juchereau, elle a pris son essor en 1809 quand François Blanchet en est devenu le seul propriétaire. En 1816, il a fait construire un moulin banal à vent. Puis, en 1829, il a obtenu l'arpentage d'une route permettant l'entrée vers l'intérieur des terres. L'année suivante, une école ouvrait ses portes sur le territoire.

UN NOM PARTICULIER : LA BOUTEILLERIE

En 1823, la paroisse a pris le nom de Saint-Denis-de-la-Bouteillerie pour commémorer le nom du seigneur Juchereau de Saint-Denis et le fait que les paroissiens avaient été desvotés, avant 1823, par les curés de Rivière-Ouelle, chef de la Bouteillerie. Il n'y a donc jamais eu de manufacture de bouteilles à Saint-Denis!

UN DES PLUS HAUTS CLOCHERS DU COMTE

Une chapelle en bois est érigée en 1820 sur le coteau, car le terrain pressenti près du moulin banal est instable. En 1847, on envisage la construction d'une église en pierre. Incendée en 1886, elle est reconstruite immédiatement, sur les mêmes murs, d'après les plans de l'architecte David Ouellet qui la coiffa d'un des plus hauts clochers du comté. C'est la seule du comté dont le chœur n'est pas orienté vers Rome.

LE CURÉ QUÉRIER

Le premier curé, Edouard Quétier, fonde en 1824 la Société de tempérance de la croix noire. Il devient l'un des premiers à prôner la tempérance totale de boisson enivrante, contrairement à la pratique, qui permettait trois verres de boisson forte par jour. Cette même année, il fait ériger le mur de pierre du cimetière. C'est le seul « champ des morts » à avoir ses enclos de pierre dans toute la MRC de Kamouraska.

PREMIÈRE BEURRERIE-ÉCOLE AU CANADA

Dès la fin du XVIII^e siècle, le beurre de la région jouit d'une excellente réputation au Québec. En 1881, la première beurrerie-école de l'Amérique du Nord est fondée à Saint-Denis par Edouard Barnard, Jean-Charles Chapais fils et L'Amuse musigné, dans l'entrepôt du marchand Jean-Charles Chapais. On y enseigne la fabrication du beurre et du fromage. L'édifice devint par la suite une simple fabrique de beurre.

UN ANTHROPOLOGUE CHEZ NOUS

L'anthropologue américain Horace Miner séjourne à Saint-Denis de juillet 1926 à juin 1927. En 1930, il publie une étude en anglais, traduite en français beaucoup plus tard : *Saint-Denis, un village québécois*. Son fonds photographique illustre plusieurs aspects de la vie d'autrefois.

LE SAVIEZ-VOUS?

Le poète Charles Juchereau a écrit son poème à Saint-Denis. Il l'a enseigné à plusieurs apprentis, dont ses fils Gideon et Philippe. La poésie était très fragile, une seconde vie lui était octroyée quand les arpentiers l'enterraient pour marquer les limites des propriétés.

DES GALERIES REMARQUABLES

Le Musée Chapais de Saint-Denis possède des galeries remarquables. C'est d'ailleurs l'un des plus beaux, avec ses escaliers, son escalier à vis, ses vitrines, qui a permis à Jean-Charles Chapais de donner à son musée la personnalité qui convient à son état de dépôt. Le Musée Chapais a été désigné des lieux historiques nationaux en 1998 par les institutions des arts et des communications du Québec, et classé monument historique en 1999 par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

POUR POURSUIVRE VOTRE DÉCOUVERTE...

La maison Chapais et les Jardins oubliés, le monument de l'abbé Quétier, celui de Thomas Chapais et celui de J.-C. Chapais, la chapelle de la rue de la Greve.

Entente de développement culturel
MRC de Kamouraska

Exemple de panneau d'interprétation, 2011.

Circuit régional du patrimoine
MRC DE KAMOURASKA

Saint-Pacôme

LES GRANDS ENTREPRENEURS FORESTIERS

Créé au début à même les 5^e, 4^e et 3^e Rang de la seigneurie de Rivière-Ouelle, Saint-Pacôme devint un village industriel grâce à la rivière Ouelle qui le traverse. Lors de l'érection canonique de la paroisse en 1861, le territoire comptait déjà un moulin à farine et trois moulins à scie. Au printemps 1862, Hugh McDonald, commerçant de bois de Rivière-du-Loup, fait construire un moulin à scie par Jean-Baptiste Boucher, charbon de Saint-Pacôme. Charles King l'acquiert en octobre 1862. Ainsi débute la période des grands entrepreneurs forestiers de Saint-Pacôme. Cette rue de prospérité verra aussi défiler les familles Power et Plouffe jusqu'à l'abandon de cette industrie en 1932.

UN AGRANDISSEMENT PARTICULIER

Le 13 mai 1872, la première église, construite l'année précédente, disparaît sous les flammes. Elle est immédiatement reconstruite. En 1897, l'architecte David Ouellet y effectua un agrandissement particulier avec un large transept près de l'autel principal, ainsi qu'un large chœur, comme à l'habitude.

LA RIVIÈRE, SOURCE DE PLAISIR ET DE TRAVAIL

Rivière-Ouelle est la seule rivière à salmon de la MRC, mais l'exploitation forestière, avec ses moulins, écluses et drave, a bien failli provoquer la disparition de ce poisson. Après la fermeture des moulins, la capture d'un saumon par le docteur Albert Royer fit le signe que les conditions de vie étaient redevenues acceptables. La rivière a donc été essentiellement au début des années 1960. Depuis, la pêche sportive s'y est développée. Mais attention, la rivière est aussi des plus capricieuses, comme le prouvent les inondations de 1941-1957, 1981 et 2005.

DES TOPONYMES COLORES

Saint-Pacôme possède des toponymes variés et amusants. Celui de côte des Chats vient du fait que les chevaux devaient gratter comme des chats pour remonter le sentier de Bonne-entente s'appelle ainsi car on y déchirait ses vêtements aux moqueries et aux fariboles en allant y cueillir du coquelicot. Quant au chemin de la Canelle, il fait référence aux caneliers, des ouvriers qui confectionnaient des cannelles (bobines pour le fil ou la laine) et qui habitaient dans le coin.

LE SAVIEZ-VOUS?

Mahilde Massé, née à Saint-Pacôme en 1874, est la première femme médecin canadienne française. Elle obtint son diplôme en 1898 à Boston, deux ans avant Louis Levesque. Elle partit en Europe, devint la Première Générale canadienne, puis aux États-Unis, tandis que Mme Levesque elle, a fait carrière au Québec.

LE BARDEAU DÉCORATIF OU DÉCOUPE

Le bardeau décoratif ou découpe est un art qui a été pratiqué par les habitants de Saint-Pacôme. C'est un art qui a été pratiqué par les habitants de Saint-Pacôme. C'est un art qui a été pratiqué par les habitants de Saint-Pacôme.

DES BÂTIMENTS PROTÉGÉS

Plusieurs bâtiments ont reçu des statuts de protection depuis leur érection. Ils sont classés comme biens culturels et sont protégés par la loi. Ils sont classés comme biens culturels et sont protégés par la loi.

POUR POURSUIVRE VOTRE DÉCOUVERTE...

le circuit patrimonial de Saint-Pacôme, l'observatoire de la côte des Chats (belvédère), le sentier pédestre du Brise-colottes (rue Galerneau).

Entente de développement culturel
MRC de Kamouraska

Exemple de panneau d'interprétation, 2011.

Savoir d'où on vient : circuit patrimonial « L'Érable entreprenante »

Amélie Marois

Agente de développement culturel, MRC de L'Érable

Renaud Binette

Agent de développement touristique, CLD de L'Érable

En 2001, les élus de la Municipalité régionale de comté (MRC) de L'Érable, dans le Centre-du-Québec (Plessisville étant le foyer), décident de faire de la culture une voie importante de développement. Ils mettent donc en place une politique culturelle¹ générant un plan d'action et un projet rassembleur de circuit patrimonial. Ce dernier vise à développer, chez les citoyens, un sentiment d'appartenance au territoire. À cette époque, le comité mis en place, pour l'élaboration de la politique culturelle souhaite

répondre aux demandes de la majorité des acteurs du développement culturel comme les artistes de toutes disciplines, les responsables des loisirs, les élus municipaux et même les commanditaires. La pérennité du projet fut un argument convaincant auprès des partenaires financiers. Entre 2005 et 2009, ce projet a nécessité un investissement de plus de 70000\$ pour la production de panneaux de la meilleure qualité. Ce premier investissement majeur en culture, pour une MRC de plus de 23 000 habitants, devait favoriser des retombées sur l'ensemble du territoire. C'est l'argument qui a influencé le choix du contenu des panneaux d'interprétation sur le circuit de même

¹ La politique culturelle de la MRC de L'Érable est disponible à partir du site Internet du MCCCf: www.mcccfc.gouv.qc.ca/index.php?id=1798#c4312, consulté le 20 janvier 2011.

que sa quantité. Les panneaux sont répartis dans les onze municipalités de la MRC et pondérés selon la population résidente. Par exemple, il y a cinq panneaux dans la ville de Plessisville et un dans la municipalité de Villeroy, moins peuplée.

La maxime : « Celui qui ne sait pas d'où il vient ne peut savoir où il va »², a inspiré la conception du circuit « L'Érable entreprenante ». L'objectif du projet est de faire connaître l'histoire des bâtisseurs de la région. Ainsi, l'histoire et les faits marquants des municipalités furent le fil conducteur. Parmi les sujets mis en valeur, il y a des secteurs d'activité générant encore des retombées importantes pour des municipalités, et d'autres abordant des personnalités ayant été significatives pour le développement des municipalités. Parmi les éléments soulignés figurent des personnes, des entreprises et des secteurs d'activités, comme le bronze, l'élevage bovin et la villégiature. Par exemple, parmi les figures marquantes, nous comptons les sculpteurs Alfred Laliberté

et Louis-Philippe Hébert ainsi que les hommes politiques Louis-Israël Fréchette et Charles Cormier. Il y a au total 30 sujets sélectionnés : 30 panneaux d'interprétation sont ventilés dans les onze municipalités de la MRC. Ensemble, ils illustrent la fibre entrepreneuriale à l'origine du développement du territoire. Les thèmes retenus découlent des contenus recueillis à la suite de recherches effectuées aux archives de sociétés d'histoire locale, à l'Université Laval

© Amélie Marois, août 2010.



Villégiature près du Manoir du Lac William.

² Citation d'Antonio Gramsci, théoricien marxiste et homme politique italien (1891-1937).

(Québec), dans les banques d'images du Musée McCord d'histoire canadienne (Montréal), à Bibliothèque et Archives Canada et à Bibliothèque et Archives nationales du Québec. L'ancien journal local *La Feuille d'Érable* publié de 1945 à 1998, est une des archives cruciales pour le projet. Cette source d'information a permis de mettre en valeur des entrepreneurs locaux moins connus du public tels qu'Édouard-Firmin Roy, Pierre Prince ou Rosario Simoneau pour n'en nommer que quelques-uns.

Pour approfondir davantage le contenu historique, l'aspect humain a joué un rôle important. De fait, il y a eu une cueillette de données et une recherche d'archives familiales privées parmi la population. Nous étions convaincus d'obtenir des résultats concrets d'autant plus que ce genre de recherche est avantagé par la proximité d'un petit milieu rural où les gens se connaissent bien. L'approche a été efficace pour trouver des photographies. Le bottin téléphonique a permis de dénicher des descendants d'une famille. Cette méthode a facilité la recherche de descendants ou de membres d'une famille proche ou encore de gens ayant travaillé dans un endroit ciblé. Dans cette quête de contenu historique, la collaboration avec les familles est souvent jumelée à un sentiment de fierté pour l'intérêt porté à leurs souvenirs. Des gens comprenaient l'importance de leur histoire et de leurs documents historiques personnels. Au moins 37 collections privées ont été consultées et citées. L'appel aux familles, par l'entremise de contacts, a été primordial pour enrichir le contenu historique des thèmes choisis et pour valoriser chacune des histoires diffusées. Le partage de ces documents constitue les fondations du circuit patrimonial.

Outre la diffusion des contenus, l'idée de créer des lieux pour recevoir et conserver éventuellement toute cette



© Amélie Marois, août 2010.

Panneau de la Compagnie Savoie-Guay de Plessisville (1898-1930) au parc Bourbon.

information historique s'est imposée d'elle-même. L'implantation de bibliothèques archivistiques est la solution retenue pour la sauvegarde de la mémoire historique régionale. Bien que ce projet soit actuellement en développement, on compte déjà sept lieux de dépôt et de conservation dans les sociétés d'histoire et les hôtels de ville de la MRC de L'Érable. Des bénévoles et une agente culturelle assurent la bonne marche de ce projet embryonnaire pour l'instant.

La création du circuit a donc créé un double avantage en s'adressant tant à la population locale qu'aux visiteurs de passage. En plus des panneaux d'information, et pour rejoindre un auditoire maximal, un livret a été produit. Il comprend une carte du territoire indiquant les lieux des panneaux et leurs coordonnées GPS. Ce livret fait la promotion du circuit avec la présentation historique des onze municipalités appuyée par des photos d'archives et des éléments absents sur les panneaux. De plus, ces 30 panneaux sont doublés dans une version en coroplaste³ présentée dans des lieux d'exposition et lors d'événements ciblés vers des clientèles provenant de l'industrie touristique, des sociétés d'histoire et du milieu entrepreneurial. Ces panneaux, plus faciles à manier et à transporter

que leur version permanente arrimée à un socle, forment une carte d'identité efficace et dynamique. Ils facilitent la promotion et contribuent à la visibilité du circuit tout en étant une vitrine pour l'histoire des bâtisseurs de la région.

Le circuit demeure en évolution constante. La création et l'installation des panneaux se sont faites au fil des années et bien que le projet se soit achevé avec l'installation des derniers panneaux en 2009, la MRC songe à poursuivre son développement par l'ajout de nouveaux panneaux, par des activités d'animation diverses ou par des reconstitutions historiques. De telles animations permettraient de faire revivre l'histoire et d'incarner des éléments d'authenticité tant recherchés par la clientèle touristique. Les nouvelles technologies peuvent aussi intégrer des applications à tout ce contenu historique. Par exemple, on peut faire appel au géopositionnement permettant aux automobilistes de repérer les panneaux, à l'originalité du géocaching pour diffuser le contenu historique ou aux téléphones intelligents pour renseigner les touristes abonnés sur l'existence du circuit et ceci sans oublier les médias sociaux et le Web 2.0 pour diffuser et informer. Les possibilités sont nombreuses, il n'en tient qu'à nous de les utiliser.

³ Le coroplaste ou *corrugated plastic products* est un matériau de plastique cannelé résistant. Il permet une impression numérique de haute qualité.

Un circuit patrimonial à Chambly : pour raviver la mémoire collective

Sophie Martel

Agente culturelle, membre du réseau Villes et villages d'art et de patrimoine

La Ville de Chambly est reconnue pour son fort emblématique, un des rares vestiges de la Nouvelle-France¹. Elle possède un héritage beaucoup plus vaste et un paysage exceptionnel en bordure d'un plan d'eau, le bassin de Chambly et des rapides de la rivière Richelieu. Chambly figure parmi les premiers lieux de peuplement au Québec. L'histoire lui a légué deux lieux historiques nationaux du Canada, le canal et le fort de Chambly, ainsi que de majestueuses maisons patrimoniales.

¹ Pour plus d'information sur le Lieu historique national du Canada du Fort-Chambly : www.pc.gc.ca/fra/lhn-nhs/qc/fortchambly/index.aspx, consulté en novembre 2010.

Les consultations mises en place dans le cadre de l'élaboration de la politique culturelle, démontraient une méconnaissance de l'histoire locale au sein de la population. Cette connaissance nous paraissait indispensable à la création d'une identité locale et au développement d'un sentiment d'appartenance et de fierté collective. Désirant pallier à cette lacune, l'administration municipale s'est donnée comme objectif de faire connaître la richesse de son patrimoine, et les particularités de son histoire, à l'ensemble de sa communauté.

Dans les années 1990, d'importants travaux ont été réalisés pour la revalorisation du territoire

et la revitalisation du Vieux-Chambly, incluant l'aménagement d'une promenade riveraine. Celle-ci redonnait aux citoyens l'accès à leur plan d'eau et leur faisait prendre conscience de la valeur de leur paysage. Il restait à rentabiliser tous ces efforts de protection et de mise en valeur du patrimoine par des actions interprétatives qui en communiqueraient le sens et en favoriseraient l'appropriation par les citoyens de Chambly. Cette transmission du savoir et de cet héritage historique renforcerait la conscience collective et favoriserait l'engagement du citoyen envers sa communauté. Cette mobilisation et cette reconnaissance constitueraient un véritable capital culturel² susceptible d'engendrer des retombées sociales et économiques à plus long terme.

L'administration municipale a opté pour le développement et la mise en place d'un circuit patrimonial pour atteindre ses objectifs. Les prochains paragraphes en décriront la conception, la réalisation et les défis inhérents à son implantation.

La conception du circuit patrimonial

En 2001, un premier projet de circuit patrimonial a été conçu par le Comité de revitalisation du Vieux-Chambly, en collaboration avec deux organismes : la Société d'histoire de la seigneurie de Chambly et les

Guides patrimoniaux Au pays de Chambly. Un dépliant décrivait les bâtiments possédant des caractéristiques patrimoniales et des interprètes animaient les lieux par des visites guidées.

En 2004, la Ville reprend le rôle de maître d'œuvre dans son développement culturel et s'attaque à la conception d'un circuit patrimonial global et structuré. Elle le fait en s'alliant aux deux organismes qui se sont distingués, au fil des ans, par l'abondance de leurs archives, la rigueur de leur recherche et la qualité de leur interprétation de l'histoire locale. Elle pouvait également compter sur la collaboration de Parcs Canada, gestionnaire des deux principaux lieux historiques, le fort Chambly et le canal de Chambly. La réunion de tous ces acteurs autour d'une même table a permis de créer ce que nous avons appelé un « comité du patrimoine ».

Suite au rassemblement de tous ces acteurs, la première étape a consisté à élaborer un plan de développement. Il fallait procéder à l'étude de la situation afin de dégager une vision commune, déterminer les principales orientations, prioriser les pistes d'intervention, planifier les actions et les réaliser graduellement, selon les ressources disponibles annuellement.

Chambly est née au pied des rapides et son développement est étroitement lié à l'eau. Un consensus s'est établi rapidement autour de cette thématique qui se reflète dans la conceptualisation

² Vincent Veschambre, *Le processus de patrimonialisation : revalorisation, appropriation et marquage de l'espace*, www.cafe-geo.net, consulté en novembre 2010.

du circuit et de ses composantes, dont la brochure *Chambly, au fil de l'eau et du temps*³.

Globalement, il fallait assurer la convergence des moyens utilisés dans un programme d'activités variées et surtout, complémentaires. Tout en évitant les pièges de la redondance, un large éventail de méthodes a été préconisé pour mettre en valeur et interpréter les sites historiques, les bâtiments patrimoniaux, les faits marquants de l'histoire locale et aussi les hommes et les femmes qui l'ont façonnée. Chaque outil visait une clientèle différente, de la sensibilisation d'une personne simplement curieuse, à l'offre d'un produit touristique complet pour l'amateur averti. Nous voulions étonner le citoyen en lui faisant voir sa ville autrement. Nous cherchions à agrémenter le parcours du promeneur en lui racontant une histoire et en le plongeant dans l'ambiance d'une tout autre époque. Le choix des actions devait également répondre aux exigences des touristes et excursionnistes, à savoir l'acquisition de connaissances voire l'expérimentation culturelle, la flexibilité des horaires, l'autonomie des individus ou l'accueil d'un groupe, et d'autres.

Ces questionnements et prises de décision ont amené les responsables à consolider un parcours piétonnier, par la création d'aires d'interprétation aménagées par secteur (industriel, commercial, villageois et institutionnel), offrant aux promeneurs

³ La brochure est disponible sur le site Internet de la Ville de Chambly : www.ville.chambly.qc.ca, consulté en juillet 2011.



© Ville de Chambly, 2010.

Aire d'interprétation du parc des Rapides, à Chambly.

des haltes de détente et de découverte. Le défi était de structurer un circuit s'étendant sur un long parcours sans véritable point central ou délimitations physiques des lieux. Cette situation empêche des tracés en boucle et exige donc de bien orienter le visiteur et de lui aménager des aires de repos.

Des panneaux d'interprétation, abondamment illustrés, jalonnent le parcours afin de capter l'attention du promeneur. Le circuit peut être parcouru seul, avec

le dépliant *Chambly, au plus fort de son histoire*⁴, ou en profitant des visites guidées et des saynètes historiques pour ceux qui recherchent une façon conviviale et interactive d'en apprendre davantage.

En 2008, la Ville a voulu profiter des nouvelles technologies et elle a développé un audioguide invitant l'auditeur à plonger dans le passé comme s'il y était! À la fois informatif et ludique, le contenu offre une narration ponctuée de dialogues basés sur des faits réels, ou des capsules historiques, et propose des ambiances sonores propres à chaque scène en rappelant ces temps révolus.

Finalement, pour faire connaître l'existence du circuit, la campagne de promotion *Chambly, une histoire à raconter!* a été conçue en englobant l'ensemble des éléments du circuit patrimonial et des activités d'animation historique. C'est un point à ne pas négliger dans la planification d'un tel projet afin de rejoindre les clientèles ciblées.

La réalisation

À la suite de l'adoption de la politique culturelle en 2002, et du dépôt de son plan d'action six mois plus tard, l'administration municipale a conclu une entente triennale de développement culturel avec le ministère de la Culture et des Communications du

⁴ Disponible sur le site Internet de la Ville de Chambly : www.ville.chambly.qc.ca.



© Ville de Chambly, été 2010.

Saynète historique jouée au Corps de garde du fort Chambly.

Québec, en 2003. Cette contribution financière a eu l'effet d'un levier qui a incité la Ville à accroître son investissement dans le développement culturel et à prévoir un budget récurrent dont le montant a rejoint la moyenne provinciale⁵.

⁵ En termes de pourcentage du budget global des dépenses municipales pour des populations comparables. *Dépenses culturelles des municipalités, selon la taille de leur population*, Institut de la statistique du Québec, 2007 : stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/culture_comnc/depense_culture/adm_pub_munic/dep_cult_mun_2007_4.htm, consulté en novembre 2010.

La Ville s'est ainsi donné les moyens d'établir un plan d'action global comprenant l'aménagement d'aires d'interprétation plutôt que de se limiter à des interventions ponctuelles dont les résultats auraient été de courte durée. Vincent Veschambre illustre bien cette idée lorsqu'il écrit que « [...] le patrimoine constitue en effet le support privilégié de construction de mémoires collectives [et qu'il] permet d'inscrire les références identitaires dans l'espace et donc la durée [...] »⁶.

La réalisation des différentes composantes du circuit s'est échelonnée sur une période de six ans. La Ville a pu compter sur l'expertise des organismes impliqués dès le début du projet. La recherche et la rédaction de la plupart des textes ont été confiées aux chercheurs de la société d'histoire, sauf la description architecturale des bâtiments dont le contrat a été accordé à une firme d'architectes spécialisée en patrimoine. D'autres ressources du milieu se sont greffées aux différents projets dont le Café-théâtre de Chambly pour la présentation des saynètes historiques, et des artistes locaux pour la production de l'audioguide. En faisant appel à leur créativité, c'est tout le projet qui se raffinaient et qui devenait plus attrayant. Dès le départ, l'équipe s'est alliée à des gens passionnés croyant au projet et qui ont maintenu leur implication jusqu'à son aboutissement. Plusieurs de ces personnes sont des bénévoles au sein d'organismes à but non lucratif. La négociation d'ententes contractuelles, ou le versement de compensations, parfois symboliques,

témoignait du respect et de la reconnaissance de l'apport de chacun. Ce respect est à la base de cette collaboration fructueuse. Réunir les gens d'histoire, les artistes, les organismes culturels, les gestionnaires et les agents de communication a créé un véritable bouillon de culture et a permis un développement qui va bien au-delà du projet initial. Concertation, réseautage, maillage, participation citoyenne... Il s'agit ici d'un bel exemple de ce que la mise en commun peut avoir comme résultats.

Cette conjugaison d'expertises et de ressources a permis de relever un défi audacieux pour la taille de la municipalité. En impliquant les intervenants du milieu, les investissements et autres subventions ont profité, en premier lieu, aux membres de la communauté chamblyenne. Et les retombées de ce projet profiteront également aux restaurateurs et aux commerçants, contribuant ainsi au dynamisme de l'économie locale.

Les défis

Parmi les principaux défis rencontrés figure la difficulté de susciter la curiosité du citoyen et du visiteur, ainsi que celle d'évaluer les retombées d'un tel projet permettant de justifier les investissements de fonds publics.

Le désir d'innover et de se démarquer dans le choix des outils interprétatifs nous a conduit à intégrer des panneaux représentant des personnages historiques, à hauteur d'homme. Ces panneaux ajoutent une note

⁶ Veschambre, *op. cit.*



© Ville de Chambly, 2010.

Aire d'interprétation avec des personnages historiques, en bordure du bassin de Chambly.

originale au parcours et interpellent les visiteurs en donnant une image plus humaine et vivante aux aires d'interprétation. Il fallait toutefois s'assurer que leur fabrication supporte une installation à l'extérieur, ce qui ne semblait pas exister jusque-là.

Cette volonté a aussi mené la Ville à opter pour la mise en service d'un audioguide. Malgré la vitesse à laquelle évoluent les technologies, nous avons privilégié la location d'appareils sur place afin de conserver le plein contrôle du contenu et inciter les gens à se déplacer pour parcourir le circuit patrimonial.

De plus, bien que l'Internet soit de plus en plus populaire, il demeure, somme toute, une frange de la société qui n'est pas familière avec le téléchargement de fichiers et qui peut bénéficier de notre audioguide, dont l'utilisation est simple et flexible.

Le deuxième défi réside dans la difficulté d'évaluer l'impact du déploiement de notre circuit patrimonial. Combien de personnes effectuent le parcours (en tout ou en partie)? Comment mesurer l'accroissement du sentiment de fierté et d'appartenance des citoyens ainsi que les effets indirects qui influencent leur qualité de vie, la capacité d'attirer de futurs résidents et l'impact sur le rayonnement de Chambly dans la région et même au-delà?

Fréquemment, on peut apercevoir des promeneurs lisant des panneaux d'interprétation, mais sans possibilité d'obtenir un décompte précis. Nous recevons de nombreux commentaires positifs de la part des citoyens et des visiteurs, mais l'évaluation demeure très partielle. Il est plus facile de suivre la courbe de présence des gens qui assistent aux visites guidées et aux saynètes historiques, qui louent des appareils audioguide, de même que le nombre de dépliants distribués. Ces chiffres, permettant de mesurer l'achalandage aux activités interprétatives de façon objective, sont en hausse depuis le début du projet et on s'attend à ce qu'ils poursuivent leur progression au cours des prochaines années.

Conclusion

Outre ses propres résidants, Chambly accueille quelque 400 000 visiteurs par année, attirés par le vélo, le nautisme, le fort et les événements populaires. Le circuit patrimonial offre une plus-value à ces attraits déjà bien implantés et confirme du même coup son statut de pôle historique et patrimonial d'importance nationale.

L'interprétation et l'animation de l'histoire locale visent à développer une mémoire collective et une sensibilité à la préservation du patrimoine chez l'ensemble des résidants, et par le fait même, encouragent leur engagement dans cette démarche qui émerge de plus en plus de la population et de moins en moins des différents paliers gouvernementaux. La valorisation de la culture locale permet de développer le potentiel d'attraction et de rétention de la ville, non seulement comme lieu de résidence, mais comme milieu de vie stimulant et site touristique enrichissant.

Les panneaux d'interprétation qui jalonnent les parcours des promeneurs, la présence d'interprètes en costume d'époque qui offrent des visites guidées sont quelques exemples d'action visant à démocratiser la culture en se rapprochant du citoyen. Ces moyens de sensibilisation renforcent le sentiment identitaire



© Ville de Chambly, 2010.

Une des composantes du circuit patrimonial de Chambly, l'audioguide.

de la population et développent son intérêt envers l'histoire et le patrimoine, d'hier et de demain.

Finalement, notre projet est en lien avec les efforts consentis depuis quelques années, en ce qui a trait à la revitalisation du secteur historique de Chambly, sa préservation et sa mise en valeur. Toutes ces actions créent un héritage durable qui profitera aux générations futures.

Le chemin du Roy

David Lapointe

Conseiller au marketing, Tourisme Lanaudière¹

En 1706, le territoire du Québec est appelé Nouvelle-France (ou Neuve France) et le développement de la colonie se fait avec des modèles européens, c'est-à-dire selon le système des seigneuries. Dans la mesure où les déplacements et les communications se font principalement par bateau, les fiefs se dessinent afin qu'un maximum de

personnes puisse accéder aux courants d'eau. C'est donc par une ouverture étroite sur le fleuve, et ses tributaires que se construit, semblable à un grand rectangle, chaque seigneurie. Ce découpage trace le paysage d'une bonne partie de la vallée du Saint-Laurent, toujours visible aujourd'hui. Enfin, le territoire de nombreuses municipalités correspond aux seigneuries anciennes.

¹ Tourisme Lanaudière est un organisme privé à but non lucratif, reconnu, et partenaire privilégié du ministère du Tourisme en région. Il est maître d'œuvre en matière de concertation régionale, d'accueil, d'information, de promotion et de développement touristique. Depuis 1978, il regroupe des gens d'affaires afin de développer des partenariats favorisant la promotion de la destination, ainsi que le développement et la diversification de l'offre touristique.

Évidemment, avec les hivers rigoureux et le gel des cours d'eau, toutes formes de communication et d'échanges se compliquent pendant la saison froide et des municipalités sont complètement isolées.

L'aménagement d'une route, d'un chemin reliant les principaux centres d'activités de la colonie est crucial. Les travaux débutent en 1731 et se terminent en 1737. Le chemin s'étend alors sur 280 kilomètres, de Québec à Montréal. Il traverse 37 seigneuries et fait 7,4 mètres de largeur. Six ans seulement furent nécessaires pour sa réalisation avec les moyens de l'époque : à force de bras, à coup de pelles, de pioches, à l'aide de chevaux et d'un peu de sueur. Le chemin du Roy devient ainsi la plus longue route carrossable de l'époque en Amérique du Nord. Il diminua de manière drastique le temps de déplacement : « J'ai descendu au mois d'août dernier (1735) en chaise en quatre jours et demi de Montréal à Québec » cite le grand voyer de l'époque Lanouiller de Boiscler, responsable des travaux².

Pour un gestionnaire du patrimoine, le chemin du Roy est un sujet d'interprétation important de l'histoire du Québec et qui possède un potentiel unique de mise en valeur.

Les cinq vies du chemin du Roy

Le chemin du Roy a répondu, selon les époques, à des besoins variés répartis sur cinq périodes :

1 - Première route. Dès sa construction, le chemin du Roy est la colonne vertébrale de la Nouvelle-France. Il est le principal lien entre Québec et

Montréal et la seule route praticable l'hiver entre les deux agglomérations. C'est aussi le chemin utilisé par la chaise de poste.

2 - Les débuts de l'ère industrielle (fin XVIII^e siècle et XIX^e siècle). Le développement des transports, dont le bateau et le train, modifie les pratiques. Le bateau à vapeur est privilégié par les voyageurs l'été, parce qu'il est plus confortable. L'hiver, le chemin du Roy est la seule alternative jusqu'à l'arrivée du train vers la fin du XIX^e siècle. Cette avancée technologique met fin aux diligences et à la fréquentation du chemin qui sert dorénavant aux intérêts et déplacements locaux et interrégionaux.

3 - Automobile de l'après-guerre. Avec la belle époque de l'automobile, alors que les déplacements sont de plus en plus faciles, les gens redécouvrent les routes, le tourisme et la villégiature. Le vieux chemin se refait une beauté et devient la route 2. Elle traverse nombre de villes et villages. Des localités offrent tous les services pour l'automobile, tels que stations-service et garages, et pour les touristes des restaurants et des lieux d'hébergement. Les hôtels s'adaptent aux automobiles alors que sont créés les « motor-hôtel », en d'autres termes les motels.

4 - Autoroute (depuis 1960). Avec la popularité de l'automobile et son utilisation grandissante pour le travail ou les affaires, le voyage devient affaire de rapidité et les villes et villages des freins à l'efficacité recherchée. L'autoroute 40 est construite

² www.lecheminduroy.com, consulté le 7 janvier 2011.

au cours des années 1960 à 1980. Le chemin du Roy est à nouveau abandonné par les voyageurs.

5 - Renaissance du chemin du Roy avec une route touristique. Le besoin de redécouvrir le patrimoine et l'histoire ou d'admirer des panoramas nouveaux apparaît. À l'origine des circuits et des routes touristiques, il y a des visiteurs aimant se faire conseiller sur un itinéraire et sur les endroits à visiter.

Les commencements ou comment une route historique devient une route touristique

Au départ, de nombreuses discussions ont été menées pour arriver à un consensus sur le parcours à mettre en valeur. Par exemple, le tracé original a été déplacé au cours des années en raison de constructions, du développement des villes et parfois d'événements incontrôlables comme les débordements printaniers du fleuve. Ensuite, des chercheurs ne s'entendaient pas sur des tronçons du circuit. De fait, à une certaine époque, plusieurs chemins construits et financés par l'État, ou selon l'expression « par la couronne » ou par le roi, portaient le nom de chemin du Roy. C'est donc qu'il existe au Québec nombre de petites routes portant ce nom.

En fin de compte, le tracé « chemin du Roy » fait référence à la première route carrossable entre Montréal et Québec. Sauf sur quelques kilomètres, le tracé du circuit touristique jalonne la route 138 entre Repentigny et Québec. Pour certains, il

s'agit de la route 2 ou du « vieux chemin », bien présent dans l'imaginaire collectif. Ce trajet est retenu parce qu'il traverse de très beaux villages où sont érigés quantité de bâtiments historiques et patrimoniaux. De plus, il offre de magnifiques panoramas sur le fleuve Saint-Laurent. La Route verte, piste cyclable nationale, suit sensiblement le même tracé dans ce corridor.

Les travaux se sont amorcés au début des années 1990 pour faire reconnaître le chemin du Roy auprès du ministère du Tourisme. De 1997 à 1999, il devient un projet pilote pour la nouvelle « Politique de signalisation des routes et des circuits touristiques » lancée conjointement par Tourisme Québec et Transport Québec. Grâce aux efforts concertés des acteurs locaux, le premier tronçon du circuit touristique signalisé est offert par la municipalité régionale de comté (MRC) de Portneuf. Il obtient sa reconnaissance officielle en 2002.

Le chemin du Roy : un exemple de concertation régionale et interrégionale

La région Mauricie est la deuxième à adhérer au circuit. Elle obtient sa reconnaissance en 2003, puis elle est suivie par la région Lanaudière en 2004. Le prolongement vers le centre-ville de Québec fut effectué en 2008, à temps pour le 400^e anniversaire de la ville. Ce circuit touristique traverse maintenant trois régions administratives, six MRC et 29 municipalités sur 230 kilomètres.



Exemple de panneau d'interprétation à Berthierville, 2011.

Depuis 2004, le chemin du Roy est un exemple de concertation puisque les trois associations touristiques régionales, de concert avec les Centres Locaux de Développement des MRC, travaillent conjointement. Ils coordonnent ensemble les activités touristiques, le financement, la mise en valeur, le plan de promotion, la mise en ligne du site Internet et la production de la carte touristique, avec l'aide d'un chargé de projet indépendant.

Le chemin du Roy profite d'une signalisation routière efficace. Le logo est visible tout au long du parcours. De plus, ce sigle se retrouve à toutes les sorties de l'autoroute 40, à proximité, donnant accès au chemin du Roy. La signalisation est importante puisqu'elle est aperçue directement sur l'autoroute; elle constitue la principale incitation à visiter le parcours.

Afin de mieux répondre à la clientèle touristique et de mieux présenter le parcours, une carte touristique et un site web ont été créés. La carte imprimée est disponible depuis 2004. Pour la saison 2011-2012, 70 000 exemplaires seront nécessaires dont 10 000 copies en anglais. La carte présente les principaux attraits sur le parcours. En 2010, le circuit offrait 48 points d'intérêts à caractère patrimonial et historique et 43 autres points touchant des entreprises de services touristiques (restaurants, hébergements et autres). La carte est offerte dans les centres d'information touristiques et dans des lieux d'accueil des régions concernées.



Exemple de panneau d'interprétation à Berthierville, 2011.



Exemple de panneau d'accueil d'interprétation à Berthierville, 2011.

Le site Internet reçoit plus de 10 000 visiteurs par année. Ils y trouvent de l'information historique et la carte avec un dispositif interactif. De plus, les événements et les activités le long du parcours sont régulièrement mis à jour.

L'interprétation sur le chemin du Roy

En 2008, afin d'accroître le sentiment d'appartenance et de mieux diffuser l'histoire, un

nouveau projet voit le jour. Il s'agit de doter chaque municipalité du parcours, de panneaux d'accueil et d'interprétation. On souhaite raconter l'histoire de ces municipalités à l'époque du chemin du Roy. Les panneaux d'accueil et d'interprétation ont un visuel distinctif, et uniforme tout au long du trajet. Chaque région coordonne son projet local; l'échéancier et le montage financier diffèrent d'une région à l'autre.

Par exemple, dans la région Lanaudière le projet a débuté en 2008. Le chemin du Roy traverse six municipalités lanaudoises. Il y a en tout, douze panneaux d'accueil qui sont installés et six autres pour l'interprétation. La recherche historique fut confiée à un historien de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) et spécialiste de l'histoire du chemin du Roy et de la région. Le graphisme pour les panneaux a été conçu et approuvé, ils ont été imprimés puis installés au printemps 2010.

Dynamiser un circuit touristique

Le chemin du Roy en est maintenant à sa sixième année d'existence. Nous souhaitons bonifier le parcours selon les commentaires récoltés au cours des années. Par exemple, nous pouvons développer de nouveaux attraits sur le circuit ou encore informer les visiteurs des attraits locaux

à explorer. Par ailleurs, le chemin du Roy a un nouveau centre d'interprétation à Deschambault.

L'avenir du circuit : encore beaucoup de travail à faire

L'achalandage sur le chemin du Roy semble augmenter avec les années et il offre des possibilités de développement. Ainsi, il y a les cyclistes utilisant le parcours, des sites historiques qui ne sont pas mis en valeur, l'interprétation du chemin du Roy selon ses différentes époques, l'opportunité des applications du web mobile, et d'autres.

Évidemment, comme plusieurs projets, le financement du chemin du Roy constitue un défi de taille. Bien qu'une certaine forme d'autofinancement soit recherchée, la réalité est que plusieurs entreprises et sites participants sont de petite taille, et plusieurs à but non lucratif. Pour nos promotions, la tarification des publicités demeure abordable pour les annonceurs. La participation des partenaires financiers est importante, et risque de le rester pour les prochaines années puisque nous voulons poursuivre les efforts publicitaires sur ce circuit touristique qui est un témoin important du patrimoine québécois.

L'interprétation des paysages bas-laurentiens : de la caractérisation au circuit patrimonial

Catherine Plante

M.Sc.Géogr, Agente de développement et géographe, Ruralys

Tout un chacun possède sa propre définition du paysage qu'il soit de proximité, ou à une échelle plus petite, régionale. Mais ce paysage, de quoi est-il composé? Comment a-t-il évolué? Quelles sont ses caractéristiques? Lesquelles doit-on mettre en valeur? Avec la préoccupation grandissante qu'a la population envers les paysages qui nous entourent, il convient de mieux les connaître, pour ensuite les faire découvrir. C'est ce à quoi Ruralys, centre d'expertise et d'animation en patrimoine rural,

basé à La Pocatière¹, travaille depuis le début de ses activités².

En 2003, un projet-pilote de caractérisation des paysages, comprenant aussi une évaluation de la

1 Vous pouvez consulter le site Internet de Ruralys : www.ruralys.org pour plus de détails.

2 La notion de « patrimoine paysager » est entendue selon les définitions proposées dans ces ouvrages : Carl O. Sauer, « The Morphology of Landscape », *Geography*, vol. 2, n° 2, 1925, p. 19-53; Paul Vidal de la Blache, « De l'interprétation géographique des paysages », *Neuvième Congrès international de Géographie. Compte-rendu des travaux du Congrès, Genève, Société générale d'imprimerie*, n° 18, 1911, p. 59-64.

qualité des paysages, débute au Kamouraska. Cette évaluation consiste en la réalisation d'un inventaire des composantes des paysages visibles à partir des routes. Il est suivi d'une évaluation de la qualité paysagère à partir d'une série de critères. Ce mandat a été confié à Ruralys par les partenaires de l'Entente spécifique sur le développement touristique de la région touristique du Bas-Saint-Laurent³, soit le ministère de la Culture et des Communications (MCCCF), Tourisme Québec, la Conférence régionale des éluEs du Bas-Saint-Laurent et Tourisme Bas-Saint-Laurent, de même que la municipalité régionale de comté (MRC) de Kamouraska. À ce moment :

« [...] les orientations récentes de l'Association touristique régionale (ATR) du Bas-Saint-Laurent incluent une stratégie de conservation et de mise en valeur d'une ressource passablement négligée jusqu'à ce jour, soit les paysages de l'ensemble du territoire. Réalités évolutives et essentiellement dynamiques, ces paysages sont autant l'assise des communautés vivantes, naturelles ou humaines, que le produit de leurs activités. De fait, de multiples interrelations modifient quotidiennement les composantes et l'apparence de chacune des parties du territoire, à des échelles sans doute variables, mais ont parfois des effets négatifs cumulés, qui risquent alors de fragiliser les paysages »⁴.

3 L'Entente spécifique a été créée en 2002. Elle a pour objectifs principaux la diversification et la consolidation de l'offre touristique au Bas-Saint-Laurent, et ce, par l'appui financier de différents projets.

4 Ruralys, *Les paysages du Kamouraska : Connaissance, évaluation et valorisation*, MCCCF, Tourisme Québec, Conférence régionale des éluEs du Bas-Saint-Laurent, Tourisme Bas-Saint-Laurent, MRC de Kamouraska, La Pocatière, 2004, p. 1.

C'est donc dans l'optique du développement durable que s'est réalisé ce projet qui visait la préservation et l'amélioration de la qualité de vie des résidents, et également le maintien du pouvoir attractif du territoire ainsi que la rétention des visiteurs. Les bases d'une approche de conservation du paysage étaient jetées, mettant ainsi la table pour la mise en valeur de la ressource paysagère.

Puis, en 2007, dans un contexte de développement accéléré de l'industrie de l'énergie éolienne, les élus du Bas-Saint-Laurent ont voulu s'outiller davantage, d'une part, pour mieux connaître leurs paysages et, d'autre part, pour être en mesure de contrôler les impacts sur les paysages de différents projets d'aménagement ou d'infrastructures. La Conférence régionale des éluEs du Bas-Saint-Laurent a ainsi confié à Ruralys le mandat d'étendre la caractérisation et l'évaluation des paysages amorcées au Kamouraska, et poursuivies par la suite partiellement dans les MRC de Rivière-du-Loup et de Témiscouata, à l'ensemble des huit MRC du Bas-Saint-Laurent : Kamouraska, Rivière-du-Loup, Témiscouata, Les Basques, Rimouski-Neigette, La Mitis, Matane, La Matapédia⁵. Cette étude majeure des paysages bas-laurentiens est un outil de connaissance et de gestion des paysages unique au Québec.

5 Ruralys, *Caractérisation et évaluation des paysages du Bas-Saint-Laurent : Un outil de connaissances et de gestion du territoire*, Un rapport par MRC, Huit rapports remis à la Conférence régionale des éluEs du Bas-Saint-Laurent, La Pocatière, 2008.

Le paysage, un outil de connaissance et de référence sur le territoire : une base pour l'interprétation

Portraits à un moment précis de l'état des paysages et de leurs composantes, tant humaines que physiques, ces études paysagères identifient et décrivent les grands ensembles paysagers (familles paysagères) de chaque MRC. Ils répertorient leurs principales composantes et identifient les paysages de qualité exceptionnelle, mais également ceux dont la qualité est moindre. Ainsi, autant les intervenants locaux que régionaux sont en mesure de travailler à préserver les paysages exceptionnels et à améliorer les autres. Toutefois, cette banque de données sur la qualité des paysages contient un ensemble d'informations pouvant servir de base à tout projet de mise en valeur de ces paysages.

Afin de discuter des enjeux en interprétation et sur le patrimoine, des exemples provenant de trois différents circuits d'interprétation des paysages bas-laurentiens réalisés par Ruralys entre 2004 et 2009 viendront illustrer nos propos concernant la pertinence, l'unicité, les objectifs et les enjeux, de même que les ressources allouées à l'interprétation par rapport à la conservation.

La démarche de mise en valeur des paysages bas-laurentiens : pertinence et unicité

À la suite du projet-pilote de caractérisation et d'évaluation des paysages de la MRC de Kamouraska,

et en même temps que la construction de sa banque de données patrimoniales en ligne, Ruralys a pris l'initiative en 2004 de développer deux circuits touristiques du territoire étudié, un à vélo, l'autre en voiture. Il s'agit d'une vulgarisation d'une partie de l'étude sur les paysages ainsi qu'une interprétation des données qu'elle contient. Le paysage vu et ressenti : le Kamouraska à vélo⁶ est une boucle de 23 kilomètres dirigeant les cyclistes à travers les routes de la plaine du Kamouraska. Le circuit des familles paysagères⁷ amène le visiteur à travers les six familles paysagères du territoire kamouraskois, c'est-à-dire les grands ensembles paysagers. Ces circuits intègrent à la fois les paysages naturels et les éléments humains qui les composent, par exemple les petits patrimoines (hangars, laiteries, fours à pain, et d'autres), l'agriculture, les maisons anciennes et les églises. Ils sont disponibles sur le site Internet de Ruralys, dans la banque de données patrimoniales. Au Kamouraska, des circuits patrimoniaux existaient déjà dans certaines municipalités, par exemple La route des moulins⁸ à Saint-Pascal, où deux circuits cyclables sont dédiés aux patrimoines paysagers et bâtis. Toutefois, ceux dont il est question ici sont uniques dans le sens qu'ils englobent un ensemble de composantes patrimoniales des paysages, c'est-à-dire les composantes naturelles, le patrimoine bâti et les différentes formes d'occupation

6 Ruralys, « Le paysage vu et ressenti : le Kamouraska à vélo », La Pocatière, 2004. www.ruralys.org, consulté le 15 décembre 2010.

7 *Ibid.*

8 La description et la carte de ce circuit sont disponibles sur le site web de la municipalité de Saint-Pascal : www.villesaintpascal.com/index.php?id=29, consulté le 15 décembre 2010.

du territoire. La pertinence de ces circuits s'inscrit dans les orientations mises de l'avant par l'ATR du Bas-Saint-Laurent en 2003 qui, rappelons-le, visaient à conserver et à mettre en valeur une ressource jusque-là négligée. Par l'acquisition de connaissances sur les paysages kamouraskois, puis par un projet de mise en valeur et de diffusion, il n'y a nul doute de la pertinence de ces circuits de découverte pour l'interprétation et la conservation du patrimoine paysager.

Dans le cadre de la caractérisation et de l'évaluation de la qualité des paysages, cette fois-ci de l'ensemble du Bas-Saint-Laurent, Tourisme Bas-Saint-Laurent et son partenaire, la Table des paysages du Bas-Saint-Laurent, ont confié à Ruralys en 2009 le mandat de développer un circuit de 25 paysages remarquables de la région du Bas-Saint-Laurent (huit MRC). Trois à quatre paysages par MRC ont été sélectionnés parmi les paysages exceptionnels recensés dans l'étude. Ils sont présentés sous forme de fiches comportant une localisation, un historique du paysage choisi, sa description actuelle ainsi que ses éléments caractéristiques, le tout appuyé de cartes et de photos. Publié sur le site Internet « Tourisme patrimonial » de l'ATR du Bas-Saint-Laurent, ce circuit est facile d'accès et tous peuvent choisir les paysages à visiter selon leurs intérêts. La pertinence et l'unicité de ce projet rejoignent celles des circuits vélo et auto au Kamouraska, puisqu'il vise la diversification de l'offre touristique, la sensibilisation et la découverte du patrimoine paysager.

© Ruralys, 2009.


Tourisme patrimonial du Bas-Saint-Laurent

À propos
Lexique
Documentation
Nous joindre

MUSÉES ET LIEUX D'INTERPRÉTATION

PHARES

PONTS COUVERTS

ÉGLISES

PAYSAGES

VILLAGES

CIRCUITS PATRIMONIAUX

PATRIMOINE FERROVIAIRE

ARCHÉOLOGIE

ÉVÉNEMENTS

PAYSAGES

« Retour à la liste »

À Pointe-aux-Orignaux, au bout du quai...

Paysage naturel : Fleuve
Paysage humanisé : Villégiature

Se situer
Parcourant les coteaux agricoles bucoliques de Rivière-Ouelle, vous aboutirez sur une avancée vers le fleuve des terres littorale qui vous donnera le sentiment de vous retrouver à mille lieues de l'autoroute et de la modernité, à l'abri de tout dérangement pour un reposant retour dans le temps. C'est l'anse des Mercier et le hameau de Pointe-aux-Orignaux. Prenez le temps de vous rendre au bout du quai... Vous y attendez une vue sur l'immensité des montagnes de Charlevoix, sur le long cours tranquille du majestueux Saint-Laurent, sur les formes arrondies des îles de Kamouraska, vers l'est.

Petit retour dans le temps
Construit au XIXe siècle, le quai de Rivière-Ouelle entraîne le développement d'une villégiature haut de gamme sur les rives du Saint-Laurent profitant à une élite politique et économique. On y construisit, au milieu du XIXe siècle, l'hôtel Laurentides pour héberger la clientèle touristique. Le quai accueillait jadis les pêcheurs et les goélettes qui naviguaient sur le fleuve.

Paysage d'aujourd'hui
Le panorama exceptionnel qu'offre le quai de Rivière-Ouelle vous offrira l'impression d'être au milieu du fleuve, tout en étant relié à la terre ferme. En face se situe Saint-Irénée et de chaque côté, Les Éboulements et La Malbaie-Pointe-au-Pic. La montagne qui domine le paysage charlevoisien est le mont des Éboulements. Au large vers l'est, les îles de Kamouraska ressemblent à des collines ayant poussé au milieu du fleuve. Le hameau de Pointe-aux-Orignaux a légué de son histoire passée un patrimoine bâti remarquable. Manoir, chapelle, chalets et résidences cossues de ce petit coin du doux pays du Kamouraska



LES PONTS COUVERTS DU BAS-SAINT-LAURENT
Durée : 3 min. 21 sec.

Extrait du circuit de 25 paysages remarquables du Bas-Saint-Laurent. Site Web Tourisme patrimonial de tourisme Bas-Saint-Laurent www.patrimoine.bassaintlaurent.ca/paysages/region/tous

À une échelle plus locale, mais toujours dans les suites de l'étude paysagère kamouraskoise, la Ville de La Pocatière désirait implanter à sa halte touristique, ainsi que sur une portion du parcours cyclable de la Route verte qui la traverse, un circuit d'interprétation des paysages pocatois visibles de ces endroits. Ruralys a donc conçu une série de huit



© Ruralys, 2009.

Panneau d'interprétation « Les marais, paysages fragiles » sur le site de la maison touristique à La Pocatière.

panneaux d'interprétation, composée d'une table d'orientation et de sept thèmes qui expliquent et illustrent les différents types de paysages pouvant être observés à partir du site.



© Ruralys, 2009.

Panneau d'interprétation « Paysages littoraux, pêcher sur les rives du Saint-Laurent » sur le site de la maison touristique à La Pocatière.

Faire connaître d'autres paysages

Les objectifs visés par l'élaboration des deux circuits kamouraskois et bas-laurentiens sont d'une part de vulgariser une partie des études des paysages bas-laurentiens afin de rendre accessible ses résultats à la population et aux visiteurs, d'autre part, d'amener les gens sur les routes moins fréquentées par la population, par le biais de deux moyens de locomotion populaires : le vélo et la voiture. Nous voulions donc faire découvrir d'autres paysages que ceux qui sont visibles à partir des parcours quotidiens afin d'amener la population locale, et les visiteurs, vers des points de vue différents, de leur faire voir des ensembles de bâtiments patrimoniaux exceptionnels, des éléments naturels particuliers composant les paysages locaux, et d'autres. En ce qui concerne les panneaux d'interprétation des paysages pocatois, l'objectif de travail est de faire connaître et d'expliquer les paysages visibles à partir du parc de la maison touristique et d'une portion de la Route verte. Ce sont ainsi les paysages historiques, maritimes, naturels et agricoles de La Pocatière qui y sont présentés.

Quelques enjeux

Tout projet de circuit d'interprétation du patrimoine paysager doit faire preuve d'originalité, et se démarquer, tout en conjuguant avec des moyens financiers parfois réduits. Les circuits d'interprétation

du patrimoine paysager kamouraskois sont une initiative faisant partie d'un autre projet, soit la construction d'une banque de données patrimoniales sur Internet. Il était cependant difficile de les faire publier ailleurs que sur le site web en question, puisque les ressources monétaires étaient limitées. Le problème de la représentation cartographique du parcours s'est présenté. Dans ce cas-ci, une carte déjà existante de l'étude des paysages de la MRC de Kamouraska, sur laquelle quelques routes ont été identifiées, a été utilisée pour le circuit à vélo. Toutefois, pour le circuit en voiture, seules des indications textuelles ont été produites. La représentation cartographique a également été un élément discuté dans la conception du circuit bas-laurentien. Étant donné la taille du territoire couvert, il était impensable de réaliser une carte sur mesure de l'ensemble du territoire bas-laurentien pour localiser un échantillon de 25 paysages. Dans ce cas-ci, il a été choisi d'utiliser les technologies offertes par *Google Maps* pour localiser les paysages composant le circuit. Bien que ne remplaçant pas des cartes faites sur mesure et comportant certaines failles, cette technologie offre à peu de frais un outil de localisation pouvant satisfaire tous les utilisateurs, tant les concepteurs que ceux qui visitent les lieux décrits.

La connaissance du territoire est un élément à ne pas négliger. Elle est primordiale dans le cadre de projets d'interprétation du patrimoine paysager. Comment interpréter un paysage si

nous n'en connaissons que les grandes lignes? La caractérisation et l'évaluation de la qualité des paysages des huit MRC du Bas-Saint-Laurent nous a donc permis d'identifier les paysages à mettre en valeur. Cet outil nous a également fourni quantité de renseignements relatifs aux paysages choisis, par exemple sur leur évolution générale dans le temps, sur leurs caractéristiques principales, sur leur patrimoine bâti. Tous ces renseignements nous ont permis d'élaborer des fiches descriptives complètes dans le cas, par exemple, du circuit de « 25 paysages remarquables du Bas-Saint-Laurent ».

Interpréter et conserver

Les circuits d'interprétation des paysages kamouraskois, bas-laurentiens et pocatois, en lien avec la mission de Ruralys, et le désir de faire connaître certains paysages identifiés dans les études de caractérisation, atteignent à la fois, selon une répartition égale, des objectifs d'interprétation et de conservation. C'est donc dire qu'ils identifient, sensibilisent à la protection et font connaître le patrimoine paysager bas-laurentien. Nous pouvons donc affirmer que la conception de tels circuits dits d'interprétation ne laisse pas pour autant de côté les valeurs liées à la conservation, puisque cette dernière doit passer inmanquablement par la sensibilisation du public.

La caractérisation et la cartographie dans les circuits d'interprétation des paysages

À la suite de cet exposé d'expériences bas-laurentiennes de création de circuits patrimoniaux sur les paysages, nous pouvons dégager quelques constats relatifs à la conception de ces circuits. Avant de démarrer un projet d'interprétation du patrimoine paysager, il importe de posséder une bonne connaissance de ce dernier afin d'être en mesure de mieux cerner les éléments phares des paysages d'une région, d'une MRC ou d'une municipalité. La pertinence et l'unicité du circuit n'en seront que plus fortes. Dans un projet de circuit patrimonial sur les paysages, il convient également de ne pas négliger l'objectif de conservation de ce patrimoine paysager qui débute par la sensibilisation du public.

Un des enjeux importants relatifs à la création de circuits patrimoniaux d'interprétation des paysages concerne les ressources cartographiques. Tout dépendant de l'échelle de travail, la conception d'une carte sur mesure peut devenir un obstacle important à la bonne transmission de l'information au public visé si le territoire couvert est trop grand. Toutefois, les technologies cartographiques de plus en plus accessibles permettent de mieux illustrer la localisation d'un parcours s'étendant par exemple à l'ensemble de la région bas-laurentienne. Les défis à venir seront synonymes d'originalité et d'unicité dans un monde où les circuits patrimoniaux rejoignent le virtuel.

Dans le monde municipal maskoutain : interprétation ou mise en scène du patrimoine?

Maryse Séguin

Chargée de projet en patrimoine, MRC des Maskoutains

Nous assistons dans tous les domaines à une remise en question des valeurs. Le patrimoine n'y échappe pas. Dans la mesure où cette activité se révèle être un élément essentiel de la conservation de la mémoire collective, tout acte d'interprétation du patrimoine doit s'associer à un moyen de communication approprié pour atteindre son but.

La Ville de Saint-Hyacinthe a dû faire des choix inévitables liés à la diversité des démarches actuelles dans le domaine de l'interprétation. Le patrimoine maskoutain, qualificatif issu du nom de la seigneurie Maska, dont les gentils actuels

Maskoutaines et Maskoutains en sont les dérivés, mérite d'être connu et reconnu.

Le but des activités entourant le circuit patrimonial est de donner aux citoyens et aux visiteurs des outils de connaissance sur l'évolution d'un environnement architectural, historique et paysager circonscrit du centre-ville. L'interprétation du secteur patrimonial sélectionné doit mettre en lumière son contexte social, culturel et naturel. Le marché public, l'église la plus ancienne, la maison de la famille Dessaulles, des résidences bourgeoises et ouvrières, ainsi que la rivière Yamaska, constituent un parcours

visuellement diversifié, et non linéaire, afin d'atteindre les quatre objectifs qui se résument ainsi :

1 - Sauvegarder les valeurs immatérielles propres au secteur choisi pour sa représentativité. L'environnement culturel actuel est issu d'un contexte social d'une autre époque. Il est encore perceptible à travers la diversité de l'architecture, l'organisation de la trame des rues, la présence de la rivière Yamaska au cœur de la ville et un ensemble de détails que l'observateur attentif décèle sans pouvoir les expliquer.

2 - Communiquer du sens pour qu'un public, peu ou trop familier à ce secteur municipal, soit en mesure d'apprécier un espace urbain patrimonial. Il semblait ainsi nécessaire d'approfondir et de documenter les connaissances des traditions culturelles vivantes qui habitent ce lieu à travers les transformations inévitables qui l'ont marqué.

3 - Concevoir un événement à partir de données historiques précises qui touche l'émotion du visiteur. Après une réflexion sur nos propres perceptions du site et sur notre relation avec lui, il nous semblait important d'apporter une dimension sociale éclairée autant que des faits dûment vérifiés.

4 - Encourager la participation en favorisant l'implication active des acteurs du milieu.

Quels moyens sont appropriés aujourd'hui pour atteindre ces objectifs? La Ville de Saint-Hyacinthe a conçu dans les années 1970 à 1980 un circuit historique.



© Patri-Arch, 2009.

Vue de la haute et de la basse ville de Saint-Hyacinthe, portion du secteur choisi pour l'interprétation du patrimoine maskoutain.

Il a été réalisé par monsieur Lucien C. Lefrançois, citoyen épris de sa communauté. On l'effectuait à bord d'un autobus ou à pied. Le guide communiquait des faits historiques. Ce procédé fut repris dans les années 1990 par le Bureau du tourisme qui voulait élargir son horizon sur l'ensemble de la région. Le Bureau envisageait également d'inclure divers attraits des municipalités rurales environnantes.

Nous avons constaté que cette forme d'activité d'interprétation a ses limites, notamment, qu'elle ne dévoile pas nécessairement la signification du lieu et le partage d'impressions réelles qui en émanent. Il est essentiel de s'interroger sur les attentes des visiteurs plutôt que de miser sur la somme d'informations que l'on veut leur transmettre.

Cet exercice n'est pas facile à réaliser. Les initiateurs du circuit actuel ont réfléchi aux raisons qui déterminent leur satisfaction pendant leur visite. Est-ce qu'ils ont bien senti et apprécié les moments vécus? Est-ce qu'ils ont éprouvé du plaisir lors de leurs expériences respectives? Il en ressort, entre autres constats, que si l'on veut que le visiteur se projette dans le milieu à percevoir, et qu'il ait envie de poursuivre sa découverte de la ville, une activité d'interprétation du patrimoine doit lui offrir plusieurs formes de révélations. Certaines informations doivent expliquer des événements, divulguer des faits nouveaux, opter parfois pour le ton de la confidence et commettre quelques



© Patri-Arch, 2009.

Le marché de la rue des Cascades, lieu de rencontre par excellence qui a vu passer plusieurs générations d'anecdotes historiques.

indiscrétions. Cependant, le médium choisi doit faire en sorte que ce visiteur se familiarise avec une histoire construite plutôt qu'avec une multitude d'éléments séparés sans lien entre eux.

Le genre anecdotique en interprétation

Pour ce faire, la Ville de Saint-Hyacinthe a demandé la participation de l'auteure Josée Ouimet (ancienne enseignante à l'école secondaire)¹.

Selon l'auteure, une anecdote historique constitue en soi une particularité, un trait de mœurs ou de caractère, un détail secondaire d'une action. C'est une petite histoire qui se raconte bien et qui se retient souvent plus facilement parce qu'elle fait appel à divers sentiments. Elle est remplie parfois d'humour, tantôt d'intrigue. Elle inclut la surprise ou encore de menus détails. La transmission orale semble plus adaptée aux divers publics. Cet art de raconter pique la curiosité et tient les esprits en alerte. L'anecdote éclaire les mœurs et les institutions du passé. Elle en apprend très long sur la constitution d'une société et propose de nombreuses pistes de réflexion. L'anecdote chemine de bouche à oreille et imprègne les mémoires. Elle n'a cependant pas toujours bonne presse. En effet, l'anecdote peut très vite donner plus de place à l'imaginaire et au mythe qu'à la réalité historique. Ceci n'est pas préjudiciable en soi puisque le charme des visites dépend aussi de ce phénomène.

Tout lieu patrimonial mis en scène est esthétisé. Il est néanmoins peut être utile de s'interroger sur la manière dont les anecdotes sont sélectionnées, comment elles

s'enchaînent les unes aux autres dans la trame des dialogues et si leur statut a été interrogé. Paul Ricœur écrit :

« La mise en intrigue opère un changement qualitatif. Un récit n'est pas une succession d'événements. Pour ce faire, il faut que cette succession se transforme en histoire; c'est-à-dire que les événements qui la composent prennent sens de leur rapport à l'ensemble et plus seulement de leur rapport à l'entourage immédiat. Nous dirions que les relations horizontales de contiguïté doivent être doublées de relations verticales d'intégration»².

Les images que suscite l'enchaînement d'anecdotes s'intègrent dans une stratégie de valorisation d'un lieu. La dimension esthétique et les images fortes marquent le visiteur du sceau de la sympathie. L'utilisation de l'anecdote dans le récit patrimonial ne fait pas que raconter le passé; elle sert à le structurer et à influencer l'action dramatique.

L'auteure Josée Ouimet utilise des éléments familiers de l'époque et fait des analogies avec la vie quotidienne pour permettre aux visiteurs de se projeter dans l'environnement qu'ils visitent. Il en résulte que ceux-ci se sentent concernés et qu'ils y réagissent. L'auteure privilégie cependant la trame urbaine actuelle à travers le témoignage de ces personnages à l'origine de la forme théâtrale de l'anecdote historique qu'elle exploite.

¹ La production littéraire de Josée Ouimet s'adresse aux jeunes de 6 à 12 ans, ainsi qu'aux adolescents et adultes. De plus, elle anime des ateliers de création de personnage, d'intrigue et de suspense au cégep local. Elle est également passionnée d'histoire comme celle de sa ville.

² Paul Ricœur, *Temps et récit 1*, Seuil, 1983, p. 55.

La réalisation du projet théâtral

Ce type de réalisation théâtrale fait appel à des habiletés diversifiées : artistique, par la compétence des professionnels impliqués, littéraire, à travers le dialogue et la complicité des personnages, logistique, car elle exige le déplacement des visiteurs et des acteurs dans un espace urbain vivant, et enfin technique, parce qu'elle suscite un changement de décor au gré des lieux à faire découvrir à des publics variés.



© Francine Girard, 2007.

© Francine Girard, 2007.



Les comédiens professionnels Jason Desbiens et Patrick Vaudry incarnant leur personnage respectif.

Quatre personnages accompagnent la trame du récit : Luce Plante, femme robuste et volubile dite la « commère », François Leguidou, bedeau et protégé de Monseigneur l'évêque, arrivé dans la ville avec les cirques, Aurélie Jodoin, fière et bien vêtue, mendie pourtant pour gagner sa vie dans la haute et la basse ville maskoutaine, et enfin Joseph Mathieu, garçon d'hôtel et bien au fait de nombreux événements par sa curiosité bien cultivée.

Ainsi, l'intrigue finement ficelée ne peut faire appel qu'à des gens de métier, celui du théâtre. Les comédiens professionnels impliqués dans cette forme de théâtre patrimoniale sont en effet conscients qu'une recherche et des consultations continues au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe (centre régional d'archives et de généalogie) demeurent essentielles pour étoffer leur compréhension et leur propre appréciation des valeurs du site, et pour approfondir les informations qu'ils transmettent. Ils ont été accompagnés par un historien archiviste de cette institution au cours de ce travail³.

Leurs rôles consistent à faire appel aux témoignages du personnage de leur époque, à la mémoire de grands témoins, à confronter des faits historiques et subjectifs, à proposer aux « acteurs sociaux actuels » de participer à une interprétation discursive des traces mémorielles. La mise en scène agit comme une forme privilégiée de médiation permettant une appropriation des lieux par les visiteurs.

3 Le Cégep de Saint-Hyacinthe offre l'option « Interprétation théâtrale ». Les comédiens Patrick Vaudry, Joanne Chamberland, Jason Desbiens et Andrée-Anne Lacasse ont accepté ce défi.

À l'heure où certaines villes cherchent à faire évoluer leur identité, par exemple dans le développement d'une approche touristique et culturelle de leur passé, la mise en scène de ces récits réoriente l'interprétation du passé en l'imbriquant dans un processus dynamique de construction de soi. Cette mise en scène devient elle-même une pratique créatrice de l'histoire et de savoir en favorisant la structuration d'un nouvel imaginaire qui imprègne la mémoire collective. Le visiteur est pris en charge par un récit qui construit une image du lieu. La trame narrative lie les éléments les uns aux autres, unifie des connaissances historiques dispersées en un tout cohérent. Faire progresser la compréhension et l'appréciation des valeurs d'un site devient le fondement inhérent à ce programme d'interprétation du patrimoine *in situ*.

Une évaluation continue

Une évaluation continue est nécessaire pour analyser les réactions du public. Les visiteurs et les citoyens, aussi bien que l'auteure et les professionnels du patrimoine, doivent être associés à cette démarche d'évaluation. C'est aussi le meilleur moyen de réviser le contenu et peut-être de lui donner une éventuelle expansion.

En premier lieu, les initiateurs du projet se sont exprimés sur les objectifs du départ et le résultat final. Un groupe témoin a été invité à se prononcer sur l'accueil, la structure, le rythme théâtral, l'intérêt du propos, la pertinence du contenu historique, l'itinéraire et leur appréciation globale de l'activité. Les commentaires

provenant de groupes de visiteurs sont également sollicités. Des ajustements sont prévus comme celui de modifier la longueur du parcours pour des groupes scolaires.

Interpréter pour préserver

Comment s'assurer que l'interprétation du patrimoine d'un lieu contribue à valoriser la conservation pour la population qui l'habite? Peut-être en gardant

« l'esprit du lieu comme une dynamique relationnelle entre des éléments matériels [sites, paysages, bâtiments, objets] et immatériels (mémoires, récits, rituels, festivals, savoir-faire), physiques et spirituels, qui produisent du sens, de la valeur, de l'émotion et du mystère »⁴.

L'expérience de Saint-Hyacinthe doit se poursuivre. Il est cependant difficile pour les comédiens d'allier leurs activités professionnelles et d'enseignants à celles des visites patrimoniales sur demande en toute saison. Lorsque l'expérience théâtrale de l'interprétation du patrimoine maskoutain n'est pas disponible, le visiteur ou le citoyen peut parcourir les 34 panneaux d'interprétation répartis en quatre promenades, selon le temps qu'il désire allouer à la découverte de la ville par lui-même. Les différents parcours sont visuellement accessibles à partir d'un dépliant fort

⁴ www.ipac.ulaval.ca/activites/grands_evenements/icomos_2008, consulté le 28 novembre 2010. Présentation de la thématique du colloque par Laurier Turgeon, CRC en patrimoine, Institut du patrimoine culturel, Université Laval, 27 et 28 octobre 2008, 16e Assemblée générale et Symposium scientifique international - L'Esprit du lieu : entre le matériel et l'immatériel.



© Patri-Arch, 2009.

De belles maisons bourgeoises, rue Hôtel-de-Ville à partir du parc Casimir-Dessaulles.

utile. L'interprétation du patrimoine est donc une entreprise évolutive de compréhension et d'explication. Elle requiert des activités continues de recherche et d'évaluation. Comme l'exprimait si bien le titre du rapport Arpin sur la Politique du patrimoine culturel du Québec : *Notre patrimoine, un présent du passé*⁵. Qu'il soit matériel ou immatériel, le patrimoine est la racine, la source de ce que nous sommes aujourd'hui. Interpréter le patrimoine pour instruire, mais aussi pour divertir.

⁵ Roland Arpin, *Notre patrimoine, un présent du passé*, Groupe-conseil sur la Politique du patrimoine culturel du Québec, Éditions Communications Science-impact, 2000.

Le patrimoine industriel : Québec-France, deux lectures

Audrey Quintane

Doctorante en cotutelle, programme de doctorat en sciences humaines appliquées, Université de Montréal et département de sociologie, Université de Perpignan Via Domitia UPVD

Christine Salles

Doctorante, histoire et histoire de l'art, Université de Perpignan Via Domitia UPVD

Deux professionnels œuvrant dans le domaine du patrimoine industriel, l'un du Québec et le second de France ont été interviewés. René Binette est muséologue et membre de l'Association Québécoise pour le Patrimoine Industriel (AQPI) et Gracia Dorel-Ferré est enseignante-chercheure en France et experte auprès de l'UNESCO pour le patrimoine industriel. Ces deux acteurs ont livré le fruit de leurs réflexions et transmis leurs expériences dans deux entrevues respectives. Cette volonté de double lecture a pris naissance à partir de ponts qui se sont bâtis entre les chercheurs québécois et français, autour de la notion commune et partagée de « patrimoine industriel » et de ses circuits d'interprétation. De cette collaboration outre-Atlantique est venue l'idée de croiser et de confronter deux

perspectives sur le patrimoine industriel afin de faire émerger certaines analyses communes et divergences culturelles¹.

Un premier point commun se dégage de ces deux entretiens en ce qui concerne les problèmes de méconnaissance et de mauvaise appréciation du patrimoine industriel, car trop récent et porteur de tensions sociales. Par exemple, pensons aux affrontements de classes sociales et au colonialisme. De plus, l'histoire de la société industrielle est perçue comme polluante et mécanisée ce qui

¹ L'enquête a été menée avec le soutien d'Esteban Castañer-Muñoz, maître de conférences, H.D.R, en histoire de l'Art contemporaine, à l'Université de Perpignan *Via-Domitia* (France).

« choque » nos sociétés actuelles tournées vers le respect de l'environnement. Ces phénomènes expliquent en partie le manque d'intérêt des publics pour ce patrimoine si particulier et pourtant si constitutif de notre postmodernité.

Cette enquête propose des pistes de réflexion pour répondre à ces questions. Comment définir le patrimoine industriel? Comment interpréter les sites patrimoniaux industriels? Par quel biais constituer des circuits d'interprétation?

Témoignage

La méconnaissance du patrimoine industriel ou le constat d'un déficit

René Binette

Directeur de l'Écomusée du fier-monde auquel il est associé depuis 1980. Membre de l'Association Québécoise pour le Patrimoine Industriel (AQPI) et membre du conseil d'administration depuis 1988 (trésorier).

Entrevue menée par Audrey Quintane, mars 2011

Audrey Quintane : Pouvez-vous me parler des circuits patrimoniaux et de l'offre en interprétation dans le domaine du patrimoine industriel au Québec et à Montréal?

René Binette : Il me semble qu'avant de parler des « circuits », c'est la question du patrimoine industriel

lui-même qu'il faut traiter. Il me paraît important de tenter de circonscrire les problèmes actuels liés au patrimoine industriel. J'approfondirai ce que j'entends par « patrimoine industriel et ouvrier » afin d'interroger sa spécificité puis je donnerai quelques exemples de circuits.

Pour un essai de définition

Un patrimoine complexe et mal connu

Bien souvent dans le sens commun, le patrimoine industriel se limite aux bâtiments de l'usine. Cette définition quelque peu réductrice doit être revue. En effet, elle devrait englober tout ce qui permet à l'usine de fonctionner, comme les machines, les outils, les savoir-faire, l'habitat ouvrier, et tout ce qui peut être qualifié de culture ouvrière. La notion de « patrimoine industriel » demeure complexe en terme de diversité. C'est tout d'abord un patrimoine « multiforme ». Il est bâti, il est matériel, mais il renferme aussi des éléments immatériels. Les machines et les équipements sont considérés comme des objets, mais sont parfois aussi de véritables colosses, comparables à des bâtiments, en terme de taille. Les machines et le bâti sont conçus comme du patrimoine matériel. Les archives, quant à elles, aident à documenter le patrimoine immatériel et sont une composante à part entière du patrimoine industriel. Cette multiplicité des patrimoines matériels et immatériels engendre une première forme de complexité de ce patrimoine spécifique.

La minimalisation définitionnelle du patrimoine industriel provoque ou résulte d'un désintérêt des

publics. En effet, il est mal connu et donc mal apprécié. Ce phénomène peut expliquer en partie notre méconnaissance de notre propre patrimoine québécois.

Le problème de l'esthétisme et la perception de ce patrimoine

C'est là que se pose le problème de l'esthétisme. Au Québec, les historiens de l'art étudient le patrimoine depuis plus d'un siècle. Leurs recherches se focalisent essentiellement sur des bâtiments « nobles » comme les églises, les maisons de maître dessinées par des architectes, ce qui détermine encore aujourd'hui un rapport à la beauté. Dans ces conditions, quelle place peut occuper un patrimoine bâti, fabriqué en série, sans fioritures et étudié selon une approche utilitariste? Le patrimoine industriel est issu d'activités bruyantes et polluantes. De plus, les bâtiments sont qualifiés de « laids ». D'après ce constat, il me semble que la notion de patrimoine est assujettie à une réaction contre « l'horrible monde moderne issu de la révolution industrielle ». Les objets matériels ne se font plus de la même façon. Ils sont produits en série. Ils n'ont plus de signature. L'idée de patrimoine, jusqu'à un certain point, se développe en réaction avec le développement de la révolution industrielle et de l'industrie. On n'est plus dans le régime de l'antique. On se trouve dans des choses nouvelles. Il me semble que la société, dans son rapport au patrimoine et à la question de l'esthétisme, réagit en fonction de ce phénomène.

De plus, le patrimoine industriel est en constante évolution. La fonction même de l'usine

est la production, cette dernière exige elle-même des adaptations. Si une machine ne sert plus, elle est jetée à la ferraille. On la revend, on la renvoie, mais on ne la garde pas parce qu'elle est belle. L'essor et le développement d'une entreprise sont une véritable menace pour son propre patrimoine. Pour s'agrandir, l'usine réaménage constamment ses espaces : « elle bouffe son propre patrimoine ».

Les trois prises contre le patrimoine industriel

Pour illustrer mon propos, je propose une analogie avec le baseball et ses trois prises. Première prise, le patrimoine industriel est associé à la destruction de la nature. Il s'inscrit de manière paradoxale à notre société qui est actuellement tournée vers l'écologie et l'urgence de sauvegarder la nature. Il est donc perçu comme néfaste. À titre d'exemple, je citerai le réaménagement de la ligne du petit train du Nord dans les Laurentides. Lorsque l'on voit la vitesse à laquelle les rails ont été enlevés pour être remplacés par une piste de vélo reboisée, j'ai l'impression qu'il a fallu gommer l'industrie polluante afin de revenir à « un éden d'origine ». Deuxième prise, le patrimoine industriel est associé de façon générale à une forme de domination sociale. Nous retrouvons en lui cette exploitation de l'ouvrier par le patronat. Ces « clashes sociaux » représentent pour notre société actuelle un passé dérangeant d'où sa difficulté de le mettre en valeur. La spécificité du Québec est d'avoir une troisième prise, celle de la domination nationale. Le patrimoine industriel est alors associé au Québec à la domination des patrons anglais sur les ouvriers

canadiens-français. Ce phénomène réveille un sentiment d'aliénation national qui attise les tensions.

Le déficit d'intérêt à l'égard du patrimoine industriel et ouvrier du Québec se doit d'être compris dans l'enchevêtrement de toutes ces dimensions : complexité, méconnaissance et tension nationale. C'est grâce à la reconnaissance de l'histoire industrielle ainsi qu'à l'engagement pour la mise en valeur de ce patrimoine spécifique que des organismes travaillent en profondeur afin de proposer des pistes pour l'interprétation. Sans prétendre à l'exhaustivité, j'en ai répertorié quelques-unes.

Des pistes pour l'interprétation

Une prise de conscience discrète et récente

Je pense que l'intérêt pour le patrimoine industriel a débuté au Québec pendant les années 1970. À l'exception du projet des forges du Saint-Maurice qui est reconnu comme Lieu historique national depuis 1919, cette unité de production, une des premières au Canada, a été bâtie durant la période préindustrielle (1730). Pour revenir plus précisément à la dimension québécoise, en 1982, s'est tenu le premier colloque conjoint du Conseil des monuments et sites du Québec (CMSQ) et Héritage Montréal auxquels ont participé des organismes comme l'Écomusée du fier monde et l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve. En 1985, l'étude de Louise Trottier pour la Commission des biens culturels, ainsi que la fondation de l'AQPI en 1988, marquent les débuts de cette prise de conscience.

De fait, l'Association québécoise pour le patrimoine industriel promeut la connaissance, la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine industriel du Québec. Cette initiative associative œuvre activement à la diffusion de l'histoire industrielle et à la transmission de l'intérêt patrimonial des bâtiments, de la culture et de l'habitat ouvrier.

Les spécificités de Montréal

Le patrimoine industriel de Montréal est riche et peut représenter un véritable attrait touristique pour la Ville. En effet, elle a été une grande ville industrielle concurrente de Boston et de New York. Cependant, ce n'est pas ce côté-là qui est mis en avant dans les circuits touristiques. La mise en valeur du patrimoine industriel à Montréal est le fait d'organisations locales. À titre d'exemple, L'Autre Montréal organise des visites sur l'éducation populaire, les questions de racisme et de luttes des femmes qui ont eu lieu à Montréal. Leurs visites se concentrent sur les préoccupations sociales. Ils abordent de ce fait les questions de l'histoire ouvrière et du patrimoine industriel. Héritage Montréal organise également les Architectours qui sont centrés sur l'architecture de la ville, et par là même sur l'architecture industrielle. De plus, j'aimerais évoquer le travail remarquable de l'Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve qui offre des visites du quartier durant lesquelles il aborde le développement urbain de la ville et de la concurrence qui s'était établie entre Montréal et sa banlieue. Je terminerai par l'Écomusée du fier monde. En complément de nos expositions, nous organisons

des circuits de visites de l'habitat ouvrier avec Éric Giroux, historien qui travaille sur le quartier depuis longtemps. Nous essayons d'interpréter le quartier, ses rues, ses institutions, ses logements, en fonction des besoins des groupes qui nous contactent.

Les actions menées en région

À Gatineau où s'est déroulé le dernier congrès de l'AQPI, il existe depuis longtemps une société d'histoire qui, avec le soutien de la Ville, a recensé dans une brochure et des panneaux les traces du patrimoine industriel concentré autour du ruisseau de la Brasserie qui traversait une partie de la ville. Le long de ce plan d'eau se trouvaient des usines importantes, usines de pâtes et papiers, d'allumettes et de bois et dont il reste des vestiges d'anciens bâtiments.

L'AQPI a organisé un congrès il y a deux ans à Trois-Rivières. Cette ville est l'ancienne capitale mondiale de pâtes et papiers. Son patrimoine industriel est extrêmement étendu et important. La ville met beaucoup d'énergie pour tenter de conserver certains bâtiments et de relancer le tourisme culturel. Elle développe actuellement l'ancien port et les vieux quartiers attenants. De plus, le nouveau centre d'histoire Boréal ouvert depuis 2010, est implanté dans un ancien bâtiment industriel et donne un atout important à la ville en matière d'interprétation pour le patrimoine industriel.

En Mauricie, par exemple, sont organisées des visites depuis les forges du Saint-Maurice jusqu'à

Shawinigan. Le même type de circuit thématique est mis en place grâce au soutien de la Société des Musées Québécois (SMQ) qui propose la découverte des institutions muséales dans ces régions au potentiel important et intéressant. Dans la région Chaudière-Appalache, de même qu'en Abitibi-Témiscamingue, des circuits d'interprétation portant sur le bois et les mines sont mis en œuvre.

Finalement, le réseau d'interprétation Hydro-Québec regroupe autour du thème de l'hydro-électricité des bâtiments et des centres d'interprétation qui sont ouverts au public. Cet exemple est intéressant parce que les sites sont répartis sur l'ensemble du territoire québécois.

Je ne prétends pas être exhaustif à travers ces exemples de sites industriels, puisqu'il n'existe pas au Québec de cadre centralisé qui répertorie ce qui se fait en interprétation dans le patrimoine industriel. Chacun travaille dans son coin, selon une documentation encore peu suffisamment identifiée, hiérarchisée et diffusée. Pour répondre à ce problème, l'AQPI a demandé le soutien au Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine pour identifier les 40 ou 50 sites incontournables du patrimoine industriel bâti au Québec. Une fois ce travail réalisé, nous aimerions les mettre en ligne sur Internet afin de constituer un circuit virtuel amenant ainsi les publics à venir découvrir sur place ces sites d'histoire et de mémoire.

Esteban Castañer-Muñoz :

« La pluralité des significations des sites industriels en font des lieux polysémiques qui interpellent différents collectifs et professionnels. L'exercice de relecture et de réappropriation respectueuse des sites industriels implique la nécessité d'approfondir la mise en place de critères et d'outils méthodologiques pour les conserver adéquatement. Il en est d'autant plus important de continuer à publier des travaux de méthodologie à l'intention des responsables de la sauvegarde, de la restauration et de la mise en valeur. Il demeure toujours nécessaire de trouver des compromis entre le respect du patrimoine industriel et son insertion fonctionnelle et symbolique dans le présent ».

Entrevue

Le patrimoine industriel : l'histoire d'un patrimoine mondial

Dorel-Ferré Gracia

Professeure à l'IPR-IA de Reims, experte à l'UNESCO

Entrevue menée par Christine Salles, mars 2011.

Christine Salles: Comment définiriez-vous succinctement le patrimoine industriel? Pouvez-vous nous parler des différents enjeux et défis de ce type de patrimoine?

Dorel-Ferré Gracia : Durant le XVIII^e siècle, est née l'idée de penser et de créer une nouvelle société, comme la saline d'Arc-et-Senans conçue et dessinée par Claude Nicolas Ledoux. Cette recherche utopique, consubstantielle à la Révolution industrielle a permis l'instauration d'un dialogue entre les nouvelles idées sociales et les réalisations architecturales. La plupart des mises en pratique ont néanmoins été des échecs, comme en témoigne aux États-Unis, le rapide déclin des cités idéales bâties sur le modèle fouriériste. Cependant, de la multitude d'expériences industrielles menées de l'Atlantique à l'Oural, se dégagent de grandes concomitances. À la lecture des sites industriels apparaît alors une communauté de pensée qui nous impose de reconsidérer les notions « d'industrie » et de « Révolution industrielle ». Je citerais comme exemple la machine à coudre. L'introduction dans le monde familial, d'une machine issue directement de l'ingénierie et du monde de l'usine, est une constante qui bouleverse et révolutionne les comportements en Europe. Ce nouvel objet du quotidien se retrouve, à la même période, aussi bien dans les intérieurs des ouvriers de l'Oural que dans la chambre de la reine d'Espagne.

Plusieurs problèmes se posent alors de manière spécifique à ce patrimoine particulier. Le principal porte sur le poids et le nombre des sites disponibles. Si le patrimoine industriel est quasi inexistant au Mexique, c'est parce qu'il est « effacé » par la multitude des sites mayas et aztèques. Comment faire émerger les sites industriels français, lorsque le plus

petit village possède une église romane ou gothique? En revanche, le Canada, la Finlande et l'Uruguay entre autres, conservent précieusement leurs sites industriels qui ne sont pas masqués grâce à la rareté des vestiges datant des époques antérieures. De plus, le patrimoine industriel renvoie à la fois au colonialisme et à la lutte des classes, « vieux démons » que nos sociétés postindustrielles préfèrent oublier. Prenons l'exemple du Chili. Comment conserver et mettre en valeur les « usines à viande » bâties durant la seconde partie du XIX^e siècle? Ces unités de production qui permettaient d'alimenter pour des prix modiques les populations ouvrières européennes se sont construites sur l'expropriation brutale et l'expulsion *manu militari* des Amérindiens, remplacés par d'immenses troupeaux bovins. Apparaissent ainsi « les cruels liens organiques » constitutifs de ce patrimoine qui outre le fait d'être récent, fait figure d'épouvantail pour notre société postindustrielle tournée vers l'hypermodernité et l'écologie. Ce n'est qu'en combinant les travaux des historiens, des historiens de l'art et des sociologues que nous pourrions sortir le patrimoine industriel de son ghetto, sans tomber dans la recherche d'esthétisme à outrance qui efface l'homme. Il faut donc effectuer un véritable travail pédagogique afin de dédramatiser le terme « patrimoine industriel », tout en évitant de le masquer sous le terme générique de « culture » qui peut paraître dans l'esprit des publics moins effrayant, peut-être plus présentable, mais qui ne reflète en rien les particularités de ce système propre et qui correspond à une époque historique bien précise.

La valorisation du patrimoine industriel

CS : D'après votre expérience des sites industriels à travers le monde, que pensez-vous de l'interprétation faite dans ces sites?

D-FG : L'interprétation me semble être indispensable pour la compréhension. Le mot patrimoine renvoie à l'action et à la transformation du territoire par la main et les besoins de l'homme. Les sociétés humaines ont toujours été en recherche constante d'équilibre. Il faut alors repérer les changements et comprendre les causes qui les ont motivées et les choix qui en ont découlé. Qui, comment, pourquoi, sont les questions qui stimulent et guident le travail des historiens et des historiens de l'art. La compréhension par les publics de ces transformations ne peut être que le fruit de la collaboration entre l'histoire et le guidage. C'est aux historiens et aux historiens de l'art de donner des contenus par le biais de l'étude de la documentation écrite et iconographique ainsi que de l'inventaire des bâtiments et des machines. Par contre, s'ils ne sont pas mis en scène par le guide, ces critères techniques, sociaux et spatiotemporels restent désincarnés et par là même hermétiques pour les publics. Ce qui a fait l'essence du lieu ce sont les ouvriers qui ont fait tourner les usines. Ne pas recontextualiser la dimension humaine du site équivaut à le vider de sa substance et donc de le rendre illisible et incompréhensible pour les publics. Il ne s'agit pas pour le guide d'axer sur l'anecdotique au détriment du contenu historique, mais bien de sélectionner dans les critères fournis par

l'historien, les éléments qui lui permettront de faire revivre les hommes et par là même le lieu.

L'interprétation pose tout de même problème. Les sites industriels ont connu une longue utilisation diachronique qui peut couvrir plus d'un siècle. C'est ainsi que certaines réhabilitations sont un *patchwork* qui accolent et superposent des morceaux disparates dans un but de généralisation. Se développe alors la vision stéréotypée d'une période et d'un lieu qui n'ont jamais existé. Ce qui nous est donné à voir n'est pas une usine ou une cité ouvrière du XIX^e siècle, mais bien la vision que notre société a développée de cette période, une image d'Épinal de la Révolution industrielle. Je modèrerais néanmoins mon propos en évoquant le musée de l'habitat ouvrier de la ville d'Amuri. À la fin du XIX^e siècle, s'est développée dans ce bourg finlandais une industrie textile qui exportait vers la Russie voisine. Les ouvriers étaient logés dans des maisons qui accueillaient chacune quatre chambres et une cuisine commune. Lors de la réhabilitation, trente chambres ont été conservées. Mais au lieu d'écraser 90 ans de fonctionnement au sein d'une reconstitution uniformisatrice, les concepteurs ont pris le parti de jouer sur la multiplicité, sur la variété des situations et des périodes historiques. Chaque chambre est meublée en fonction de la date d'occupation et du métier de son locataire. Le visiteur peut alors passer d'une tranche de vie à une autre. Par ces juxtapositions, il est possible de saisir de manière fine et ludique l'évolution dans le temps. La réhabilitation en respectant « l'âme du lieu » a su faire ressurgir « la chair des ouvriers ». Je retrouve

ainsi la notion que j'évoquais précédemment : sans l'Homme, il n'est pas possible de comprendre le lieu, car sans la présence et l'action humaines, le territoire se nomme l'environnement. Pour trouver son équilibre, l'interprétation a besoin de reposer sur ses deux jambes constituées par l'histoire et le guidage.

Mise en réseau des sites industriels et des circuits internationaux

CS : Au niveau de la mise en réseau de ces sites, pouvez-vous nous parler des circuits internationaux? Quels constats feriez-vous sur la situation et sur l'impact de ces circuits?

D-FG : Il me semble qu'actuellement les critères techniques, spatiotemporels et sociaux qui définissent les sites industriels sont bien connus et répertoriés grâce au travail des historiens et des historiens de l'art. Reste à prendre en charge ce patrimoine. À mon avis, seules les institutions publiques peuvent jouer ce rôle moteur. Je citerais en exemple la chocolaterie Menier construite, durant le XIX^e siècle, sur la commune de Noisiel et qui appartient aujourd'hui à la société Nestlé. Il est dommage que ce site phare de la Révolution industrielle en France n'occupe pas la place à laquelle il pourrait prétendre. En revanche, je fonde de nombreux espoirs sur la prochaine réhabilitation du Familistère de Guise. Ce projet associe le conseil général de l'Aisne, l'État et le milieu associatif. Et je crois profondément à la force associative pour servir d'aiguillon et encadrer voire recadrer certaines propositions avancées par les décideurs publics.

De plus, présenter un site industriel comme un univers isolé équivaldrait à détacher le lieu de son contexte, donc de son histoire. Pour rendre son sens au site, il faut le comprendre dans tous ses aspects proches comme lointains. Nous devons alors penser en éléments significatifs. Pour illustrer mon propos, je m'appuierais sur une des branches de l'industrie agroalimentaire implantée, durant le XIX^e siècle aux Pays-Bas. De grandes fermes situées au Sénégal produisaient de l'arachide qui transitait par voie maritime jusqu'au port de Bordeaux. Stockée, elle était envoyée jusqu'aux Pays-Bas où elle était transformée dans une usine. Les employés hollandais logeaient dans la cité ouvrière bâtie à proximité de ladite usine. Donc, il me paraît difficile de comprendre la cité ouvrière hollandaise, si la chaîne qui mène aux ouvriers sénégalais n'est pas reconstruite. Nous devons apprendre à aller au-delà des limites territoriales du site et de nos méthodologies basées sur l'inventaire minutieux de l'architecture, pour embrasser l'ensemble de tous les éléments significatifs d'un site, voies de communication comprises. Nous retrouvons ici les liens dont je parlais au début de l'entretien et que je définis comme « cruellement organiques ». Le patrimoine industriel apparaît alors comme un patrimoine mondial et qui ne peut être pleinement compris si son interprétation fait abstraction de ce fait essentiel parce que constitutif. La Révolution industrielle fut un phénomène mondial, les sites industriels ne peuvent pas être conservés et interprétés en dehors de cette optique. C'est cette mondialisation qui fait leur force et leur originalité,

malgré le poids de l'Europe sur les pays dominés et ses effets colonisateurs néfastes, durant le XIX^e siècle.

C'est dans cette perspective de compréhension globale et mondialisée qu'on été créés différents organismes tels que *The International Committee for the Conservation of the Industrial Heritage* (TICCIH) et *European Route of Industrial Heritage* (ERIH).



© Audrey Quintane, 2007

Une usine en centre-ville de Stockholm.



© Audrey Quintane, 2010

Bâtiment d'une ancienne usine de pâtes et papiers à Trois-Rivières.

Trois axes de développement ont alors vu le jour. Une première solution consiste à regrouper des sites analogues. Ce regroupement enferme toutefois les sites dans le système de l'inventaire qui, s'il a eu son utilité, me semble aujourd'hui un cadre réducteur à dépasser. Une seconde solution inclut des sites analogues et complémentaires. Je citerais en exemple les mines de mercure chiliennes, slovaques et péruviennes qui ont été mises en réseau avec une mine d'argent mexicaine. L'utilisation du mercure permettait d'améliorer l'extraction de l'argent, grâce au procédé chimique de l'amalgame. En intégrant différentes phases de la production, cette solution me paraît constituer une avancée importante. Enfin, la troisième solution voudrait reconstituer les liens organiques entre les éléments significatifs. À mon avis, il est essentiel de présenter des sites complémentaires, c'est-à-dire de réunir toutes les étapes qui découlent de la même problématique. Je pense que la mise en réseau, pour être significative, devrait se poursuivre sur cette voie. Car, comme je le précisais, seul le compte-rendu de la variété des situations permet de comprendre les évolutions diachroniques.

Le patrimoine industriel, ainsi considéré, offre une nouvelle lecture du monde, où chacun trouve sa place. Il reste cependant des domaines à défricher, ou des synthèses à faire : nous sommes loin d'avoir vidé le contenu du tiroir ! En ce moment, je reprends toutes les études que j'ai faites sur le logement ouvrier pour les intégrer dans une réflexion plus globale sur l'ingénierie sociale. Je dois le point de départ de ce

travail à Serge Benoît, professeur à Évry, qui aurait aimé orienter des études vers les monuments du travail hors de l'usine (maison du peuple, éconômats, coopératives, etc), mais aussi à Karima Haoudy, la jeune et dynamique conservatrice du site minier de Bois-du-Luc, près de Mons. Elle mène une étude passionnante sur les images du mineur dans le vitrail, en particulier. Nous n'avons pas fini d'interroger le patrimoine industriel!

Conclusion de l'enquête

Selon le concept de « mémoire patrimoniale » forgé par Lucie Morisset (enseignante et chercheure à l'Institut du patrimoine de l'Université du Québec à Montréal), « [...] le patrimoine nous renseigne davantage sur ceux qui l'ont patrimonialisé que sur lui-même ou le passé [...] »². En effet, il apparaît que le patrimoine industriel, dans son cas particulier, semble plus tributaire de la perception que nos sociétés actuelles se font de la société du XIX^e siècle que de la « vérité » historique, portée par la recherche scientifique sur cette période, tant au Québec qu'en France. Ceci nous amène à penser que le patrimoine industriel et son interprétation peuvent être qualifiés « d'affaire du présent », sorte d'écran blanc sur lequel nos sociétés postmodernistes projettent leurs interprétations du « désenchantement du monde » d'après l'expression de Max Weber.

² Lucie K. Morisset, *Des régimes d'authenticité. Essai sur la mémoire patrimoniale*, Presses Universitaires de Rennes, Presses de l'Université du Québec, 2009, p 18.

Il appartient aux chercheurs et aux professionnels impliqués dans la protection du patrimoine industriel de passer outre ce phénomène de perception et d'engager une vraie démarche pédagogique.



© Audrey Quintane, 2010

Exposition sur le site de Paulilles (Sud de la France).

Du réel au cyberspace : le parcours patrimonial réinventé

Alain Massé

Président-directeur général, Idéeclic

L'Internet mobile existe depuis dix ans et arrive aujourd'hui à maturité. Cet article présente les grandes tendances de la mobilité appliquée aux pratiques de la diffusion de l'information, en d'autres termes, de la révolution de l'Internet mobile, de nouveaux usages des publics, et du lieu patrimonial entre le réel et le numérique multimédia comme expérience interactive du visiteur.

Nous présentons le cas d'un modèle d'utilisation d'une solution numérique, interactive et innovante, conçue pour diffuser du contenu contextuel au grand public par l'entremise

d'interfaces Web, de bornes interactives et d'appareils mobiles. Nous verrons comment ces nouveaux outils permettent de remplir de nombreux objectifs de mise en valeur de la culture en général et d'un lieu patrimonial en particulier comme les circuits d'interprétation.

La révolution de l'Internet mobile

Les technologies interactives sont devenues essentielles et stratégiques pour les usages actuels du numérique notamment en Amérique du Nord, en Europe, au Japon et en Chine. Elles occuperont

bientôt, selon moi, une place essentielle sans précédent dans la mise en valeur de sentiers patrimoniaux et d'institutions muséales en situation de visite familiale, individuelle et touristique. La Biosphère, musée de l'environnement à Montréal, et Parcs Canada expérimentent d'ores et déjà cette révolution en implantant des applications interactives et des programmes d'interprétation multimédia. Cette technologie positionne ces organismes comme pionniers au pays. L'évaluation formative préparée pour le compte de Parcs Canada en 2009 révèle les mêmes intentions que celles de la Biosphère d'Environnement Canada¹. L'évaluation de Parcs Canada valide les utilisations par le visiteur des appareils portatifs de localisation (APL), incluant notamment les téléphones intelligents. Comment maximiser l'expérience d'apprentissage du visiteur à un endroit donné? D'abord avec des contenus d'ancrage activés automatiquement au fur et à mesure de la promenade, puis, selon les intérêts du visiteur, en lui permettant de sélectionner et de découvrir le lieu par un accès à des couches multiples d'informations multimédia (textes, images, audio et vidéo) et à des activités interactives, par exemple des jeux-questionnaires. Ces applications novatrices puisent l'information à partir d'une base de données qu'elles renvoient vers les APL. En effet, de telles applications, contrairement aux audio guides classiques,

permettent une plus grande interactivité et la personnalisation des parcours pour les publics cibles. Ainsi, des jeux destinés aux enfants résideront sur le même appareil qu'une chasse au trésor destiné à un public adulte. La géolocalisation facilite l'interaction entre l'outil, le lieu exploré et le visiteur. Environnement Canada, dans le cadre de son projet pilote GéoTour, offre des parcours de visite non intrusifs de l'Expo 67. Ce projet a démontré que les visiteurs apprécient plus le lieu et que la rétention augmente grâce aux possibilités technologiques et à l'intégration massive de ces nouveaux usages chez la population de tous âges et de toutes provenances sociales. Cette récente révolution modifie pour toujours l'exploration d'un lieu.

Les panneaux d'interprétation traditionnels sont révolus. Ils sont statiques, éphémères et coûteux, leur contenu est limité; ils défigurent le sentier et ils offrent une expérience superficielle aux visiteurs. Avec les APL intégrant un gestionnaire de contenu, on peut modifier et ajouter des parcours ou de nouvelles thématiques pour un sentier. Ils bonifient l'offre d'activités adaptées aux différentes clientèles en permettant de personnaliser leur expérience d'apprentissage et de favoriser, suite à la visite, le partage de leurs découvertes, et de leurs appréciations avec d'autres personnes. Une application multiplateforme GPS, multimédia, multilingue et intégrant les médias sociaux, organise la richesse des contenus pour une variété de besoins et

¹ Bristol Omnifacts Research, *Explora Project Evaluation: Formative Evaluation of Location-Based Technology Projects at Signal Hill NHS and Kejimikujik NP*, Parcs Canada, Halifax, 2009.

d'intérêts. Il s'agit d'un changement paradigmatique et stratégique de mise en valeur des sentiers patrimoniaux adapté aux usages contemporains afin de conserver nos visiteurs de demain.

Les nouveaux usages des publics

Au Québec, selon l'enquête NETendances du Centre francophone d'informatisation des organisations (CEFRIO), au moins 4,3 millions d'adultes possèdent un téléphone mobile dont un million de cellulaires intelligents. L'Organisation de coopération et de développement (OCDE) et le CRTC évaluent à cinq milliards le nombre de téléphones mobiles, en utilisation dans le monde, dont 24,5 millions au Canada. On y constate que l'utilisation du téléphone mobile se démocratise, qu'il n'est pas seulement l'apanage des gens financièrement à l'aise et actifs, mais également de celui des personnes à faible et à moyen revenu, des adolescent-es et des aîné-es².

L'évaluation de Parcs Canada réalisée auprès de 648 répondants qui visitent deux lieux patrimoniaux, un parc naturel et un site historique, révèle « [que] tous les utilisateurs des APL ont décrit leur expérience comme étant positive et éducative,

peu importe leur âge, leur sexe, leur lieu de résidence, leur niveau d'expérience liée à la technologie et la taille du groupe dont ils faisaient partie. Aucune catégorie n'a réagi négativement à la technologie – celle-ci plaît manifestement à tous »³. En outre, le nombre de lignes de téléphones portables a dépassé le nombre de lignes de téléphones fixes en 2001 et a augmenté jusqu'à plus de cinq milliards aujourd'hui.

Au début de l'Internet grand public, il y a une quinzaine d'années, plusieurs, y compris le milieu touristique et culturel, s'interrogeaient sur la valeur de ce nouveau média et les retombées possibles. Aujourd'hui, la grande majorité des d'organismes, même les petits, possèdent un site (voire une stratégie) Internet. Les institutions culturelles sont à l'aube d'une vague similaire. En effet, dans quelques années, l'utilisation des technologies pour rejoindre les visiteurs sur leurs plateformes, et les circuits patrimoniaux interactifs fonctionnant sur les appareils mobiles de dernière génération, seront systématiques. Peut-on ignorer ces populations et continuer à leur fournir une expérience dépassée? Ainsi, plusieurs organisations ont testé la viabilité de ces nouveaux outils, dont certains ont été développés à partir d'usages réels. *inSitu Solutions* a vu le jour suite à ces constats⁴.

2 Meeker Mary, Scott Devitt et Liang Wu, *Morgan Stanley Research, Internet Trends*, www.morganstanley.com/institutional/techresearch/internet_trends042010.html, 12 avril, 2010, site consulté en mars 2011.

3 Bristol Omnifacts Research, *op. cit.*

4 Voir le site Internet : www.kanvasys.net, consulté en juillet 2011.

Le lieu patrimonial entre le réel et le numérique multimédia : l'usager au cœur de la démarche

Lors de son premier essai avec le circuit GéoTour, la Biosphère désirait créer une visite multimédia non « intrusive » ; c'est-à-dire, qu'au gré de sa promenade dans le sentier, le visiteur peut contempler le site patrimonial et, lorsque le GPS se déclenche, il a le choix d'activer l'information thématique dès le premier niveau d'information. L'abondance des contenus dans une base de données et la scénarisation de l'expérience interactive enrichissent l'expérience du visiteur grâce aux APL. L'outil *inSitu Solutions* de Kanvasys, permet donc au visiteur de personnaliser son parcours en fonction des sujets offerts, de ses intérêts et du temps qu'il dispose pour sa randonnée. L'autonomie du visiteur est complète et garantie. Il s'agit de fournir, tant à la famille qu'aux groupes scolaires ou touristiques, une manière originale d'interagir et d'apprendre à leur rythme avec des outils qui leur sont familiers; de créer une expérience renforçant la participation et l'acquisition de connaissances, de concevoir des expériences plaisantes à travers des activités stimulant l'engagement là où il se trouve, de fournir des outils de planification de la visite et de l'information sur commande afin d'offrir une exploration agréable du sentier.

Pour mettre en place un programme de diffusion de contenu multimédia au moyen de plateformes, les questions traditionnelles se posent encore : Quels sont vos publics cibles? Comment les contenus diffusés

par l'APL s'inscrivent-ils dans la visite? Voulez-vous différents circuits pour une variété de groupes d'âge? Quel scénario de diffusion des couches de contenu multimédia doit stimuler le visiteur à interagir avec le lieu, l'outil et les contenus? Comment voulez-vous évoquer différentes atmosphères afin de rehausser l'expérience du visiteur? Quelles sources de contenus primaires seront utilisées? Qui doit recevoir la formation pour créer des scénarios et les organiser dans le système de gestion de contenu diffusant selon les choix de l'administrateur sur l'ensemble des plateformes disponibles? En combien de langues, les contenus sont offerts? L'APL est-il destiné à remplacer du personnel ou des panneaux? Toutes ces questions sont partie prenante d'une stratégie de diffusion et de développement de contenu multimédia à long terme de manière à construire et à alimenter une base de données évolutive.

Aujourd'hui, il existe peu d'application multiplateforme, multimédia et multilingue alimentée grâce à un gestionnaire de contenu donnant toute l'autonomie aux administrateurs de diffuser leurs contenus. Par contre, plusieurs petites applications diffusant le patrimoine existent. Cependant, elles se limitent à une plateforme et ne donnent aucune autonomie à l'institution détentrice du contenu. L'approche que nous proposons vise « des mises à jour leur permettant d'améliorer le contenu en permanence et en fonction des avancées technologiques ». Une application « modulaire

rendant les contenus accessibles à grande échelle à tous les publics cibles selon les contextes»⁵. Par exemple, l'application utilisée par la Biosphère permet de diffuser du contenu contextuel au grand public par l'entremise d'interfaces Web, de bornes interactives et d'appareils mobiles. Ce choix satisfait aux objectifs suivants :

- 1 - Offrir un contenu diversifié avec des informations fréquemment mises à jour par l'institution;
- 2 - Créer une expérience interactive;
- 3 - Mettre en place des indicateurs statistiques et recueillir des données sur la satisfaction et la fréquentation;
- 4 - Réduire les coûts et le temps de gestion liés à l'exploitation des technologies de diffusion (Web, audioguide, etc.);
- 5 - Rejoindre les visiteurs sur leurs plateformes;
- 6 - Faire le lien entre avant, pendant, et après la visite d'un lieu.

Cela est maintenant possible grâce à des interfaces Web conviviales permettant aux utilisateurs de naviguer sur une carte et d'accéder au contenu en fonction de points d'intérêt spécifiques. Les utilisateurs peuvent même réorganiser leurs intérêts et créer leur propre itinéraire à télécharger directement sur leur lecteur MP3. Cette application est également disponible aux bornes interactives

guidant les visiteurs dès leur arrivée sur le site. Et ils peuvent aussi télécharger l'application depuis la borne sur leurs appareils ou un appareil portatif de pointe loué aux utilisateurs. Une interface mobile est aussi disponible sur les téléphones intelligents et les tablettes des utilisateurs finaux (Apple iPhone, Google Android ou Blackberry). Une interface Web simplifiée, entièrement accessible pour des personnes ayant un handicap visuel ou auditif s'avère une priorité. L'application permet d'élaborer la solution correspondant le mieux aux besoins des institutions. Celles-ci peuvent créer entièrement leur projet grâce à des outils faciles à mettre en place. Un CMS (Content Management System), c'est-à-dire un outil Web facile à utiliser, permet aux administrateurs et au personnel non technique de créer, de gérer et de mettre à jour l'ensemble des contenus diffusés aux visiteurs. L'interface Web CMS imite celle de l'utilisateur final. Ainsi, un administrateur peut facilement insérer, mettre à jour ou supprimer les points d'intérêt et les contenus qui y sont attachés.

Il ne s'agit plus de faire des projets pilotes, mais de développer!

⁵ Voir à ce sujet : www.innovcity.fr/2010/04/02/ideeclic-valorise-et-dynamise-le-patrimoine-des-institutions-culturelles/, consulté en juillet 2010.

Épilogue

Virginie Soulier

Rédactrice en chef de la revue

Ce numéro est particulier. Il est le dernier que ce comité de rédaction prépare.

Mon engagement s'achève auprès de l'AQIP, c'est le moment de transmettre tous mes remerciements. Ils vont en premier lieu à Cindy Morin, Audrey Quintane, Diane Joly et à la firme de graphisme WhatBox pour leur professionnalisme, leur détermination, leur clairvoyance et leur rigueur. Chaque membre du comité a apporté une dynamique stimulante, enrichissante et un travail colossal. Derrière chaque élément scriptovisuel se cache des questionnements et des allers-retours entre l'auteur et l'équipe. Ces remerciements s'adressent également aux auteurs des trois parutions qui ont accepté de diffuser leurs savoirs, leurs réflexions et de partager leurs expériences professionnelles dans un calendrier prompt et selon nos lignes éditoriales. Je remercie l'AQIP, plus spécifiquement son président, Denis Lavoie, qui m'a confié la mission de créer la revue en me donnant carte blanche. Il va sans dire que la revue existe, car elle est lue. Mes remerciements s'adressent à vous, lecteurs justifiant la raison d'être de la publication.

Je me retire pour me consacrer à ma thèse de doctorat qui porte sur la reconnaissance au sein

des discours d'expositions « polyphoniques ». La mondialisation de la culture engendre de nouvelles responsabilités socioculturelles pour les institutions muséales à l'égard des peuples issus de l'immigration et des peuples autochtones. J'ai constaté que les musées travaillent dorénavant en étroite collaboration avec différentes communautés culturelles et tentent de rendre accessible le patrimoine ethnologique à tous. Les institutions muséales essaient d'apporter de nouvelles significations attribuées aux collections ethnologiques à résonance quelquefois dominatrices et raciales. Elles prennent en compte dans les discours d'exposition les voix des diverses communautés culturelles et des individus, jusque-là absents des institutions culturelles occidentales. Ces démarches muséales portent à croire que les collections ethnologiques peuvent être reconnues autrement. En est-il ainsi? Mon travail consiste à vérifier si les expositions qui proposent plusieurs points de vue sont meilleures ou pas que les expositions homophoniques.

Je souhaite à la revue un tournant inspiré et inspirant, et des retombées constructives dans le champ de l'interprétation.

